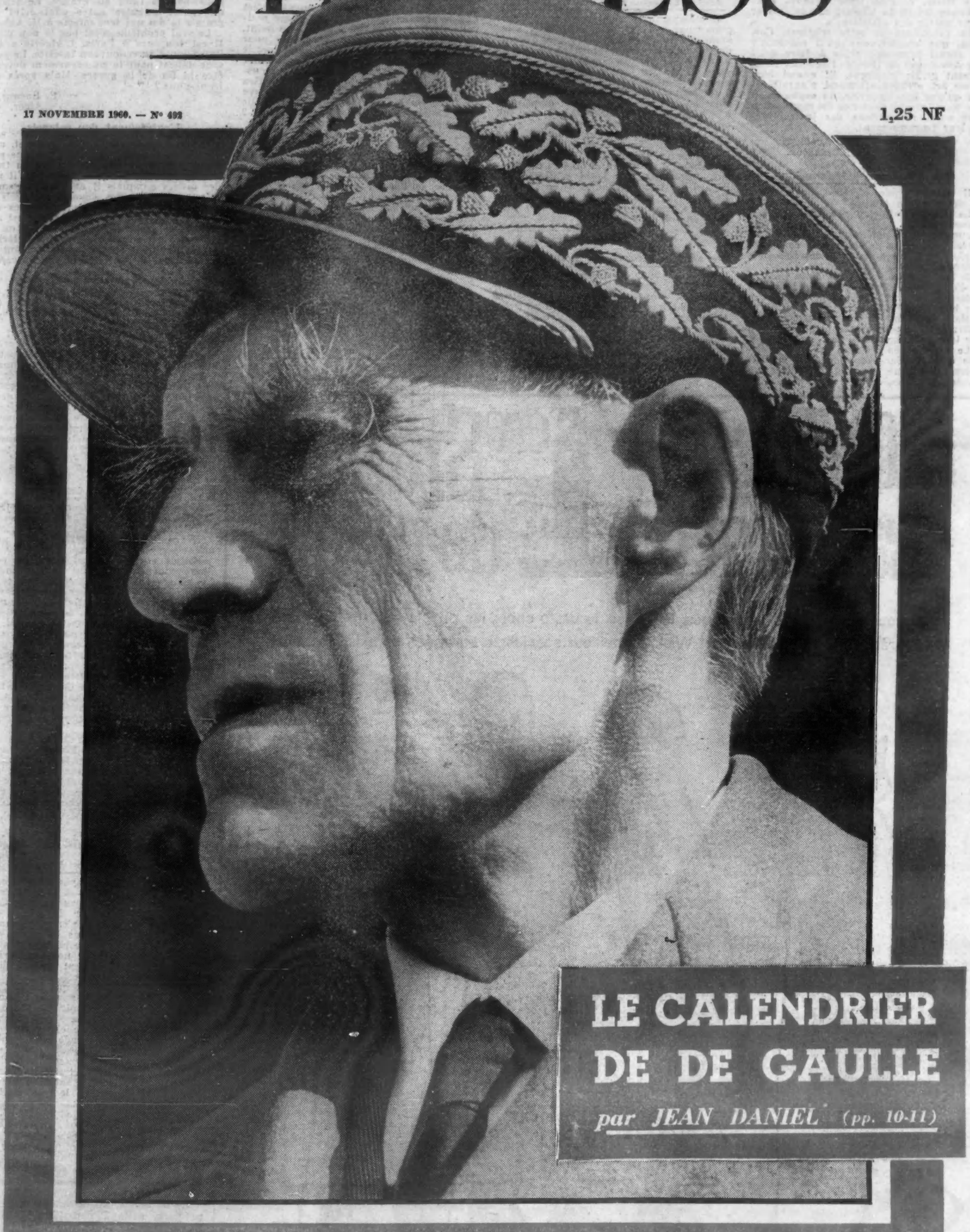
"M. le Maréchal..." par MAURIAC

(Voir p. 48.)

L'EXPRESS

17 NOVEMBRE 1960. — N° 492

1,25 NF



(Agip.)

LE GENERAL ELY, CHEF D'ETAT-MAJOR DE LA DEFENSE NATIONALE.

« C'est une fête toute napolitaine, Monseigneur, nous dansons sur un volcan. »

(N.-A. de Salvandy.)

B 6 ★★★★★

Courrier

Si tous les paras du monde...

On peut penser ce qu'on voudra de la politique qui a conduit en France des contingents de la Bundeswehr. Mais la question, vous l'admettez, n'était pas là. Voilà donc un officier allemand opposant aux questions les plus insidieuses des réponses le plus souvent anodines, toujours édifiantes et parfois méritoires. Voilà donc un militaire qui déclare préférer à la guerre la division de sa patrie. Lui en sait-on gré ? Nullement. « Le plus triste, conclut Mme Desanti, c'est la bonne foi de la plupart des soldats et d'une partie des officiers. »

On s'étonnera de cette tristesse. Car, enfin, que vouliez-vous qu'il répondît ? On aurait mauvaise grâce à faire grief aux Allemands de 1960 de l'heureux étonnement qu'ils inspirent. Et quand bien même cet officier allemand n'aurait récité qu'une leçon apprise, on souhaiterait que tous les parachutistes du monde fussent aussi respectueux des instructions de leur gouvernement.

P. Aubenque,
Besançon.

Les Allemands à Mourmelon

Il ne s'agit pas, en 1960, de marcher en deçà de son temps.

La présence des troupes allemandes à Mourmelon ne peut être que le mauvais argument d'une polémique sans effets ni intérêt. Nous la laisserons à ceux qui exploitent le « scandale » à des fins éminemment personnelles.

Il faut donc savoir gré à Mme Desanti de l'objectivité avec laquelle elle nous a présenté un problème qui divise à coup sûr bon nombre de Français.

Mais je crois ne pas me tromper en affirmant que tous ne seront pas d'accord sur la conclusion même de ses réflexions.

Le pardon des offenses est une politique que les Européens de 1960 veulent suivre, la haine ne peut répondre aux années révolues, aux « erreurs » déjà absoutes depuis longtemps. Mais ne nous faisons pas plus aveugles que nous ne le sommes.

Il y a derrière nous quelques millions de victimes dont le sacrifice demande, non pas la vengeance, mais un ton plus modéré.

A défaut de souvenir et pour ne pas se reconnaître une « mauvaise conscience ».

F. Ducout.
Paris.

Jeunes Français et jeunes Allemands

Que signifient ces questions hargneuses posées par votre reporter à l'officier allemand de Mourmelon ?... Que leur demandez-vous, à ces hommes en service commandé ? D'être des surhommes, ou de vous lécher les bottes, ou de porter la casaque d'infamie ?...

Ils font de louables efforts de discrétion, ne leur en veuillez pas, et si vous n'êtes pas d'accord sur leur présence ici, adressez-vous aux responsables...

Sachez, en tout cas, que semer la haine est une mauvaise politique dans laquelle ceux d'après 40 ne tiennent pas à être entraînés. Si vous voulez en être convaincus, interrogez sur leurs sentiments à l'égard des jeunes Allemands, cent jeunes Français, et faites la statistique. Vous verrez que vous retardez de vingt ans. Dieu en soit loué !

François Mathieu,
Bordeaux.

Les anciens déportés et la Bundeswehr

Je me permets de vous signaler que lors de la manifestation du 11 novembre 1960, dans le quartier très populeux de Saint-Louis, à Marseille, on a pu constater une participation massive des anciens déportés, habillés en partie en « rayé », promenant des pancartes protestant contre la présence des troupes allemandes en France.

Jean Heinemann,
Marseille.

Un renouveau d'espoir

Après le dernier discours de de Gaulle, je suis étonné de sentir s'éveiller en moi un renouveau d'espoir. La raison pencherait plutôt vers le scepticisme. Mais l'instinct contrarie cela. Je sais que vous-même n'ajoutez plus grande foi en de Gaulle. Mais il faut avouer que nous ne demandons au fond de nous qu'à croire et à aimer cet homme au destin bizarre, dont Shakespeare aurait tiré un beau sujet de tragédie.

Je crois que son dernier discours, loin de barrer la route aux événements, n'est que le premier chaînon d'une étape nouvelle, destinée cette fois à mettre au point, en sauvant la face, une procédure pour entamer des pourparlers politiques avec le F.L.N. Cela me semble même devoir aller très vite. Et très vite également verrons-nous exploser le coup d'Etat qui remettra tout en cause et qui constituera l'épreuve de force finale, celle au cours de laquelle vous finirez par vous battre, et, qui sait ? par devenir gaulliste comme Mauriac.

Jean-Pierre Millecam,
Rabat.

L'antigaullisme de Me Isorni

Dans le dernier numéro de « L'Express », un de vos collaborateurs écrit que mon antigaullisme date de plus loin encore que le procès au cours duquel je défendis « un autre chef de l'Etat : Pétain ».

Je tiens à confirmer ce renseignement. Mais, pour qu'il n'y ait aucune équivoque, je précise que cet antigaullisme date du jour où le général de Gaulle, après avoir promis à François Mauriac la grâce de Robert Brasillach, l'a fait exécuter.

Jacques Isorni,
Avocat à la Cour.

Le vrai problème est à Paris

J'ai la ferme conviction que le problème algérien n'existe pas, qu'il n'a jamais existé qu'un problème gouvernemental français et avant tout un problème d'autorité. Paris a laissé faire le pire. Paris a laissé se politiser l'Armée.

Je ne sais pas si quelqu'un se fait encore des illusions. Même de Gaulle ne semble plus en avoir : un vote libre en Algérie donnerait 80 % des voix au F.L.N., donc à l'indépendance. Les petits Européens d'ici n'auront pas mérité le sort qu'ils auront alors.

En attendant, nous dépensons des milliards pour faire des écoles que nous ne pouvons pas faire en France. Le temps qui passe a entre autre effet celui de grossir la dot qui sera offerte à M. Abbas.

Le vrai problème n'est pas là non plus. Il est toujours à Paris. L'Algérie a été l'occasion d'un renouveau fasciste. Le passage délicat pour le gouvernement devrait être la fin de la guerre. Mais après où irons-nous ?

F. Rocchi,
Alger.

L'entêtement des colonels

Dans le reportage de Claude Krief, une phrase du colonel « B » m'a quelque peu laissé rêveur : « Et puis, il y a eu Oradour. Cet autre procès a prouvé qu'il y a des ordres auxquels il ne faut pas souscrire, qu'il y a des devoirs auxquels il faut rester fidèles même contre les ordres. Notre responsabilité actuelle est au-delà des ordres ». Je n'imagine pas qu'un colonel-Algérie-française puisse lâcher une telle phrase sans remords, surtout un colonel qui a été chef du 5e Bureau à Alger !

Il y a une marge entre la leçon (très particulière) qu'a pu tirer cet officier des événements d'Indochine et la leçon que le monde occidental (en premier lieu, la France) en a tirée.

Tout est pourtant très clair : il est prouvé qu'on ne réduit pas par les armes la volonté d'un peuple à l'émancipation et à l'autodétermination ; prouvé que si l'on insiste pour vouloir tout garder, on perd tout et de plus on favorise l'entrée du clan communiste là où il était inexistant. La leçon se répète avec l'Algérie. C'est pourquoi, disons-le sans détour, si l'Algérie est un jour communiste, ce sera grâce à certains colonels français et à leur entêtement.

B. B.,
Allemagne.

Les colons de Gambetta

J'ai été militaire à Gambetta et je me souviens de propos tenus aux colons de ce village par le général Vanuxem, alors préfet de Bône ; ce militaire n'est quand même pas de notre bord...

C'était en septembre 1958, au cours d'une tournée préparant le référendum. Le général avait demandé à ces colons « Algérie Française », membres de la délégation spéciale et du C.S.P. local, ce qu'ils avaient réalisé dans la commune depuis le 13 Mai, sur le plan social, sportif, culturel... Le général ne put que tirer un bilan de carence et constater que ces colons n'avaient été préoccupés que de rentrer leurs récoltes ; pris de colère, il les traita de « capitalistes »...

J'ai entendu le maire (M. Colonna), outré, déclarer au capitaine de S.A.S. : « Votre général n'est au fond qu'un sale marxiste, un crypto-communiste »... Eh ! oui, bien sûr...

Comprendront-ils un jour, tous ceux qui, en Algérie, sont à l'image de ces colons de Gambetta et qui font que les braves gens qui existent aussi dans la communauté européenne sont confondus dans le même mépris, pire, dans la même haine, alors qu'il est encore possible de construire ensemble l'Algérie de demain ?

F. B.,
Algérie.

La vraie solution française

Venant du bled et, ayant eu l'occasion de passer deux jours à Alger, j'ai pu assister avec horreur au sac du Centre culturel américain par de jeunes Algérois n'ayant rien à envier aux jeunesses hitlériennes, et ce, sous le regard bienveillant d'un cordon de police : il a fallu cinq heures avant que nos « autorités » algéroises ne se décident à faire disperser les vandales !

Si la France permet que de tels individus parlent en son nom aux yeux du monde entier, alors, moi, j'ai honte et je n'ai pas peur de le dire. Etre Français signifie pour moi autre chose que cela...

Que de Gaulle descende de son piédestal et il verra qu'il peut compter sur tous les appelés (ou presque), quels que soient leurs grades et fonctions, pour faire triompher une solution de paix seule digne de porter le qualificatif de française.

M. T.,
Alger.

(*Suite du courrier page 4.*)

Le dimanche 20 novembre à 20 h. 45 précises, salle Pleyel (252, Faubourg-Saint-Honoré) le M.R.A.P. organise un

GRAND GALA ANTIRACISTE

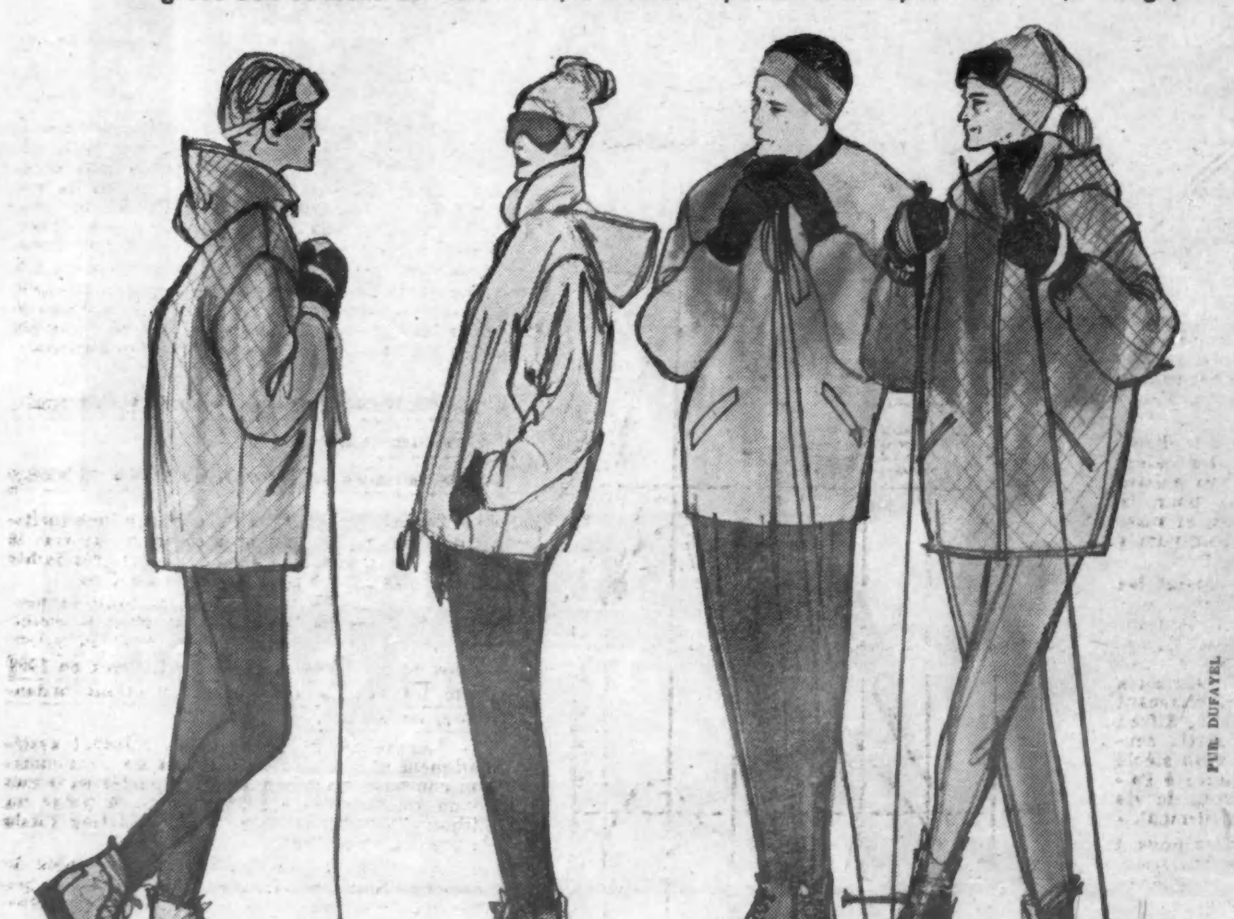
Soirée présentée par André CHANU, de la Télévision française.

Places de 300 à 1.000 francs (3 à 10 NF). Location au M.R.A.P., 15, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS. Tél. : PRO. 82-78.

Communiqué.

Galeries Lafayette 1ère Station de neige

1ère pour la mode, les techniques, les idées, le vaste choix, les prix, la sécurité d'achats, grâce aux conseils de Kurt Wick, le meilleur spécialiste européen du ski. (3e étage)



ANORAK nylon matelassé 60 NF
FUSEAU skityl talon incorporé 70 NF

ANORAK en méryliss 70 NF
FUSEAU en tergal élastyl 100 NF

BLOUSON compétition en nylon, intérieur matelassé 59 NF
FUSEAU en skitiss talon incorporé 75 NF

ANORAK nylon matelassé avec capuche 79 NF
FUSEAU en élastyl, talon incorporé 90 NF

AU FIL DES DEGRÉS

Une puissante force électorale

★ A la suite de la loi votée le 30 juillet 1960 et autorisant le gouvernement à prendre par ordonnance les dispositions nécessaires pour lutter contre les fléaux sociaux, le gouvernement a supprimé l'allocation en franchise des bouilleurs de crus.

Cette franchise permettait aux deux millions de bouilleurs de crus de distiller officiellement chaque année 200.000 hectolitres d'alcool pur, sans payer de droits. Ce chiffre est plus que doublé si l'on considère l'alcool de fraude.

L'ordonnance devant tendre à mettre fin à cette situation prévoit une franchise personnelle et non plus transmissible, elle doit donc en conséquence disparaître par extinction progressive.

Du fait de leur nombre, les bouilleurs de crus constituent une puissante force électorale. Dans soixante et un départements sur quatre-vingt-dix, il y a eu jusqu'à un bouilleur sur deux ou quatre électeurs masculins.

Reconversion des cultures et des produits

★ Le problème de l'alcoolisme est intimement lié à la transformation de notre agriculture. Certains efforts ont déjà été entrepris dans ce sens.

★ Dans le bas Languedoc, de très importantes portions de terrains ont été irriguées pour modifier la culture, jusqu'ici consacrée aux vignobles.

★ Dans les Bouches-du-Rhône, la riziculture se développe et remplace progressivement la vigne,

★ Depuis 1953, des primes d'arrachages ont été instituées à la charge de l'Etat, aussi bien pour les pommiers que pour les vignes. Si pour les vergers les résultats ne sont pas encore connus, les services intéressés avaient été saisis, au 31 juillet 1957, de demandes d'arrachage portant sur 100.000 hectares de vignobles.

★ Solution moins onéreuse qu'une reconversion de culture : reconversion des produits. La production française des jus de raisins atteint actuellement environ 90.000 hectolitres. Objectif à atteindre rapidement : 1 million d'hectolitres.

Un choix à faire : Alcool ou niveau de vie

★ Selon certains sondages, l'alcoolisme coûterait annuellement 215 milliards aux finances publiques.

★ 115 milliards pour le budget de la Sécurité sociale.

★ 90 milliards pour celui de la Santé publique.

★ 10 milliards pour celui de la Justice.

L'alcool coûte aussi très cher aux Français. Par exemple, leur consommation de boisson alcoolisée s'est élevée à 990 milliards de francs en 1954, soit 9,6 % de la consommation française. Et ceci quand les dépenses du logement n'atteignaient que 185 milliards et celles de l'éducation 182 milliards.

C'est une hiérarchie retournée. Si l'on considère les seuls produits alimentaires consommés pendant cette même année 1954, on constate que les consommations de boissons alcoolisées représentent près du quart de la somme que les Français consacrent à leur nourriture.

Cette somme de 990 milliards représente d'une part les boissons consommées dans les cafés, hôtels et restaurants (501 milliards), les achats faits chez les épiciers et détaillants pour la consommation à domicile (431 milliards) et aussi la valeur des produits directement consommés par les producteurs.

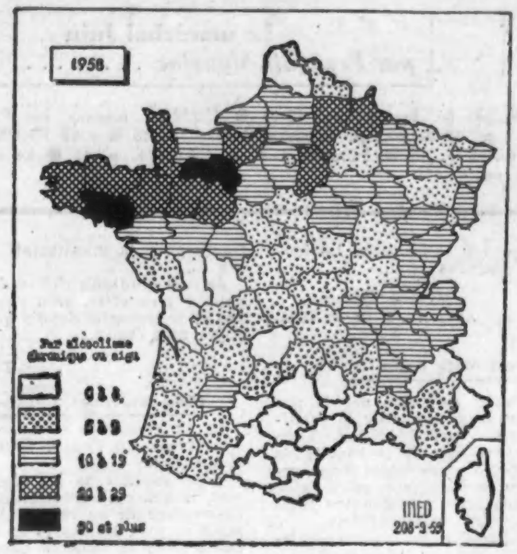
C'est la consommation de vin qui atteint les chiffres les plus élevés (523 milliards), puis successivement celle des eaux-de-vie et liqueurs (180 milliards), des apéritifs (138 milliards), de bière (122 milliards) et enfin de cidre (27 milliards). On peut affirmer que l'abus du vin est à l'origine de l'alcoolisme français. Envisageant ce que serait la France sans alcoolisme, Alfred Sauvy affirmait récemment : « Une partie seulement de l'économie réalisée si, il y a un siècle environ, la France ne s'était pas adonnée à l'alcool, aurait permis d'atteindre un niveau de vie de 50 % plus élevé qu'il ne l'est actuellement. »

Les 500.000 personnes employées chez nous à produire ou à vendre un alcool excédentaire pourraient être mieux utilisées, comme dans d'autres pays, à la construction, à la recherche scientifique ou à la fabrication de machines-outils.

C'est là le vrai choix : alcool ou niveau de vie. Dans son rapport au Premier Ministre, le professeur Robert Debré, président du Haut Comité d'Etude et d'Information sur l'Alcoolisme, écrit :

« La sobriété a cessé d'être une vertu pour devenir une nécessité sociale. Dans la compétition qui s'est ouverte entre les Etats modernes en ce qui concerne l'élévation du niveau de vie, l'abus des boissons alcoolisées constitue un handicap inacceptable pour un pays qui y consacre près de 10 % de son revenu national. »

Nombre brut de décès par alcoolisme chronique ou aigu pour 100.000 habitants



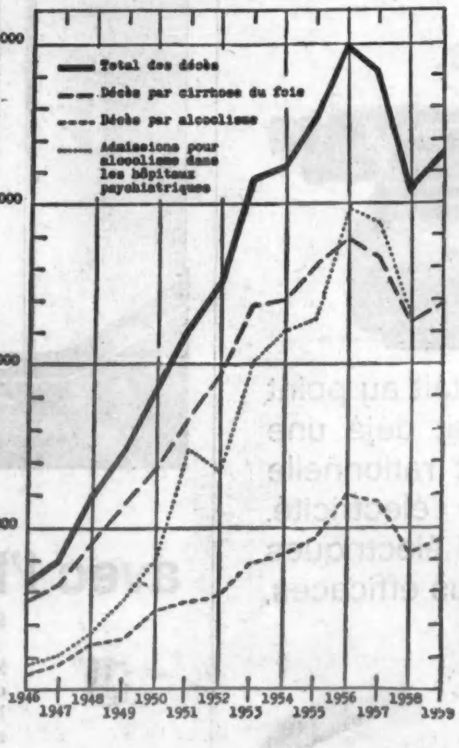
La victoire de la nouvelle vague

★ La nouvelle vague semble vouloir résister au fléau de l'alcoolisme. Les jeunes boivent moins que leurs aînés. Leur goût pour le sport se développe et, parallèlement, plus ils fréquentent les stades, plus ils désertent les cafés.

D'autre part, placés dans l'alternative de dépenser leur argent en boissons alcoolisées ou d'améliorer leur niveau de vie en voyageant, en achetant un scooter, plus tard aussi un réfrigérateur, une télévision les jeunes ont choisi le progrès.

Déjà les statistiques traduisent nettement cette évolution, indiquant la voie à suivre : développer la prise de conscience individuelle, faire savoir que l'alcoolisme, causé par un retard du progrès culturel sur le progrès économique, engendre la misère et son cortège de fléaux sociaux.

Evolution, de 1946 à 1959, du nombre des décès par alcoolisme des décès par cirrhose et des entrées pour alcoolisme dans les hôpitaux psychiatriques



Ce que les Français pensent de l'alcool

Une enquête portant sur 2.726 personnes, constituant un échantillon représentatif de l'ensemble de la population française, a été menée pour le compte du Haut Comité d'Etude et d'Information sur l'Alcoolisme, par l'Institut Français d'Opinion Publique.

Considèrent comme alcoolique :

— la personne qui a l'habitude de boire un apéritif avant chaque repas .... 37 %

— l'homme qui, sans exercer un travail fatigant, physiquement, boit un litre de vin à chaque repas .... 50 %

— celui qui boit chaque matin un verre d'eau-de-vie ou de vin à l'heure du petit déjeuner .... 51 %

— celui qui va plusieurs fois par jour au café pour consommer des apéritifs, vins et alcools .... 20 %

— celui qui est ivre quelques fois par an .. 14 %

A la question : « Consomme-t-on, ou non, en France, trop de vin et autres boissons alcoolisées ? », les réponses ont été :

	Opinion des hommes	*Opinion des femmes*
Oui	54 %	66 %
Non	39 %	25 %
Ne répondant pas ..	7 %	9 %
	100 %	100 %

Une intoxication par habitude et par ignorance

★ L'alcoolisme français est un alcoolisme d'habitude ; bien souvent le litre de vin est seul sur la table ; c'est la boisson « traditionnelle », le « fortifiant » ancestral qu'on impose à la famille d'une façon habituelle.

— Trop de Français ignorent encore qu'un litre de vin à 10° = 10 centilitres d'alcool pur, 4 litres de vin = 1 bouteille de calva.

L'alcoolisme est une intoxication, un empoisonnement causé par le dépassement quotidien des doses maxima. A la longue ces abus provoquent des lésions de l'organisme, du système nerveux, des centres moteurs ou psychiques.

— Selon la Faculté, un individu compromet sa santé s'il dépasse les consommations suivantes :

★ 1 litre de vin à 10°, soit 10 centilitres d'alcool pour un travailleur manuel. Le travailleur de force en plein air peut aller jusqu'à un litre un quart.

★ 3/4 de litre de vin à 10°, soit 7,5 centilitres d'alcool pour un travailleur sédentaire.

★ 1/2 litre de vin, soit 5 centilitres d'alcool pour une femme.

★ Jamais de vin ou d'alcool pour les enfants.

— Dans un rapport présenté l'an dernier devant le Conseil économique, le docteur May estimait que 15 à 20 % des Français adultes des deux sexes buvaient l'équivalent de un à deux litres de vin par jour, et que parmi eux 7 %, soit environ deux millions d'individus, atteignaient ou dépassaient l'équivalent de deux litres de vin quotidien.

Pourquoi un tel nombre de buveurs abusifs ? Parce que le grand public confond trop facilement alcoolisme et ivresse, et méconnait l'alcoolisme et sa nocivité « tant que ça ne se voit pas ». Savoir qu'on peut être alcoolique sans être jamais ivre.

Exportations de vins et alcools français inférieures aux exportations britanniques de whisky

★ Contrairement à ce que pense habituellement le public, le commerce extérieur de vins et spiritueux ne représente qu'une part très faible des exportations françaises, à peine 4 %.

Si le cognac est toujours le produit le plus demandé (plus de 22 milliards) avec le champagne (plus de 12 milliards), le total en valeur de nos exportations de vins et spiritueux en 1959 a été inférieur aux seules exportations britanniques de whisky.

— Les acheteurs étrangers se refusent systématiquement à importer nos vins de consommation courante, dont la quantité exportée dans une bonne année, comme 1956, dépasse à peine un million d'hectolitres pour une production totale de près de 70 millions.

— En 1959 nous avons exporté pour plus de 76 milliards de boissons alcoolisées, tandis que nous en importions pour 5 milliards en métropole.

Cette page a été réalisée par le Haut Comité d'Etude et d'Information sur l'Alcoolisme.

Courrier

INDEX

ENQUETE : Veillée d'armes à Alger, *par P.-M. de La Gorce*. . pp. 12-13

● Le calendrier du Général, *par Jean Daniel* . . . . .pp. 10-11

SONDAGE : Les Français, de Gaulle et la Paix . . . . p. 9

LE COURAGE POLITIQUE, *par John Kennedy*
Une étude de Roger Stéphane . . pp. 16-17

Le divorce Monroe-Miller *par Thomas Lenoir* . . . . . . pp. 43-44

Le maréchal Juin *par François Mauriac* . . . . p. 48

● La semaine politique, pp. 6 à 9 ● LA CRISE DU DOLLAR, par M. Bosquet, pp. 18-19 ● L'U.N.E.F. propose, par P. GAUDEZ, pp. 30-31 ● La course aux prix, par A. Guérin, p. 32 ● TIM, p. 33 ● Réponse à Michel Cournot, p. 36 ● VIVE TINTIN ! p. 37 ● Le « Zola », d'H. Guillemin, p. 38 ● La Télévision, par F. MAURIAC, p. 40 ● Entretien avec A. CAYATTE, p. 42 ● Le cinéma, par MORVAN LEBESQUE, p. 42 ● Le théâtre, par R. KANTERS, pp. 44-45.

(*Suite de la page* 2.)

Les émeutes de Bou-Arfa

Je veux répondre à M. Jean Wiazensky dont la lettre a paru dans votre numéro du 3 novembre et lui raconte ce dont j'ai été personnellement témoin. Evadé de France, après quelque temps passé dans les geôles de Franco, j'ai réussi à rejoindre le Maroc, puis l'Algérie et à me faire embaucher au Méditerranée-Niger. Je me trouvais donc à Bou-Arfa au moment des fameuses émeutes.

Pourquoi ces émeutes ? Eh bien ! voilà : chargé par la direction de prendre mon camion et d'aller attendre le train venant d'Oujda, j'ai aperçu dans la cour de la gare un groupe de Sénégalais commandé par un sous-lieutenant. J'ai vu cet excité qui, de colère, tapait sur ses bottes avec sa cravache en essayant de les faire manœuvrer en attendant une huile galonnée qui devait arriver par le train. Soudain, à bout d'arguments, la jeune brute en a giflé deux ou trois et, n'en déplaise à M. Wiazensky, a botté les fesses de deux ou trois autres. Le soir, dans leurs campements, ces grands gosses tinrent palabre. L'un d'eux, se déguisant en sorcier, monta sur de grandes échasses pour les haranguer. Une heure après, armes en main, ils se révoltèrent, cherchant ce sous-lieutenant, qui dut aller se réfugier chez les mokhaznis. Le lendemain, on ne l'a plus revu.

MARCEL LEMAIRE,
Ancien de la 2e D.B.,
Paris.

Pourquoi cette haine ?

J'ai été vivement intéressé par la position que vous avez prise sur la manifestation organisée par l'U.N.E.F. Tous les étudiants conscients de la gravité de la situation présente devraient vous remercier pour votre courage et pour l'aide morale que vous apportez à notre lutte pour une paix négociée en Algérie.

Ce qui s'est passé à Paris s'est également passé à Toulouse. Nous avons vu les C.R.S. charger, en rang par six, les manifestants qui criaient : « Pas d'appel à 18 ans », « Paix négociée en Algérie », et dont pas un seul n'a crié, comme certains l'ont fait dernièrement dans la capitale, « De Gaulle au poteau ».

Pourquoi cette haine envers ceux qui réclament la chose la plus légitime qui soit, « La Paix » ?

Pourquoi cette hargne — c'est le moins qu'on puisse dire ! — contre les reporters et surtout les reporters photographes ?

Quelques jours auparavant, le service d'ordre s'était bien gardé d'intervenir alors qu'un groupe de « patriotes » de « Jeune Nation » attaquait ceux qui, à la porte de l'A.G.E.T., distribuaient des tracts pour la manifestation du 27 octobre !...

Je suis étudiant, c'est-à-dire un « fils à papa » ; en effet, mon papa est manœuvre et je travaille depuis quatre ans pour payer mes études...

H. D.,
Toulouse.

Cinq nouveaux Centres Leclerc

Le 19 novembre sera l'anniversaire de l'ouverture du Centre Leclerc d'Issy-les-Moulineaux.

Vous savez tous les réactions qui eurent lieu à cette époque, au moment de l'ouverture de ce centre. Depuis, les esprits se sont calmés et le travail s'effectue lentement dans le silence.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui des centres textiles, car il m'est actuellement impossible de développer ces centres sur Paris, à cause des difficultés créées par les livraisons de produits de marque.

En plus des cinq Centres alimentaires actuels de la région parisienne, s'ouvriront, le 19 novembre, trois autres nouveaux centres : 30, rue des Martyrs, à Paris, 30, rue Jean-Jaurès, à L'Hay-les-Roses et 107, rue Boucicaut, à Paris.

E. LECLERC.

Mise au point

Le docteur Daniel Benoist, maire de Luzy (Nièvre) nous écrit pour nous confirmer, après M. André Beauchet, secrétaire de la Fédération S.F.I.O. de la Nièvre, les chiffres des derniers scrutins que nous avons publiés dans le courrier de « L'Express » de la semaine dernière.

Le docteur Daniel Benoist nous fait connaître également qu'il n'a pas dit : « S'il y avait des élections législatives demain et si les partis de gauche arrivaient à s'entendre avec les communistes... eh bien ! nous irions loin ».

Siné et Alban Fort

M. Siné n'avait pas besoin d'aller chercher Anatole France pour nous prouver qu'il n'est pas un artiste. Et vous n'aviez pas besoin d'aller chercher Siné pour nous prouver votre goût croissant du scandaleux et du sectaire.

...On verra bientôt si la plainte déposée par une jeune personne contre Alban Fort, directeur du Rayon de Soleil, repose sur des faits réels...

JEAN MALIVEL,
Paris.

[*Le 26 août, dans son agenda de vacances, Siné commentait l'information parue dans la presse concernant le scandale qu'avait provoqué l'arrestation, pour attentat aux mœurs, de M. Alban Fort, directeur du Rayon de Soleil, œuvre pour la protection de l'Enfance.*]

Réseau Fournier

● *Lecteurs de l'Ariège.* — M. Harris Puisais, conseiller du président Mendès France, parlera à Saint-Girons, le jeudi 17 novembre, à 21 heures, salle du Rex, 70, rue Villefranche, sur le thème : « La politique intérieure et la paix en Algérie ». Pour renseignements, s'adresser à M. G. Barès, rue de l'Aoutimmasse, à Saint-Girons.

● *Lecteurs de l'Indre-et-Loire.* — La prochaine réunion des « Amis de « L'Express » aura lieu le vendredi 18 novembre, à la brasserie Chanteclerc, 38, avenue de Grammont, à Tours, à 21 heures.

● *Lecteurs de la Région parisienne.* — Les Amis de « L'Express » du Groupe Paris-Sud (5e, 6e, 7e, 13e, 14e, 15e arrondissements et banlieue sud) se réuniront le mardi 22 novembre, à 21 heures, au lieu habituel. Les lecteurs intéressés peuvent s'adresser au journal.

● *Lecteurs de Seine-et-Oise.* — Vous êtes invités à assister à la réunion d'information organisée par le P.S.U. avec Robert Verdier le vendredi 18 novembre, à 21 h., salle Boulouis, près de la gare de Sucy-en-Brie.

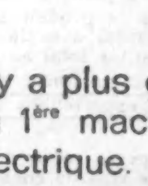
Communiqué

● A Toulon, salle du cinéma « Pax », le 20 novembre 1960, à 22 heures, réunion d'information sur « le socialisme et la politique française », avec Gilles Martinet, secrétaire national du P.S.U.

6059-R. L. Dupuy

Claudine possède
la machine à écrire électrique
qui a la plus longue
expérience.

Il y a plus de 25 ans IBM mettait au point sa 1ère machine à écrire : c'était déjà une électrique. Sa conception était rationnelle puisque pensée en fonction de l'électricité. Depuis, plus de 1.300.000 IBM électriques ont été construites, toujours plus efficaces, toujours plus robustes.



IBM FRANCE

5, place Vendôme - PARIS - OPÉra 17-00

Tout l'hiver à Hawaï...

avec l'Infradiant PAIN
soleil en miniature qui vous suivra partout

Mobile, au butane, muni en exclusivité pour la France du véritable panneau radiant Schwank, le plus formidable émetteur d'infra-rouges actuellement utilisé dans le domaine du chauffage.

Documentation sur demande (service 12)
S.A.V.A.M. Lipsheim (Bas-Rhin)
Magasin d'exposition : 42 bd Richard Lenoir Paris 11

Sodipa

315e semaine (7e année) de la guerre d'Algérie

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Mort d'un prospecteur

NOUS sommes en crise. Entre Paris et Alger, entre de Gaulle et les généraux, entre le F.L.N., la Chine et l'Amérique une partie extrêmement emmêlée se joue qui n'a pas encore pris tournure. Une épreuve de force est à peu près inévitable, si de Gaulle tient ferme, avec tous ceux — civils et militaires — qui se sont fixé comme règle morale et politique celle que définit ainsi cette semaine l'éditorialiste du « Figaro », après le maréchal Juin, le général Salan, et tous les inculpés du procès de l'Algérie Française : « *Maintenir les liens entre l'Algérie et la France métropolitaine est l'impératif national auquel toute autre considération doit être subordonnée.* »

Cette maxime restera classique. Elle marque une époque. On rêvera plus tard en la relisant... Ainsi raisonnaient en novembre 1960 beaucoup de bons esprits en France. Ainsi voyaient-ils, de bonne foi, la mission essentielle, prioritaire, vitale de cette génération de Français.

Mais si, dans quelques années, nous aurons bien du mal à le croire, aujourd'hui c'est l'inverse : nous sommes tous algérianisés. Pour ou contre, c'est la même chose, nous sommes fascinés, obsédés, fixés par cette affaire d'Algérie. Nous nous tournons et nous retournons comme dans un cauchemar, sans parvenir à nous en détacher. Rarement le débat public, la presse, les conversations auront été aussi monocordes — aussi stériles.

Au milieu de cette éclipse de la pensée politique, un événement humain vient nous frapper : la mort de M. Gaston Berger. En méditant un instant ce deuil, un peu à l'écart du fracas des nouvelles, nous ne nous éloignerons pas vraiment du drame national qui se joue. Au contraire.

LA nouvelle, parmi toutes les dépêches de ces jours derniers, est passée presque inaperçue : « *M. Gaston Berger, ancien Directeur général de l'enseignement supérieur, a trouvé la mort samedi après-midi dans un accident de voiture sur l'autoroute du Sud. La voiture qu'il pilotait a capoté dans des circonstances mal connues. Il est décédé à l'hôpital de Longjumeau, où il avait été transporté.* » C'est tout.

L'homme qui vient de mourir, interrogé il y a peu de temps, cette année, par un journaliste (1) sur la science qu'il venait de fonder en France (la Prospective), décrivait ainsi le point de départ de sa réflexion : « Notre civilisation est comparable à une voiture qui roule de plus en plus vite sur une route inconnue lorsque la nuit est tombée. Il faut que ses phares portent de plus en plus loin si l'on veut éviter la catastrophe. »

Pour donner à notre pays des phares, Gaston Berger avait tout récemment démissionné de son poste dans l'Administration et fondé, avec quelques autres « pilotes » assoiffés d'avenir — Louis Armand, François Bloch-Lainé, Alfred Sauvy, Pierre Racine, André Gros, Marcel Demonque, etc., — ce qu'ils ont appelé le Centre International de Prospective. « *Ce que nous essaierons de faire, c'est d'échapper au fond à cette paresse générale et naturelle qui fait qu'on est toujours tenté, quelles que soient les responsabilités que l'on assume, de prolonger le passé.* » (2).

(1) De la revue « Réalités ».
(2) Revue « Prospective », n° 1.

(A.F.P.)

GASTON BERGER.
« La vertu suprême, c'est l'imagination. »

« *Nous entrons dans l'avenir à reculons* », disait Paul Valéry. Gaston Berger, après une longue expérience de philosophe, d'industriel et d'administrateur, a jugé que rien, en France, n'était plus urgent que de réagir, avec toute l'énergie possible, toute la clairvoyance possible, contre cette désastreuse tournure de l'esprit.

« J'AI vu dans l'Administration, a écrit Gaston Berger, que l'on faisait plus souvent des plans pour le passé que pour le futur. J'ai constaté aussi que l'avenir y était conçu à l'image du présent et comme en étant le simple prolongement. Nous pensons le présent dans l'avenir, nous lions nos actes par des règlements conçus en fonction du présent, sinon du passé. C'est le contraire que préconise la Prospective : regardons le présent à partir du monde qui vient. »

Il a ainsi lancé un mouvement auquel sa mort, par l'émotion qu'elle suscite chez les « prospecteurs », va sans doute donner une impulsion décisive.

Ce qu'il a dit et écrit va maintenant être publié, reproduit, médité. L'homme ayant accompli son destin, le message qu'il nous laisse va prendre son envol car ses amis et collègues vont poursuivre dans le sillage qu'il a tracé et les vérités qu'il a mises en place sont irrésistibles.

Parmi eux, François Bloch-Lainé, actuellement directeur général de la Caisse des dépôts (le plus puissant organisme de financement public), a déjà montré comment l'attitude prospective « doit nous délivrer des ressentiments que traînent après eux les anciens conflits et nous permettre de nous décontracter. » Message bienfaisant à l'heure de la guerre rageuse des slogans, et de la panique de « perdre » ce qui appartient à un passé révolu.

C'est Marcel Demonque, directeur général des « Ciments Lafarge », qui au côté de Gaston Berger expliquait récemment qu'en « réfléchissant à des questions en apparence aussi techniques que celles que soulèvent les investissements industriels, on se trouve inévitablement conduit à comparer des raisons d'agir et à former des jugements de valeur. » Evidence prospective, oubliée dans nos débats actuels, obscurs et terriblement anachroniques, sur le Budget de la France, la Force de frappe, le plan de Constantine...

« MONSIEUR *le ministre*, dit un jour Gaston Berger à son supérieur hiérarchique, *arrêtez-vous une minute de penser à des choses qui vous font perdre votre temps.* » C'est-à-dire aux prolongements immédiats du passé, au lieu d'essayer de discerner les forces nouvelles que l'avenir porte en lui.

Les lecteurs de « L'Express » connaissent assez les démonstrations d'Alfred Sauvy sur les bouleversements que la montée des jeunes, en France, va irrésistiblement apporter dans notre société. Mais qui, parmi nos responsables, applique sa réflexion à cette formidable mutation, à ce qu'elle exige si l'on ne veut pas transformer en catastrophe lamentable la grande occasion qui s'offre à la France d'une renaissance exaltante ?

Gaston Berger, là encore, s'est exprimé sur cette carence avec une grande propriété de termes : « La représentation que l'on se fait du changement n'est généralement pas assez précise pour nous pousser à des actes, mais elle est assez émouvante pour faire naître l'inquiétude, le malaise et l'angoisse, ce qui est un gaspillage de forces. »

Nous ne tirerons pas la réflexion de l'homme qui vient de disparaître ni vers la démagogie ni vers la polémique, nous n'attribuerons pas sa critique uniquement à nos adversaires, car elle s'applique à nous tous. Inquiétude, angoisse, gaspillage d'énergie : tous, sans aucun doute, nous sommes trop occupés à des faux problèmes, trop engagés dans des querelles dépassées, trop hypnotisés par des précédents historiques, pour lever les yeux et « apprendre à vivre et être heureux dans un monde dont la règle est le changement. »

PEGUY, avant Berger, Sauvy, Armand, était déjà un prospecteur, qui disait dans son langage à lui : « *L'heure qui sonne est sonnée. Le jour qui passe est passé. Demain seul reste, et après-demain...* »

Sûrement nous avons tous à nous en pénétrer. Pas seulement tels ministres, tels généraux, tel chef de l'Etat. Car si les hommes publics actuellement responsables sont aussi paralysés dans leurs mouvements, et jusque dans leur réflexion, c'est que la nation entière est encore ankylosée dans le passé. Ce n'est pas un accident, ce n'est pas un hasard si le régime de la France, en 1960, est bien plus proche des monarchies d'il y a deux siècles que d'une démocratie moderne, si le problème politique n° 1 de la France en 1960 est l'affaire coloniale et non la formation en masse des techniciens. Non, ce n'est pas seulement « la faute à de Gaulle » comme trop trouvent nous avons la faiblesse de nous laisser aller à le penser. C'est chaque Français qui est responsable.

Si le régime est ce qu'il est, si l'armée d'Algérie est ce qu'elle est, n'ayons aucun doute, c'est aussi parce que, de notre bord, nous raisonnons en termes du passé, en images de « Front populaire », de « guerre d'Espagne », de « Résistance », en souvenirs et non en avenir. L'opposition, à sa manière, est aussi responsable que le pouvoir. C'est bien à nous tous, adversaires trop myopes, que Gaston Berger s'adresse : « La vertu suprême, c'est l'imagination. »

NOUS n'épuiserons pas aujourd'hui les leçons que comporte pour nous, si nous voulons maîtriser notre destin, l'enseignement du philosophe-administrateur, magnifique produit de la terre française, qui vient de se tuer sur l'autoroute du Sud. Du moins, en pleine tourmente, dans un journal où nous nous efforçons de réfléchir en termes de futur, convenait-il de se pencher avec respect sur sa mémoire.

Nous pourrons, aussitôt après, nous replonger dans la bataille du jour. Nous aurons plus de clairvoyance, et plus de confiance, si nous avons appris à nous méfier de l'esprit du passé.

En pleine crise, n'oublions pas qu'il s'agit, finalement, d'une croissance. Que d'ici quelque temps nos querelles d'aujourd'hui auront été liquidées. Que la France, débarrassée des entraves du passé, des vieilles formes de colonisation, des vieux rêves de puissance, des nostalgies impériales et militaires, aura forcément, avec la montée de sève des millions de jeunes, repris sa marche à l'avenir. Gravons donc, dans notre cœur, sans cesser un instant de combattre, cette leçon humaine de la Prospective : « Dans l'adversaire d'aujourd'hui nous devons apercevoir déjà le collègue, le client, l'ami de demain. »

J.-J. S.-S.

PUBLICITÉ
PARDESSUS ET AUTOCOATS
CHAUDS ET LÉGERS...
LA COLLECTION LA PLUS COMPLÈTE ET PLUS ÉLÉGANTE DE PARIS
HOLMES
22, AVENUE VICTOR-HUGO, PARIS

LA NATION

La semaine politique

● *Au Mans, un drame d'amour ouvrier.*

PARCE qu'il avait appris, la veille, qu'il faisait partie des 410 licenciés de l'usine Renault du Mans, Louis Guérin, contrôleur aux fusées des 4 CV, s'est pendu dans sa grange.

Louis Guérin avait débuté comme charron à Spay, son village. Métier condamné, la machine a tué le cheval. Guérin avait accepté la machine : il le fallait bien. D'abord, il avait dû faire effort pour s'y adapter. Puis il s'était intéressé au « boulot » ; puis il l'avait aimé. Il s'y était « fait », comme on dit. D'artisan rural, Louis Guérin était devenu prolétaire. Ce fut alors qu'on le congédia. Dans le langage des ateliers, on blague l'ouvrier congédié : *« Alors, ils te renvoient à la campagne ? »* Pour Guérin, c'était vrai.

Seulement, on avait oublié une chose : Guérin avait maintenant 49 ans. A Spay, on compte trois autres licenciés, et aucun ne songe à se pendre. Aucun, non plus, n'a la trentaine.

— *Vous comprenez*, dit le maire, M. Bénard, *ses fusées de 4 CV, pour lui, c'était devenu sacré.*

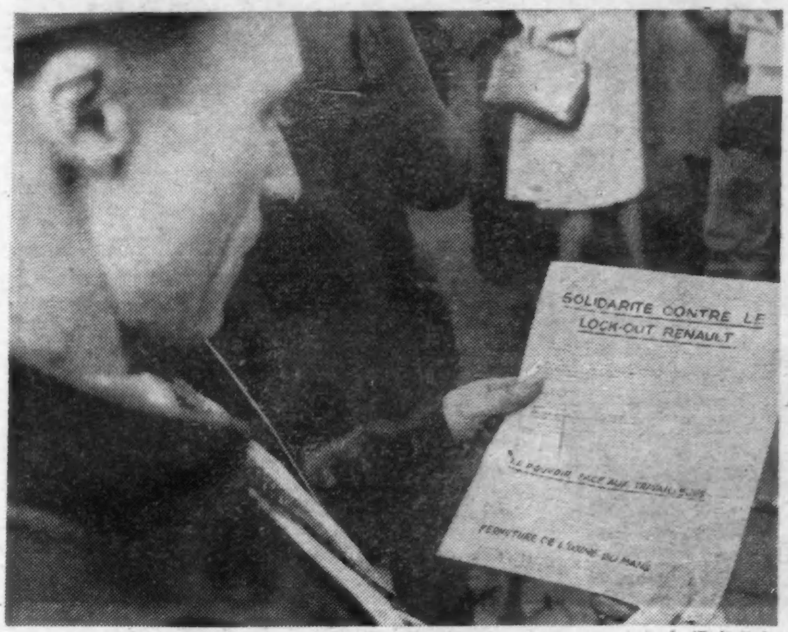
Louis Guérin est mort seul, sans un mot, sans une lettre, parce qu'on ne change pas les hommes comme on change les moteurs. Louis Guérin est mort d'amour — à 49 ans — d'amour pour son métier.

● *A Lyon, un simple accident du travail.*

« U*N acquittement qui suivrait les violences dont se rendent coupables Thomas et ses amis autoriserait ceux-ci à croire que la justice les encourage* » déclarait Mᵉ François Mitterrand, le 7 octobre dernier, devant le Tribunal correctionnel de Lyon. On jugeait, ce jour-là, une affaire de « coups et blessures ». Un an plus tôt, le 26 juin 1959, la Fédération des Anciens d'Algérie avait tenu une réunion, présidée par J.-J. Servan-Schreiber, à la mairie du 6ᵉ arrondissement. Un groupe de choc ultra avait envahi la salle, pris d'assaut la tribune et blessé Jean-Jacques Servan-Schreiber, Louis Fournier et diverses personnalités.

A la tête de ce commando de sabotage se trouvait Louis Thomas, chef départemental et délégué national des Anciens Combattants de l'Union Française — dirigés par le général Salan et Yves Gignac.

Louis Thomas ne niait pas le fait. Il ne fut pourtant pas inquiété. Un seul de ses hommes de main fut condamné à 250 NF d'amende. En revanche, le même jugement condamna « L'Express » — malgré l'insertion de rectificatifs — à 1.000 NF d'amende et 1.000 NF de dommages-intérêts. Motif : il avait confondu Louis Thomas avec un homonyme, milicien sous l'occupation.



(Dalmas.)

UN LICENCIÉ DU MANS.
« Alors, ils te renvoient à la campagne ? »

Louis Thomas — rien à voir avec les méthodes de la Milice ! — sabotera-t-il bientôt d'autres réunions politiques ? Pour l'instant, il est en prison. Au terme d'une journée bien remplie.

Le 11 novembre au matin, Louis Thomas, personnage officiel, ancien grand électeur aux élections présidentielles, figure parmi les notables lyonnais à la réception de l'Hôtel de Ville. Quelques heures plus tard, devant le Monument aux Morts de l'île aux Cygnes, le maire, M. Pradel, prononce son discours : Louis Thomas l'interrompt aux cris de : « De Gaulle au poteau ! ». On l'arrête. Puis, le soir, on l'écroue à la prison Saint-Paul. Pour « injures au chef de l'Etat » ? Non. Entre-temps, la police a fait son enquête sur un meurtre, accompli rue Bellecordière, en plein centre de Lyon. Un meurtre gratuit, abject, stupide. Là, à 5 h. 30 du matin, un passant inoffensif, l'Algérien Abbès Fellehi, a été assassiné de deux balles de pistolet 7,65. Pour rien. Pour la forme de son visage. Pour la couleur de sa peau. Et l'enquête a abouti à l'inculpation de Thomas.

Cette conclusion ne surprend personne. Depuis longtemps, la ratonnade nocturne était l'un des exploits dont Louis Thomas se vantait le plus volontiers dans les cafés où il réunissait ses hommes. Accessoirement, il se glorifiait également de quelques broutilles. Le 14 octobre 1958, au moment de l'affaire des prêtres du Prado, ses commandos avaient brûlé publiquement des exemplaires de « L'Express » et de « Témoignage Chrétien » sur les marches de l'archevêché. Le 14 juillet 1959, ils avaient remplacé la plaque « Rue Edouard-Herriot » par une autre : « Rue du Général-Massu ». Et le 25 mars 1960, qui donc avait détruit le Monument aux Etudiants de la Résistance, place Ollier ? Et qui a mis à sac des permanences du P.C. et de l'A.R.A.C., exploits pour lesquels un adjoint du « Chef » purge actuellement deux ans de prison à Valence. Sans oublier les violences de la contre-manifestation du 27, etc.

Maintenant Louis Thomas est entre quatre murs. Réduit, enfin, à l'inaction. Probablement un peu « découragé ». Mais non dépourvu de solides espoirs.

En effet, le crime qu'on lui reproche s'est passé avant l'aube. Heure indécise, entre chien et loup, où l'on ne sait trop qui frappe, qui tue. Où l'on peut accuser n'importe qui, y compris d'innocents témoins de la bagarre, d'avoir ouvert le feu. Et cet « ivrogne métropolitain » que Thomas a vu, de ses yeux vu — il est le seul — n'est-il pas le coupable ? Du reste, on n'a pas retrouvé le revolver. Malgré tout, les charges sont lourdes. Très lourdes.

... Si lourdes que, dans les milieux activistes lyonnais, on se demande si Louis Thomas ne ferait pas mieux de changer de système de défense. Un homicide volontaire prouvé, c'est un crime, les Assises. Mais involontaire, ce n'est plus guère qu'un accident. C'est la Correctionnelle !

Si les amis de Louis Thomas souhaitent correctionaliser son affaire, ce n'est pas seulement pour la minimiser. En correctionnelle, la justice va

(A. P.)

LOUIS THOMAS.
Pas milicien.

POLITIQUE

● Le G.P.R.A. : « Nous en sommes à notre cinquième « pétrolier » saharien, venu à TUNIS pour prendre contact avec nous et préparer l'avenir. »

● Le général de Gaulle : « Tant qu'il y aura UN PROBLÈME ALLEMAND, les Russes tiendront plus à moi qu'aux Algériens. »

● M. MAX MOULINS, le successeur de M. André Jacomet auprès de M. Delouvrier, expliquait récemment que les tortures et les sévices sont devenus très rares en Algérie, en raison du réveil de l'opinion musulmane qui, silencieuse il y a deux ou trois ans devant les exécutions sommaires, manifeste aujourd'hui son hostilité dès qu'un musulman est giflé dans la rue.

● M. MICHEL DEBRÉ, auquel le général de Gaulle avait montré le 3 novembre un texte de son discours où ne figurait pas l'expression « République Algérienne », a déclaré à un dîner auquel assistaient des parlementaires U.N.R. : « Il y a eu des mots qui ont échappé au général. »

● La démarche des représentants des cultes auprès de l'Elysée va être préparée avec le maximum de précautions. LE CARDINAL FELTIN se rappelle en effet qu'à la suite d'une circulaire aux aumôniers, M. BOURGÈS-MAUNOURY, alors ministre de la Défense, avait menacé de supprimer l'aumônerie, qui n'a pas de statut légal.

● M. EDMOND MICHELET : « La preuve que de Gaulle n'a jamais changé sur la République algérienne, c'est qu'il y a deux ans, il m'a écrit pour me dire qu'il approuvait entièrement mon livre : « Contre la guerre civile », où je parlais du drapeau algérien. »

● A Médéa, un syndicaliste algérien, ALI YAHIA, interné depuis 1956, a été condamné à 5 ans de prison pour coups et blessures donnés à l'intérieur du camp, sans avoir pu être assisté par son avocat, Mᵉ Draps, de Bruxelles, envoyé par la C.I.S.L. et cela malgré une intervention téléphonique de M. MAURICE PATIN, président de la Commision de Sauvegarde.

● L'homme que le général de Gaulle ne veut pas voir le remplacer à l'Elysée : M. ANTOINE PINAY.

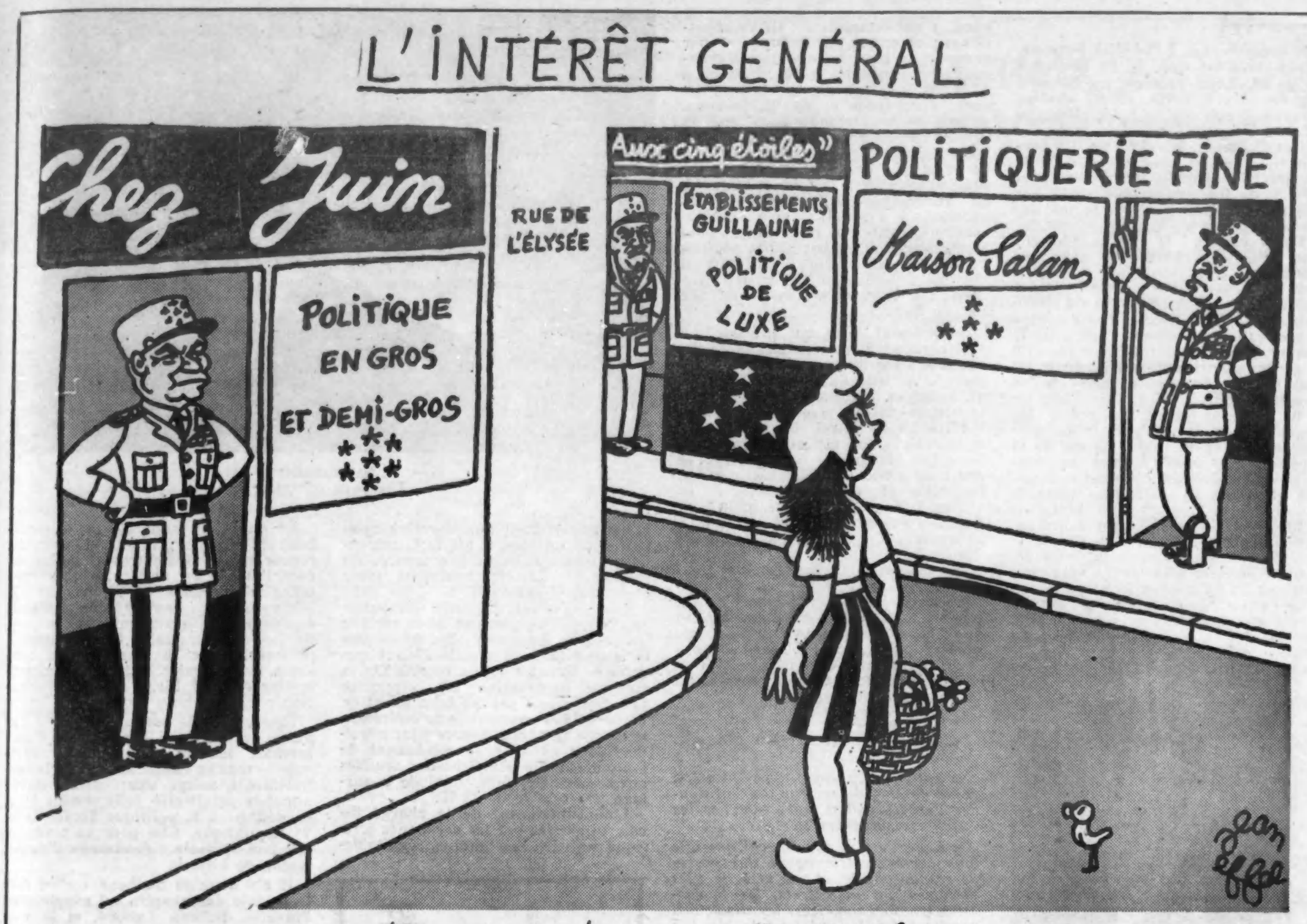
● M. RENÉ MAYER : « Les métropolitains devraient être consultés en même temps que les Algériens sur l'autodétermination, afin que l'opinion des Français se manifeste clairement. »

● Les Anglais, qui avaient déjà refusé leur soutien au prince Moulay Hassan dans L'AFFAIRE MAURITANIENNE, viennent d'envoyer un émissaire secret aux Turcs pour qu'ils adoptent la même attitude.

● C'est M. Michel Debré, jusqu'ici adversaire acharné de M. BOURGUIBA, qui a obtenu qu'il y ait, dans la déclaration du 4 novembre, le passage sur la Tunisie et le Maroc, en soulignant que le président tunisien pourrait jouer à l'avenir un rôle très utile.

● M. Roger Duchet songe à demander, au congrès du Centre des indépendants le 30 novembre, des sanctions contre le député de l'Isère, M. PAQUET, signataire d'une motion en faveur de la médiation africaine pour l'Algérie.

● MM. FOUQUES-DUPARC, LOPEZ ET MEKKI, députés U.N.R. d'Oran, demanderont la liberté de vote, après le débat sur l'Algérie, en décembre. Si ce droit leur est refusé, ils envisagent de démissionner.



— *Depuis qu'ils en ont vu un réussir, ils se mettent tous à leur compte...*

vite. On risque deux ans, maximum. Aux Assises, on joue plus gros jeu, on se défend, on parle. On « met dans le bain » les alliés qui vous lâchent. Et des hommes tels que Louis Thomas ont, comme Kovacs, beaucoup de choses à raconter.

Nous n'en sommes pas encore là. Nous ne sommes encore que devant un inculpé enfin sommé de rendre des comptes, parce que son « patriotisme », un jour, l'a entraîné un peu trop loin. Et aussi, devant un certain type d'homme tragiquement actuel, né de ce temps et de la guerre : un homme de bruit et de fureur qui nous épargne de le qualifier, car la haine aveugle qui l'anime s'en est, cette fois, chargée pour nous.

● *A Nanterre, une émouvante classe de français.*

A quelques centaines de mètres du rond-point de la Défense, Nanterre, auprès de ses immeubles résidentiels aux jardins luxueux, abrite — façon de parler — des milliers d'Algériens. A la lisière de leur bidonville, une rue étroite et courte. Derrière une carcasse d'autobus aménagée en pavillon de banlieue, une bicoque, à même la terre battue, exhibe une large pancarte : *AMITIE FRANCO-ALGERIENNE. COURS DE FRANÇAIS PERMANENTS TOUS LES JOURS, DIMANCHE COMPRIS, DE 8 A 23 HEURES.*

Ici vivent trois jeunes gens, en conflit avec la loi, en règle avec eux-mêmes. Alain Rouzet, 19 ans, photographe, a refusé de se faire inscrire sur les listes de recensement mili-

(Archives.)

PIERRE BOISGONTIER.
Des « rigueurs », oui,

taire ; Emile Galey, 20 ans, employé, a renvoyé sa feuille de route ; Alain Zarudiansky, 23 ans, étudiant, a résilié son sursis. Tous trois ont écrit au président de la République en motivant leur geste. Deux de leurs camarades ont contresigné la lettre. Un autre, Pierre Boisgontier, ex-parachutiste, président de l'A.G. des étudiants de Nancy, a été transféré à Mourmelon.

Des insoumis ? Non, répondent-ils, des volontaires. Mais pour le Service Civil.

— *C'est simple*, explique Alain Zarudiansky quittant pour un instant les deux petits Arabes auxquels, devant le tableau noir, il fait ânonner le B.A. BA. *Nous sommes Français. Nous ne demandons qu'à servir la France. Mais pour des tâches de paix et non des tâches de guerre. A moins qu'il ne s'agisse d'une guerre de légitime défense, comme en 39-45.* »

Voilà un mois qu'ils sont ici, à Nanterre. D'abord, ils se sont sentis isolés, comme perdus dans un monde hostile. Alors, ils ont parlé autour d'eux, commenté le sens de leur action, et la solidarité a joué. Cette bicoque, ce sont les ouvriers du quartier qui ont aidé à la construire. Ce poêle qui ronfle dans la « classe », ce sont les voisins qui l'alimentent en charbon. On leur apporte des bancs, des pupitres, on leur offre des repas, des lits.

— *Combattre ?* reprend Alain Zarudiansky. *Certes, et même mourir s'il le faut : au Sahara, par exemple. Qu'on nous donne la soif, la maladie, le désert à vaincre. Mais pas un peuple colonisé avec lequel nous voulons, au contraire, bâtir une amitié loyale.*

— *Vous ne doutez pas des punitions qui vous attendent ? La prison, le bataillon disciplinaire ?*

— *Vous voulez dire : des* rigueurs ? *Oui, elles viendront, probablement. Mais des* punitions, *non. On n'est puni que par sa conscience.*

Au fond de la pièce, un vieux monsieur aux tempes grisonnantes suit passionnément la leçon : le père de l'un des « professeurs ».

— *C'est leur geste,* dit-il. *Mais ce sont* nos *pensées et* nos *paroles.*

● *A Paris, le 11 novembre, un « promeneur » oublié.*

POUR prévenir une manifestation qui aurait fait écho aux bagarres d'Alger, un important service d'ordre — 3.000 policiers survolés par un hélicoptère — avait été mis en place, l'après-midi du 11 novembre, sur les Champs-Elysées et aux abords de la rue de Grenelle où se tenait alors un meeting d'extrême-droite. Il n'est pas sans intérêt de dresser aujourd'hui le bilan de son action.

D'abord, et pour mémoire, les journalistes. Certains, qui stationnaient parmi la foule — mais pourquoi, diable ! se trouvaient-ils là ? — ont été si aimablement matraqués que deux d'entre eux durent être transportés

→

Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Lodens et Pardessus
FRANÇAIS ET D'IMPORTATION
Depuis : **249 NF**
12 rue de Sèvres, Paris-7e

UNE NOUVELLE TECHNIQUE D'IMPRESSION POUR BUREAUX
Le Duplicateur Imprimeur M4 électrique-automatique pour stencil électronique
Encrage automatique intégral
Changement rapide de couleur
précision
redresseur d'obliquité
réglage d'impression

1.900 NF + T.L.
COLOS REX-ROTARY *Importateur exclusif*
29-33, rue Miguel-Hidalgo - PARIS XIXe - BOT. 10-60

sans connaissance à l'hôpital. Passons. L'important est que, de 16 heures à 23 h. 30, 2.000 promeneurs ont été appréhendés à Paris. Parmi eux se trouvaient certainement des ultras (le colonel Thomazo en est la preuve : il fut, d'ailleurs, relâché l'un des premiers). Mais on peut dire que s'ils payèrent, ce jour-là, leur tribut à la police, ce fut en quelque sorte par hasard. Ou pour vérifier la loi des grands nombres.

Des exemples ? Il y en a tellement que nous nous bornerons aux plus cocasses.

A 17 heures, l'acteur Maurice Ronet qui se rend à un rendez-vous est arrêté près de l'avenue George-V. « *On vous a reconnu* », lui dit-on. C'est pour le moins autant de gagné : car pour le « reconnaître » officiellement, on lui fait passer onze heures d'attente au centre Beaujon.

A la même heure, un redoutable rédacteur de « L'Express » est embarqué rue du Bac dans un car de la préfecture et conduit dans les sous-sols de la mairie du 3e arrondissement. En attendant sa libération (après la fermeture du métro) il a le temps d'identifier les quelque trente personnes qui partagent son sort. Ce sont : 1° un professeur américain, frais débarqué de New York où il a voté pour Nixon ; 2° un chef d'orchestre autrichien et un touriste allemand ; 3° trois habitants du quartier cueillis à la sortie des boutiques, l'un portant encore sa baguette de pain sous le bras ; 4° trois jeunes gens arrêtés devant une... vespasienne ; 5° deux étudiants communistes et un P.S.U. ; 6° un réalisateur de la R.T.F.; 7° quelques Algériens résignés ; et enfin, 8°, mais oui ! quatre étudiants nationalistes et un ancien para.

(Dalmas.)
M. RONET.
« *On vous connaît, mais...* »

Revenons au centre Beaujon. Ici, c'est un étudiant en droit qui, par jeu, dénombre les victimes. Il note, au hasard : un instituteur de gauche, arrêté pour stationnement dans la rue (il attendait l'autobus) ; deux jeunes garçons endimanchés d'Ivry venus « voir la capitale » ; des couples eux aussi, « stationnaires » : ils s'embrassaient ; et enfin, par groupes et par grappes, en tas : les clients malchanceux du drug-store à 18 h. 30 et, à 17 h. 10, la queue des spectateurs devant « Psychose » de Hitchcock... « Tout ce beau monde », comme on dit, n'a pas été envoyé au Dépôt, non : mais parqué derrière des barbelés, surveillé par des gardes à mousquetons, abandonné à la faim et au froid, au xbrutalités de certains gardes mobiles, à l'irritation des vérificateurs d'identité ; et pour finir, libéré au compte-gouttes, par petits paquets de dix, après 12 heures d'attente, en moyenne. Réflexion d'un des gardiens : « Tout de même, on est allé un peu fort... »

Se référant à ce qui précède, on doit conclure que la police, le 11 novembre, a très bien accompli sa besogne. Trop bien, peut-être. A croire qu'après sa mollesse du 3 octobre (contre les ultras) et sa rigueur du 27 (contre les libéraux) elle s'est livrée, cette fois, à une espèce de grève du zèle. Les douaniers font parfois ce genre de grève : ils fouillent partout. La police, elle, a tout ramassé.

Tout ! Non. Il y a au moins un Parisien qui a échappé à son crible. Et ce n'était pourtant pas le moins intéressant.

Ce passant anonyme, cet inoffensif promeneur arpentait les Champs-Elysées, ce jour-là, en pleine bagarre, portant un paquet d'enveloppes. A un moment, il en fit tomber une que quelqu'un ramassa par hasard et remit à « L'Express », tout proche. A l'intérieur de cette enveloppe se trouvait le tract activiste suivant :

« C.R.C., 5-9-60.

« Service R. - Direction générale. Confidentiel.

« *Tous les responsables jusqu'au grade de chef de secteur doivent donner verbalement à leurs hommes les consignes suivantes :*

« *Loger le plus exactement possible tous les antipatrie ayant des postes de responsabilité, et par priorité : les policiers, les magistrats, les journalistes (radio comprise), les dirigeants syndicalistes, les enseignants, etc. (...) Cette directive doit être transmise par les responsables comme s'ils en étaient les auteurs, afin de ne pas créer de remous et pour éviter de donner l'impression d'une action d'ensemble.*

« *Destination : Action politique zones urbaines.* »

Vous avez bien lu : les policiers suspects en priorité. O ingratitude !

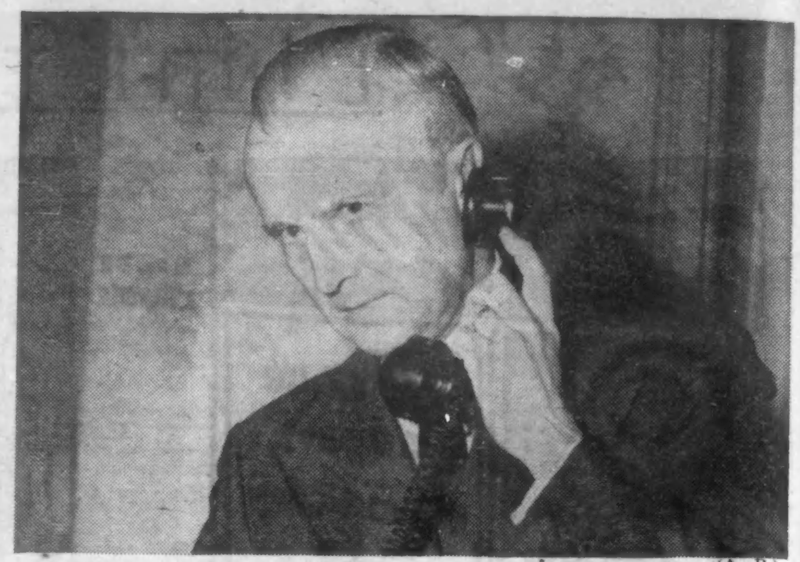
Au Parlement, une singulière réforme fiscale.

LA réforme fiscale que vient d'adopter le Parlement a été saluée comme un allégement considérable de l'impôt, et spécialement de l'impôt sur les salaires. Une brève étude suffit à démontrer que ce dernier point n'est qu'une illusion.

Pour l'année 1960, il y avait eu, déjà, un « allégement ». Nul ne conteste aujourd'hui que les principaux bénéficiaires en avaient été les non-salariés. Ces chiffres le prouvent, calculés par rapport à ceux de 1959, sur un revenu imposable de 10.000 NF (contribuable marié, sans enfants) : salarié : 66 NF ; commerçant ou agriculteur : 368,30 NF ; bénéficiaires de revenus fonciers : 819,80 NF.

En 1962, l'inégalité de « l'allégement » apporté par la réforme sera plus accentuée. Par rapport à 1959, il sera en effet le suivant : salarié : 82,50 NF ; commerçant ou agriculteur : 872,90 NF ; bénéficiaires de revenus fonciers : 1.287 NF.

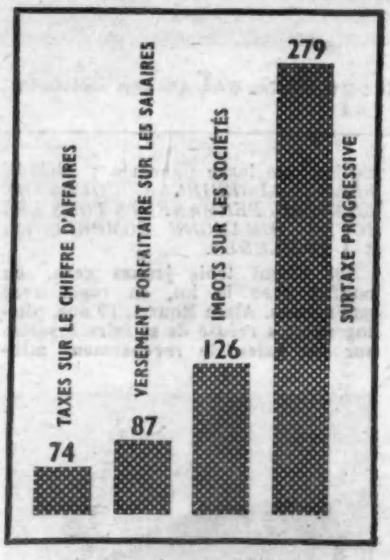
Avant d'examiner le bénéfice que les retouches votées la semaine dernière apporteront aux diverses catégories de salariés, il est fort instructif de suivre l'évolution comparée du rendement de divers impôts (voir graphique ci-dessous).



(A. P.)
M. BAUMGARTNER.
Les bons comptes.

Que ressort-il de cette comparaison ? Que le rendement de la surtaxe progressive a augmenté beaucoup plus fortement (279 % depuis 1955 !) que celui de tous les autres impôts. Or, la surtaxe progressive est supportée principalement par les salariés. Et en prenant 1959 pour année de référence, la marge se révèle encore plus considérable : en 1961, le rendement de l'impôt sur les bénéfices des sociétés augmentera de 15 %, celui de la surtaxe progressive de 42 %.

L'alourdissement de la charge fiscale supportée par les personnes physique est-elle, au moins, équitablement répartie ? Le tableau suivant (contribuable célibataire) nous fournit la réponse :



Augmentation en pourcentage du produit des principaux impôts en 1961, *par rapport à* 1955 (1).

Salaire brut (en francs 1955)			
500.000	1 M., 5	4 M.	6 M.
Pourcentage de hausse de l'impôt 1961 par rapport à 1955, en francs constants.			
45 %	6,2 %	1,1 %	— 11 %

On le voit, l'impôt sur les petits salaires est très fortement alourdi ; celui sur les salaires confortables ne change guère. Quant à celui sur les gros salaires, il est — le seul ! — sensiblement allégé.

En prenant pour base non plus 1955 mais 1959, la même conclusion se dégage : le contribuable marié, avec un enfant, verra l'an prochain son impôt allégé de 54 % s'il gagne 14.400 NF (salaire imposable) par an. S'il ne gagne que 9.600 NF, l'allégement ne sera que de 35 %.

Tout se passe comme si le gouvernement avait choisi de favoriser délibérément les non-salariés (sociétés, commerçants, artisans, professions libérales, exploitants agricoles). Et parmi les salariés, non les gagne-petit, mais les catégories aisées, en pourcentage de cette aisance.

Le choix du gouvernement, sacrifiant les plus pauvres aux plus riches, repose sur ce raisonnement : plus un contribuable est aisé, plus il a tendance à épargner ou à investir en biens durables (automobile, maison, équipement ménager coûteux) la part de son revenu que le fisc renonce à prélever. Chez le contribuable modeste, au contraire, cette part demeure consacrée aux biens de consommation.

Restreindre la consommation de la masse des Français — au mépris d'une certaine mévente, notamment agricole — tout en encourageant les investissements, même somptuaires, d'une minorité privilégiée, telle semble être, en définitive, la politique fiscale de la Ve République. Elle peut se traduire par une formule : davantage d'autos, moins de bifteck.

Il n'y a qu'un malheur : c'est que la morale des peuples est exactement l'inverse. Bifteck d'abord, et la voiture, après.

(1) D'après une étude de la Confédération Nationale du Patronat Français.

Aux Finances, une révolution discrète.

LA Commission des comptes de la Nation, créée en 1952 et présidée par M. Pierre Mendès France, n'avait plus été réunie depuis mai 1958. Elle vient d'être réorganisée.

Cette commission était une institution originale qui rassemblait des parlementaires, des hauts fonctionnaires à compétence économique et des experts (universitaires, etc.) de grande renommée.

Les travaux publiés sous le timbre de la commission avaient, à juste titre, acquis une réputation internationale ; leur objet était double : mettre en œuvre les techniques nouvelles de la comptabilité nationale ; éclairer ainsi les grandes options de la politique économique gouvernementale.

L'indépendance de la commission avait déjà entraîné, sous la IVe République, des conflits avec certains ministres des Finances. La Ve République avait, jusqu'ici, délibérément ignoré cette institution.

Malgré les assurances données par M. Baumgartner, qui en prend la présidence, la nouvelle commission semble avoir perdu la plupart des caractères qui faisaient l'originalité de l'ancienne : ce sera désormais une simple commission économique spécialisée, dotée d'une majorité absolue de fonctionnaires. Elle ne comprend plus de parlementaires (sauf à inviter occasionnellement les présidents et rapporteurs des commissions des Finances).

A la faveur de la réorganisation, le ministre des Finances s'est, d'autre part, procuré une arme qu'il pourra opposer aux initiatives intempestives

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
Prêt à porter
Pardessus raglan........................ 360 NF
Imperméables Coton d'Egypte .... 225 NF
Complets "Ready Made"..................... 420 NF
Chemiserie, Bonneterie, Cravates, Chaussures, Ganterie, Parfumerie, Bagages.
Parking gratuit, 7, rue Caumartin

ARGUMENTS
N° 19 - Sommaire
- L'art en question
- Peinture
- Etre et néant des formes
- Poésie
- Musique
Rédaction-Administration :
5, rue Bernard-Palissy - PARIS (6e)
LIT 39-63
LE NUMERO : 3 NF
Diffusion en librairie limitée
Il est recommandé de s'abonner

SONDAGE

LES FRANÇAIS, DE GAULLE ET LA PAIX

Que pense aujourd'hui l'opinion publique : 1° des chances de paix en Algérie ; 2° des moyens dont le Président de la République dispose pour imposer sa politique ; 3° des responsabilités respectives de la poursuite des combats. « L'Express » a fait effectuer, cette semaine, dans le département de la Seine, un sondage d'opinion dont voici les résultats :

QUESTION 1 :

« Vous personnellement, croyez-vous que la paix en Algérie peut arriver : avant la fin de l'année, dans six mois, dans un an, dans deux ans, plus tard, ou jamais ? »

Nous donnons les réponses à cette question comparativement aux résultats obtenus en juillet 1960 et début octobre 1960 pour la même question.

REPONSE :

	17 juillet 1960	1er octobre 1960	13 novembre 1960
Avant la fin de l'année	Eventualité non proposée	**3 %**	**20 %**
Dans six mois	**27 %**	**5 %**	**19 %**
Dans un an	**20 %**	**18 %**	**24 %**
Dans deux ans	**7 %**	**16 %**	**14 %**
Plus tard	**19 %**	**30 %**	**11 %**
Jamais	**6 %**	**6 %**	**2 %**
Ne savent pas	**21 %**	**22 %**	**10 %**
Total	**100 %**	**100 %**	**100 %**

(Sondage de l'Institut Plans et Etudes Cambessedès.)

QUESTION 2 :

« Pour surmonter les difficultés qui empêchent de mettre fin à la guerre d'Algérie, pensez-vous que le général de Gaulle a aujourd'hui assez de pouvoir, ou qu'il doit recourir, comme on en parle, aux pleins pouvoirs que lui donne, dans certains cas, la Constitution ? »

REPONSE :

Le général de Gaulle a assez de pouvoir	**53 %**
Le général de Gaulle doit recourir aux pleins pouvoirs	**43 %**
Sans opinion	**4 %**
Total	**100 %**

QUESTION 3 :

« Si la paix n'est pas encore intervenue en Algérie, qui, à votre avis, en est le plus responsable : le général de Gaulle, l'Armée ou le F.L.N. ? »

(L'enquêteur changeait l'ordre des propositions à chaque interview.)

REPONSE :

Le F.L.N.	**45 %**
Le général de Gaulle	**30 %**
L'Armée	**20 %**
Sans opinion	**20 %**

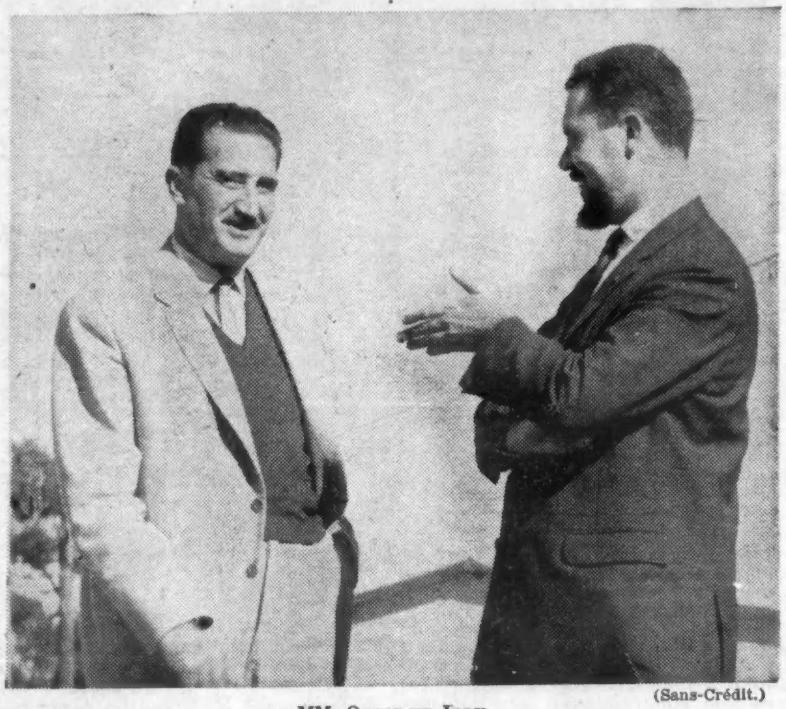
N. B. — Le total des réponses est supérieur à 100 %, certaines personnes attribuant les responsabilités à deux des éléments proposés.

du Premier ministre. En effet, la nouvelle commission peut se voir confier toutes études spéciales dont la chargerait M. Baumgartner. Si M. Debré envisageait de créer un nouveau Comité Rueff, la parade serait aussitôt prête.

Il reste que le sens exact de l'institution nouvelle apparaîtra plus clairement quand les experts et les représentants du Conseil économique qui doivent faire partie de la commission auront été désignés.

● *En Belgique, un conspirateur optimiste.*

« *C'EST en fonction de l'intervention de certaines personnalités civiles et militaires que j'ai quitté les barricades : ces personnalités insistaient sur le fait que si je me rendais à la justice, je ne serais plus utile à la cause.* » Ainsi parle Joseph Ortiz, interviewé le 4 novembre à Bruxelles par deux reporters canadiens. Près de lui se tient l'inévitable Pierre Joly, Passepartout du fascisme. Tous deux ont, avouent-ils, « voyagé énormément ». Espagne, Baléares... Et la situation actuelle ? « *Je représente les Français d'Algérie en exil,* dit Ortiz. *Un maquis, au moins moral, est à présent indispensable. Bientôt, l'Algérie française triomphera. L'Armée est monolithique : elle fera bloc. La France aura alors un gouvernement de techniciens. Un « Directoire » ? Peu importe le mot. La guerre civile ? Elle ne peut être que le fait des communistes.* »



(Sans-Crédit.)

MM. ORTIZ ET JOLY.
Un conseil d'ami.

Le même jour, Ortiz avait lancé une proclamation : « *La succession du général de Gaulle est ouverte. Armez-vous, groupez-vous, tenez-vous prêts. La VIe République anticommuniste a déjà préparé ses alliances indispensables.* »

L'interview d'Ortiz avait été enregistrée, comme cette proclamation, sur bande magnétique. Ortiz réclama le document aux interviewers. Comme ils hésitaient à s'en séparer : « *Je vous donne une promesse en échange,* dit-il : *rendez-vous, très prochainement, en Algérie.* »

Les informations de la Semaine ont été recueillies par P.-M. DE LA GORCE, CLAUDE KRIEF, MICHEL BOSQUET et JACQUES DEROGY.

SINÉ DEVANT SON JUGE

Convoqué lundi par le juge Monzein qui l'avait inculpé d'« injures publiques envers l'Armée » pour des dessins publiés dans « L'Express », notre collaborateur Siné lui a remis la déclaration suivante :

MONSIEUR LE JUGE,

Il n'est pas nécessaire d'être patriote pour reconnaître qu'il y avait en France quelques bonnes traditions.

Au nombre de celles-là, je place l'antimilitarisme.

La réprobation de la guerre et des guerriers professionnels était jusqu'à maintenant courante dans les chansons comme dans la littérature et dans le dessin.

L'Armée en avait pris son parti.

Dans les dessins que vous me reprochez, je proposais aux militaires des métiers possibles comme masseur, gouvernante, chiffonnier, coiffeur ou oculiste. Ce sont là d'honnêtes travailleurs qui, ne tuant pas couramment leurs clients, auraient pu, tout aussi bien, se sentir injuriés par la comparaison. Ils n'ont pas protesté et le comble : ce sont les militaires qui ont porté plainte !

Je ne comprends plus rien et j'ai l'honneur de vous demander très respectueusement de m'indiquer en quoi ces Messieurs peuvent se sentir rabaissés de cette comparaison.

SINÉ.

GOUVERNEMENT

Le calendrier du général

Deux conseils des ministres — historiques selon ceux qui y ont assisté — viennent de décider de l'avenir de l'Algérie. Jean Daniel a pu en apprendre les détails essentiels.

LE « défi » du 4 novembre n'ayant pas été relevé, le général de Gaulle a décidé de tout précipiter et d'en lancer un autre : il ira, sur place, à Alger, dans les premiers jours de décembre, annoncer l'installation d'un Exécutif provisoire algérien. Ensuite un référendum sera organisé. Tout cela a été mené tambour battant au cours de deux Conseils des ministres qui auront marqué, et pour longtemps, tous ceux qui y ont participé.

Les ministres les plus blasés, les plus réticents, ceux-là mêmes que l'on disait il y a trois semaines encore près de la démission, cet autre qui, au cours d'un échange pathétique, fit état des lettres qu'il recevait de ses enfants mobilisés en Algérie, tous en un mot ont été subjugués. L'un d'entre eux a pris des notes pour que tout ne soit pas perdu de ce « moment historique ». Tel autre n'hésite pas à dire que, dans quelques années, on pourra déclarer : « *J'y étais* ». Comme à Austerlitz.

Que s'est-il donc passé dans cet univers clos où soudain une atmosphère quasi religieuse a régné ? Dans ce temple où quelque vingt-six fidèles seulement sont admis, tandis que la nation attend dans une morne inquiétude. Simplement : le général de Gaulle a officié. A en juger par les accents de ceux qui ont célébré avec lui cette messe singulière, le chef de l'Etat s'est surpassé. Jamais, à leur dire, le général n'avait été dans une forme intellectuelle aussi saisissante ; jamais il n'avait fait preuve d'une si grande autorité dans la conviction et d'une si grande détermination dans la volonté.

Ce mot barbare

De quoi a-t-il parlé ? De la *décolonisation* (ce mot barbare fait désormais partie de son noble vocabulaire). Thème pourtant peu exaltant, mais que le général a développé à l'intérieur d'un véritable exposé biographique. A Brazzaville, paraît-il, il savait tout et il avait tout prévu. Il affirme que pour peu qu'on ait su le lire, il avait même déjà tout dit. Bref, en 1943, la République algérienne lui paraissait inscrite dans les faits. Notre siècle est celui de la fin des empires. L'ère de la décolonisation a commencé avec la seconde guerre mondiale. D'une façon précipitée, bousculée et qui suscite partout des bouleversements dont le paroxysme est la situation congolaise, des masses moyenâgeuses sont conduites à la souveraineté par des élites qui, elles, traversent « leur XIXe siècle », c'est-à-dire le siècle des nationalismes.

Cette vague, canalisée juste à temps en Tunisie et au Maroc, n'aurait pu s'arrêter aux frontières de l'Algérie que si l'on n'avait pas vécu sur une fiction tragique : « l'Algérie française ». Le drame actuel vient de ce que tous les gouvernements qui se sont succédé ont maintenu la fiction sans chercher ni à démystifier ni à lui donner une réalité. Lui, de Gaulle, a toujours cru que l'Afrique du Nord entière évoluerait vers l'autonomie. Il en demande témoignage à tel ministre, à qui, dès 1949, il en avait fait part ; à tel autre dont le livre, consacré à cette question, avait reçu son approbation totale. Jacques Soustelle n'est pas là, il est vrai, pour porter une contradiction, justifiée ou non...

(Intercontinental.)

M. MICHEL DEBRÉ.
Comme à Austerlitz.

Une constatation exaspérante

En tout cas, déclare de Gaulle, je suis revenu au pouvoir pour rétablir l'Etat et pour faire la paix en Algérie. J'irai jusqu'au bout. Il importe que l'on me fasse confiance. Je ne tolérerai ni opposition spectaculaire ni démission retentissante. J'entends n'être trahi ni à l'échelon gouvernemental ni aux échelons d'exécution. J'ai choisi — et je vous ai démontré que cela ne datait pas d'hier — mes objectifs algériens. Le choix des procédures et des moyens m'appartient.

Contrairement à ce qui a été dit, il n'y eut alors aucune opposition. MM. Rochereau et Triboulet ne se sont aucunement manifestés, pas plus que M. Giscard d'Estaing qui d'ailleurs n'assistait pas au premier des deux Conseils des ministres. La République algérienne a déjà reçu en quelque sorte l'investiture gouvernementale.

La question qu'on s'est posée concerne évidemment le cas du Premier Ministre, M. Michel Debré. A-t-il, comme la rumeur a circulé, offert sa démission lorsque le 4 novembre il s'apercevait que deux mots avaient été ajoutés à la déclaration qui lui avait été transmise le 3 (les deux mots sont « République algérienne ») ? C'est peu probable. En tout cas, en Conseil de Cabinet, M. Debré devait donner l'exemple d'une fidélité sans précédent dans l'Histoire. Selon le Premier Ministre, toute autre politique que celle qui vise à établir une République algérienne est vouée à l'échec.

Pourquoi ? M. Debré ne songe pas à nier, évidemment, qu'il brûle aujourd'hui ce qu'il adorait hier. Ce serait assez difficile au moment du Procès des Barricades. Mais le Premier ministre déclare avoir pris son parti de ce qu'il est trop tard pour réaliser son rêve d'antan, la francisation de l'Algérie. Selon un de ses amis, M. Debré a été frappé par une constatation exaspérante : plus on fait de sacrifices au profit des masses musulmanes, plus on construit d'écoles, de routes et d'hôpitaux, et plus les Algériens musulmans se disent que c'est à l'insurrection qu'ils doivent ces avantages.

Qui est responsable de cette situation ? Eh bien, tout simplement, les gouvernements de la IVe République qui ont tout compromis et tout « pourri ». La Ve République s'est faite trop tard. Le général de Gaulle affirme que les gouvernements qui l'ont précédé sont coupables d'avoir entretenu la fiction de l'Algérie française. M. Debré, lui, déclare que ces gouvernements ont rendu l'Algérie française impossible. Le résultat est le même, donc la fidélité est possible, et de plus cela conduit à faire, à nouveau, le procès des institutions. La IVe République a perdu l'Algérie : il ne faut pas qu'elle ressuscite.

Il ne faut surtout pas qu'après avoir réglé le problème algérien, le général de Gaulle puisse être renversé d'une façon quelconque et que lui succèdent les « vieilles équipes » prêtes à perdre d'autres combats — beaucoup plus importants aux yeux du chef de l'Etat — comme ceux du rôle de la France à la Conférence au sommet, de l'établissement d'une force de frappe, etc.

Le précédent malgache

Les « Européens » préparent leur offensive, avec l'aide de M. Antoine Pinay, de socialistes militaristes et des Américains ? Mais enfin, proclame de Gaulle, il me sera facile de démontrer que personne d'autre que moi n'aurait pu faire admettre la présence de troupes allemandes en France et que ma manière de concevoir l'Europe est finalement plus efficace.

Le problème demeure cependant et influence directement les méthodes envisagées pour ramener la paix en Algérie. De même qu'il explique d'ailleurs les incertitudes qui pèsent sur l'organisation du référendum français et sur l'utilisation de l'article 11 de la Constitution.

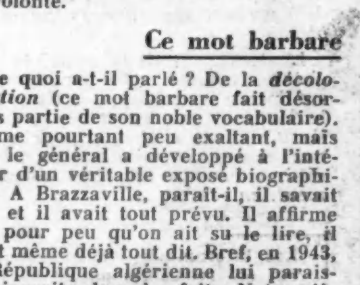
Mais quelle est la « procédure algérienne » envisagée ? En principe il s'agit d'installer un « exécutif provisoire ». L'image a été avancée de la mise en marche d'un train que le F.L.N. pourrait prendre à la station de son choix. Mais comment mettre ce train en marche ? Qui acceptera de le conduire ? Aucune des personnalités musulmanes dont les noms ont été avancés ne peut accepter sans une tolérance — sinon une caution — du F.L.N. Cela est tout à fait normal : s'il faut attendre le F.L.N., autant n'être pas récusé par lui dès le départ.

Sans doute y a-t-il eu cet exemple malgache qui obsède l'Elysée. Les survivants de l'insurrection de Madagascar se sont finalement ralliés à M. Tsiranana à qui l'indépendance a pu être accordée dans des délais et dans des conditions honorables pour la France. Le général de Gaulle paraît s'être fixé une fois pour toutes sur cet itinéraire communautaire qui, selon lui, autorise tous les espoirs. L'Armée française à Madagascar est au service de l'indépendance malgache. Non seulement elle n'est pas humiliée mais elle a l'impression de garantir une souveraineté qu'elle a elle-même apportée comme les armées de la Convention.

Depuis deux ans, c'est le rêve du chef de l'Etat : faire en sorte que l'Armée, ayant vaincu en Algérie, ait le sentiment d'avoir rétabli l'ordre mais aussi d'apporter aux Algériens la liberté. Faire en sorte — en même temps — que les Algériens constatent l'aide apportée par l'Armée à une unité algérienne qui ne pourrait exister sans elle.

Le drame d'Ely

Le général Ely, dont le drame personnel est l'un des plus émouvants qui soient, a été chargé d'exposer cette thèse, que la réalité démentait jusqu'à ce jour, aux états-majors d'Algérie. Il a reçu des instructions plus précises et plus difficiles que jamais auparavant. On a emporté, semble-t-il, son adhésion en soulignant les dangers d'une internationalisation diplomatique du conflit algérien, par une extension de la guerre qui provoquerait un nouveau Suez, c'est-à-dire un accord soviéto-américain sur la neutralisation de l'Afrique du Nord. Comment le général Ely a-t-il été reçu ? C'est ce qu'il est venu aussitôt rapporter au général de Gaulle. Mais quel est le degré de réalisme de cette thèse



NOËL
DE LA MER A LA MONTAGNE
demandez l'ALBUM-ANNUAIRE des
MAISONS D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS DE FRANCE
280 pages de documentation, illustrées de plus de 300 photos noir et couleurs, sur tous les Etablissements et toutes les stations. Envoi franco contre 16 NF à : EDITIONS G. GORDE, 8, place Paul-Mistral, GRENOBLE. C.C.P. Lyon n° 2561-12.

SOYEZ
LE CONSEILLER ECOUTÉ DES CHEFS D'ENTREPRISE
DEVENEZ
GRAPHO-PSYCHOLOGUE DIPLOMÉ
OPÉRATEUR PSYCHOTECHNICIEN
Formation sérieuse. Cours oraux et par correspondance
Documentation gratuite :
I. C. H.
PSYCHOTECHNIQUE
(service EX)
62, avenue Foch
MARCQ-LILLE (Nord)

vis-à-vis du F.L.N. C'est une autre histoire.

Le général de Gaulle dit volontiers, paraît-il : *« Je ferai d'autres appels au F.L.N. si je le juge utile, mais je ne lui forcerai pas la main et je suis sans illusion. Ce que je veux, c'est mettre les Algériens entre eux, c'est faire en sorte qu'ils se débrouillent eux-mêmes, qu'ils aient les contacts et les tractations qu'ils veulent, bref que ce soit eux qui décident. »* Encore le précédent malgache !

Ce n'est sans doute pas du « baodaïsme ». On espérait de Bao Daï qu'il vaincrait le Viet Minh. On escompte de l'exécutif algérien qu'il ralliera le F.L.N. de manière que des bouleversements trop grands ne résultent pas d'une négociation directe et exclusive avec ce dernier. Mais cela n'est pas non plus, il s'en faut, l'expérience malgache. L'insurrection de Madagascar n'avait pas d'existence extérieure ; elle n'avait pas cristallisé l'opinion publique mondiale, elle n'avait pas été un enjeu de la guerre froide. Bref, cette insurrection était morte et c'est sur ses cendres que M. Tsiranana a construit le nouvel Etat indépendant.

Tous les succès locaux de la France en Algérie, toutes les trêves partielles et unilatérales ne changeront rien aux menaces venues de l'extérieur et qui émanent de pays dont l'intérêt est d'aider le G.P.R.A. Ce dernier continue donc de détenir des atouts maîtres. Un peu moins nombreux et moins puissants, certes, depuis que de Gaulle a proclamé à la face du monde que la France voulait en somme réaliser les objectifs de la révolution algérienne. Il reste que l'installation même de l'exécutif que l'on voudrait immédiate — pour attendre le F.L.N. — dépend de ce dernier. L'expérience Tsiranana n'a été possible que parce que les Malgaches s'étaient résignés à la mort de l'insurrection. Comment les Algériens pourraient-ils croire à la mort du F.L.N. ?

1830-1960

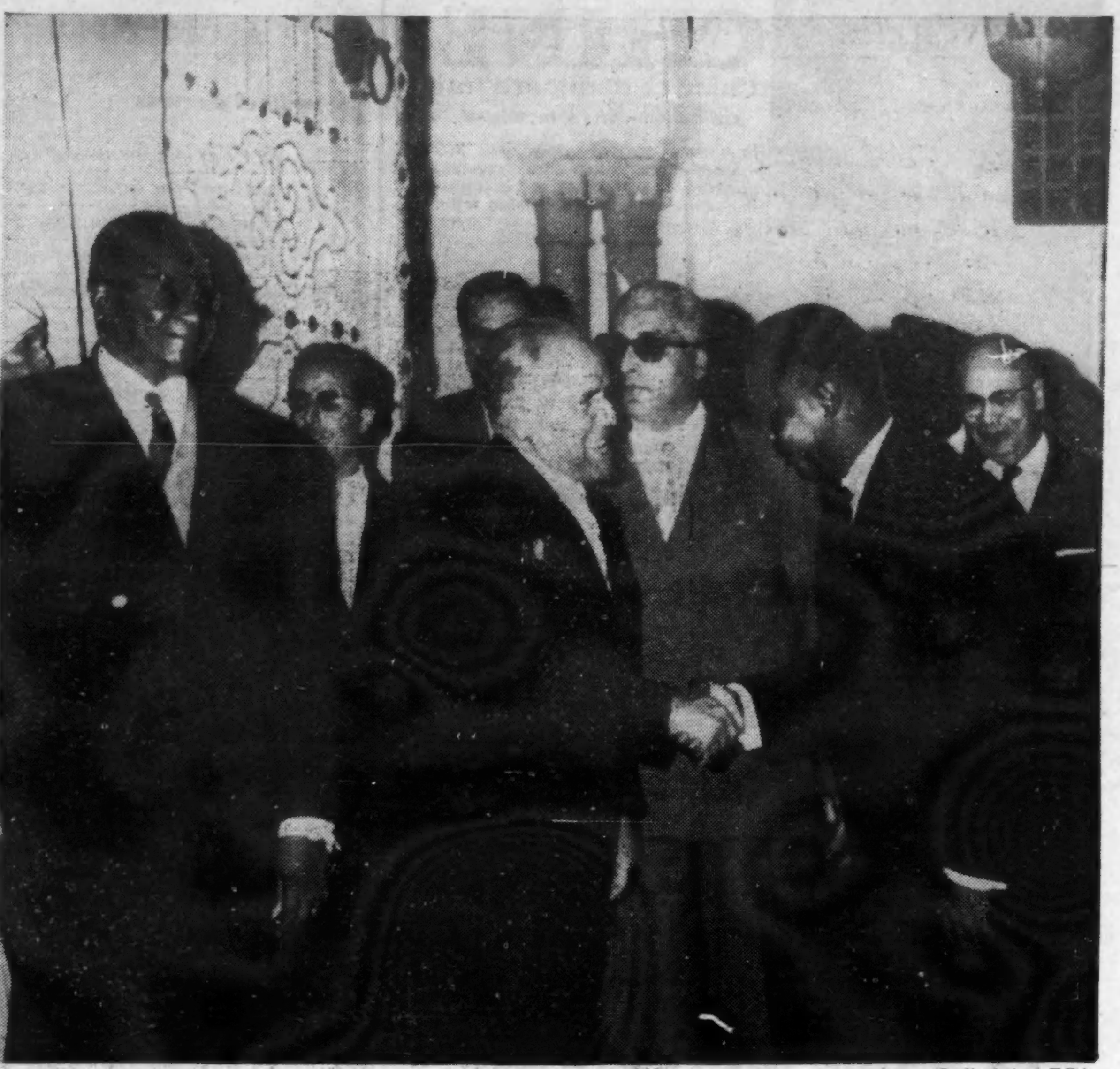
En conclusion, et avant même d'examiner les chances que le général de Gaulle a de vaincre l'opposition des militaires et des activistes (*voir l'article de P.-M. de La Gorce en pp.* 12-13), c'est encore de Tunis que dépend la politique française. C'est ce qui donne toute leur importance aux conversations de la délégation africaine avec les Tunisiens et les Algériens à Tunis. Le général de Gaulle n'a pas reçu la délégation africaine pour ne pas compromettre la tentative des leaders noirs et ne pas les transformer de médiateurs en émissaires. Les Tunisiens ont toutes les raisons de faire bon accueil à la délégation africaine.

On ne peut rien espérer d'immédiat, mais il est de fait qu'avec la médiation noire, c'est une sorte de Melun qui est repris. Le F.L.N., qui tient au succès que les experts de l'O.N.U. lui ont promis et qui a des responsabilités à l'égard des nouvelles alliances qu'il a contractées, ne pourra sans doute adopter qu'une attitude négative. Il reste que l'un des principaux obstacles rencontrés à Melun a été levé, au moins partiellement. Les délégués algériens estimaient qu'on réclamait d'eux une reddition inconditionnelle sans perspective politique. Les perspectives ont été éminemment précisées. Il n'y a plus qu'un choix offert aux Algériens, et c'est de construire leur République « avec ou sans la France ». Les Algériens qui luttent non pas pour obtenir une victoire à l'O.N.U. mais pour construire cette République n'ont pu être indifférents devant un tel saut.

Un Algérien me disait la semaine dernière : *« On a voulu nous faire renoncer à l'arme qui a posé le problème : la guerre. Maintenant on prétend nous faire renoncer à l'arme qui aide à le résoudre : la diplomatie. »* Ce n'est pas faux, évidemment. Mais le problème reste de savoir si les compensations suffisantes sont offertes en échange des renoncements exigés ; si les armes et la diplomatie n'ont pas atteint leurs buts. C'est une grave, très grave décision que le G.P.R.A. va être amené à prendre. Une décision qui réclamerait l'engagement d'un leader, d'un chef.

Les Algériens peuvent demander que des garanties leur soient données sur la possibilité de neutralité de l'Armée française ; sur la présence d'observateurs internationaux ; sur l'association à leurs pourparlers avec la France de la Tunisie et du Maroc. En bref, la durée et la condition de la guerre peuvent expliquer toutes leurs méfiances et leurs exigences. Mais il est difficile d'imaginer qu'ils pourraient ne pas prendre acte de ce que pour la première fois depuis 1830 un chef d'Etat français parle de la République algérienne et engage une épreuve de force nationale pour la réaliser.

JEAN DANIEL.



(Radiophoto-A.F.P.)

LES « ROIS MAGES » A TUNIS (*).
Une sorte de « nouveau Melun ».

(*) MM. Ahmadou Ahidjo, président de la République du Cameroun (serrant la main du président Bourguiba), et Hamani Diori, président de la République du Niger. M. Mamadou Dia ne se trouve pas sur cette photo.

VOYAGES DE NOËL

EN AVION

EGYPTE	2.100 NF
BALEARES	485 NF
MAROC	1.370 NF
ROME	570 NF
JORDANIE - ISRAEL	2.800 NF

Ces prix s'entendent tous frais compris de PARIS à PARIS (avions, hôtels, excursions, guides)

Programmes détaillés sur demande à l'Agence de voyages

LE TOURISME FRANÇAIS

96, rue de la Victoire - PARIS (9e) - TRInité 15-43 Lic. 77

Moi, je ne suis pas Belmondo. Mais, dans la vie, j'ai mon petit succès. Et puis, en général, les affaires marchent. Content de moi ? non, simplement à l'aise dans ma peau... surtout le matin après ARDEN FOR MEN !

Après la barbe, c'est vrai, l'AFTER SHAVE LOTION ARDEN FOR MEN procure une merveilleuse sensation de bien-être ! Deux présentations élégantes : plastique pour le voyage, verre pour la salle de bains. Un cadeau très apprécié !

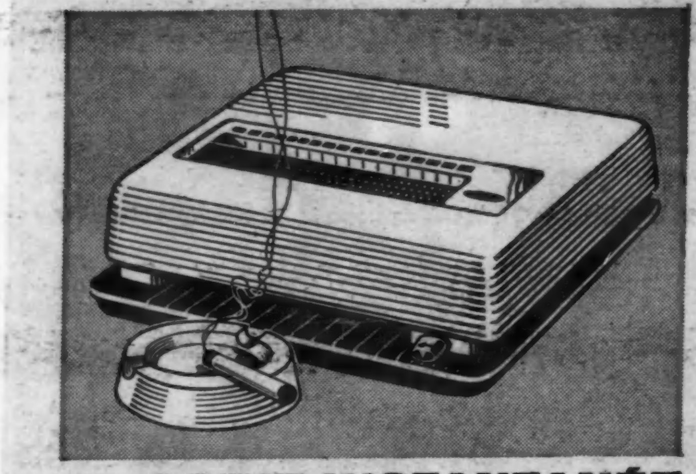
Arden FOR MEN
AFTER SHAVE LOTION

PIERRE HUARD
MING WONG
CHINE
d'hier et d'aujourd'hui
civilisation - arts - techniques

Un volume de 328 pages avec 510 photographies, dessins et gravures, 46 cartes, 36 estampes et photographies en couleurs. Relié pleine toile.

Hier civilisation lointaine et fabuleuse - demain peut-être la première des grandes puissances - nul ne peut plus aujourd'hui ignorer le monde chinois : ce livre monumental en révèle par le texte et par l'image, tous les secrets.

HORIZONS de FRANCE



LA COPIE INSTANTANÉE
A LA PORTÉE DE TOUS

L'" ADJOINTE portable " a été spécialement conçue pour la moyenne et la petite entreprise, pour les architectes, les avocats et toutes les professions libérales. Une simple prise électrique... vous avez instantanément votre copie. De dimensions modestes, l' " ADJOINTE portable " ne contient aucun bain, aucun révélateur. Ce n'est pas un luxe réservé aux grandes Sociétés, c'est un outil de travail aussi indispensable que le téléphone ou la machine à écrire.

L'" ADJOINTE portable " EST LA DERNIÈRE-NÉE DES MACHINES

Thermo-Fax

MINNESOTA DE FRANCE
135, BD SÉRURIER — PARIS 19e
BOL. 71-19 — BOT. 42-60

AVEC

ARCHITECTES
INGÉNIEURS

AVOCATS
COMMERÇANTS
PROFESSIONS LIBÉRALES

ENFIN,
UNE
MACHINE
A COPIER
"PORTABLE"

3M

l'" ADJOINTE "
" portable "

Offre exceptionnelle *(jusqu'au 15 Décembre 1960).*

Pour réaliser vous-même, gratuitement, dans le cadre de votre travail habituel, la copie électrique des papiers qui vous intéressent... même si vous n'avez pas de " problème de copie " !

Découpez simplement ce coupon et envoyez-le à l'adresse ci-dessus en mentionnant vos nom et adresse.

Publicité Y. Alexandre Paris

Les affaires françaises

ALGÉRIE

La veillée d'armes

Pour passer aux actes à Alger, de quels atouts dispose le pouvoir ? Sur quelles forces peut-il s'appuyer ? Quelles réactions doit-il craindre ? P.-M. de La Gorce a mené l'enquête sur place.

DEPUIS le 11 novembre, l'arrivée quotidienne à Alger de renforts de gendarmes et de C.R.S. modifie peu à peu le rapport des forces à la veille d'une crise dont, sans pouvoir en fixer la date, personne ne doute qu'elle est inévitable. Le nombre des escadrons de gendarmes est passé de 15 à 20. Dans le même temps, huit compagnies de C.R.S. sont également venues renforcer l'actuel dispositif de sécurité. Chaque unité nouvelle est une carte de plus dans le jeu du gouvernement et d'abord dans celui du délégué général, M. Delouvrier.

Venues de métropole, les unités de gendarmes et de C.R.S. passent pour totalement sûres et capables de faire face au moindre début de coup de force que tenteraient les activistes. L'expérience du 11 novembre a déjà prouvé la fidélité des forces de police engagées contre les manifestants. Le commandant de la gendarmerie mobile, le lieutenant-colonel de Brosse, dont la placidité au plus fort de la bataille de rue faisait impression (même lorsqu'il fut légèrement blessé au pied) est lui-même un des points d'appui les plus solides du délégué général à Alger.

Information contre X

Il se trouve, il est vrai, à la Délégation générale des pessimistes pour dire qu'une partie des compagnies républicaines de sécurité est originaire d'Algérie et que les escadrons de gendarmerie qui séjournent ici depuis plusieurs années ont subi l'influence du milieu européen. Mais dans l'ensemble, ces unités sont solidement tenues en main par des cadres dont le loyalisme est pratiquement certain. Au total, les forces de police apparaissent comme l'un des atouts majeurs dont dispose le gouvernement face aux périls qu'il va devoir affronter. C'est en tout cas la conviction de son représentant ici, M. Delouvrier.

Le délégué général est aujourd'hui ici l'homme-clé de la politique gaulliste. La fermeté dont il a fait preuve au cours de l'affaire Jacomet, sa fidélité complète à l'égard du général de Gaulle, font si peu de doute que les activistes le considèrent comme un obstacle impossible à contourner. C'est pourquoi ils ont mis en place un système d'intimidation contre lui. L'explosion d'une charge de plastic à l'entrée des jardins du Palais d'Eté est considérée comme la première suite donnée aux menaces précises et répétées que depuis plusieurs semaines M. Delouvrier a reçues : ces menaces ont d'ailleurs fait l'objet de l'ouverture d'une information contre X.

Mais entre le délégué général et la masse de manœuvre que constituent entre ses mains les forces de gendarmerie et de C.R.S., qu'y a-t-il ? Il y a l'énorme appareil du Gouvernement général, cette pyramide d'administration dont l'enchevêtrement et la multiplicité constituent un formidable écran qu'aucun des prédécesseurs de M. Delouvrier n'a jamais pu percer.

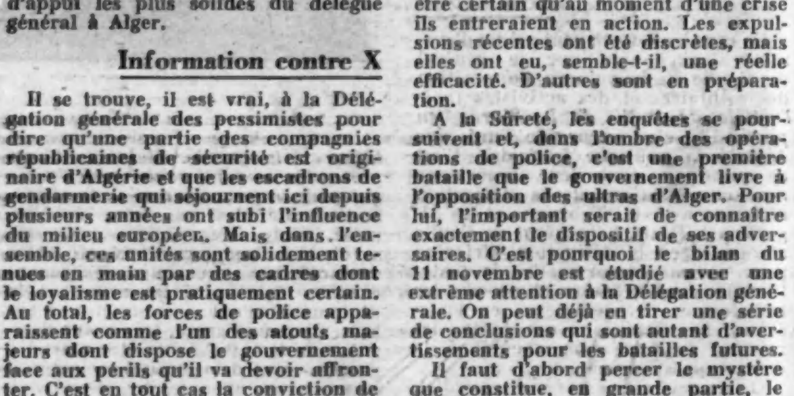
Des mutations massives

« *Ici,* dit l'un des hauts fonctionnaires de la Délégation générale, *personne ne peut être sûr de personne.* » Depuis toujours, en effet, le G.G. a été peuplé de fonctionnaires acquis, soit par intérêt, soit aussi, souvent, par conviction, aux positions politiques de la minorité européenne. Il semble pourtant que les choses aient maintenant changé. Des mutations massives ont bouleversé les équipes dirigeantes de plusieurs branches de l'administration. Dans tous les services chargés des questions de sécurité — le meilleur d'entre eux semble être les renseignements généraux — on trouve des hommes sur lesquels le pouvoir peut compter. Les activistes l'ignorent sans doute, mais ils ont là quelques-uns de leurs adversaires les moins connus mais les plus redoutables.

Leur tâche actuelle est de circonscrire et de neutraliser les éléments des plus « durs », ceux dont on peut être certain qu'au moment d'une crise ils entreraient en action. Les expulsions récentes ont été discrètes, mais elles ont eu, semble-t-il, une réelle efficacité. D'autres sont en préparation.

A la Sûreté, les enquêtes se poursuivent et, dans l'ombre des opérations de police, c'est une première bataille que le gouvernement livre à l'opposition des ultras d'Alger. Pour lui, l'important serait de connaître exactement le dispositif de ses adversaires. C'est pourquoi le bilan du 11 novembre est étudié avec une extrême attention à la Délégation générale. On peut déjà en tirer une série de conclusions qui sont autant d'avertissements pour les batailles futures.

Il faut d'abord percer le mystère que constitue, en grande partie, le Front pour l'Algérie Française. Ce F.A.F. dont on ignorait jusqu'à ce jour les véritables dirigeants, on sait maintenant quelle est sa force réelle



(Keystone.)

LE GÉNÉRAL CRESPIN ET M. PAUL DELOUVRIER.
L'écran du G. G.

(Dalmas.)

ALGER, NOVEMBRE 1960.
Des liaisons à faire sauter.

en différents points essentiels du territoire algérien. Il semble dominer complètement le milieu européen d'Oran et de la région oranaise. C'est le F.A.F. en effet qui a pris en main les manifestations du 11 novembre, en a organisé la réussite et l'a en quelque sorte imposée aux autorités civiles et militaires. Cette mobilisation qu'il a été capable d'organiser à Oran, il n'a pas voulu la tenter à Alger. Dans les premières heures de la journée du 11, la question s'était posée de savoir s'il interviendrait alors que déjà on savait que les manifestations prenaient une ampleur imprévue.

Une désillusion totale

L'abstention du F.A.F. fut décidée pour une raison simp' : il lui était impossible de garder le contrôle de la masse des manifestants, il ne pouvait prendre la responsabilité ni de conduire la manifestation jusqu'à son terme, ni de la terminer coi me le lui aurait demandé la Délégation générale.

Ailleurs en Algérie, le contact entre les dirigeants locaux et départementaux du F.A.F. et des officiers des états-majors des secteurs sont assez étroits pour qu'aucune initiative ne soit prise sans accords entre les uns et les autres. A Alger, intervient une donnée qu'on ne retrouve nulle part en Algérie : l'autonomie complète des groupes d'activistes recrutés dans la jeunesse : jeunes étudiants ou jeunes des quartiers populaires. Ceux-ci, parce qu'ils n'ont rien à perdre, parce qu'ils ont plus que d'autres le goût du risque et des actions violentes, se sont coupés de la lourde machine prudente et bourgeoise du F.A.F. et mènent au sein de leurs groupes clandestins une activité pratiquement incontrôlable pour les services de sécurité.

Entre les bandes de jeunes activistes et les groupes ultras, il y a cependant des contacts, des agents de liaison. Depuis janvier, se sont regroupés peu à peu les anciens membres des unités territoriales compromis dans l'affaire des barricades, des adhérents du M.P. 13, le parti d'André Martel, des rescapés du F.N.F., celui de Joseph Ortiz. Les groupes nouveaux qu'ils ont constitués indépendamment du F.A.F., on sait qu'ils ne sont pas contrôlés mais qu'ils demeurent en contact avec certains officiers. De même, des liaisons sont établies avec les groupes d'étudiants par l'intermédiaire d'un ancien membre de « Jeune Nation ». Ce sont ces liaisons que la police cherche à faire sauter ces jours-ci.

Mais l'essentiel, le 11 novembre, ce fut l'abstention des quartiers populaires. Toute la journée, dans les quartiers de Bab El Oued, de Kouba et de Bellecourt, on a discuté. Dans toutes les conversations on pouvait noter un scepticisme total envers l'Algérie française, un découragement, une désillusion complète à l'égard de toute tentative pour renverser la politique algérienne du gouvernement. Il y avait aussi un argument plus précis : l'Armée ne participait pas à l'opération tentée par les étudiants. Dans les quartiers populaires on en conclut que la manifestation n'avait aucune chance de réussir. A la Délégation générale, on sait maintenant, très exactement, qu'il n'y aura pas de mouvement populaire massif à Alger si les Algérois ne peuvent espérer, au moins, qu'à un moment donné l'Armée interviendra.

Le colonel Mouillet

Or celle-ci ne veut pas gâcher ses chances. Le 11 novembre, quelques-uns des officiers supérieurs directement responsables de la région d'Alger-Sahel étaient aux côtés des forces de gendarmerie et de police. C'est le commandant du secteur, le colonel Mouillet, qui refusa brutalement l'offre faite par des représentants des manifestants de défiler jusqu'au monument aux morts puis de se disperser. Pour l'Armée, l'occasion n'était pas venue d'agir.

Il est vrai, pourtant, que, dans son ensemble, le corps des officiers n'accepte pas l'idée que six ans de guerre puissent se terminer par l'installation d'une république algérienne. Nulle part, même à la Délégation générale, on n'a d'illusions sur ce point. La seule question est de savoir quand sera tentée l'opération pour renverser l'orientation actuelle.

La prudence des états-majors, la certitude que le chef de l'Etat dispose d'une force en l'appui massif de l'opinion publique, ont diminué les chances de ceux qui préconisaient un coup de force brutal sans préparatifs « psychologiques ». Pratiquement, la décision demeure entre les mains d'un groupe d'officiers supérieurs qui, dans les états-majors des corps d'armée et à la tête de quelques régiments essentiels, donnent le ton et calculent les possibilités d'une action politique.

L'annonce du référendum

Actuellement, on s'attend que l'Armée n'intervienne qu'au moment où une crise aurait provoqué, à Alger, la faillite des pouvoirs civils. Déjà, après le discours du 4 novembre, l'affaire de la démission de M. Jacomet en offrait une première occasion. Cette affaire d'ailleurs ne restera pas sans suite : plusieurs hauts fonctionnaires de la Délégation générale semblent décidés à imiter le geste de M. Jacomet le jour où sera installé à Alger un exécutif algérien. Quelques-uns d'entre eux, dont les intentions étaient trop connues, ont été convoqués à Paris par leurs ministères respectifs. Mais on peut s'attendre, en tout cas, qu'une action organisée des activistes comporte, de toute façon, une crise administrative.

Cette action pourrait prendre une dimension tout autre que celle des manifestations du 11 novembre si, aux groupes activistes des étudiants ou des jeunes gens des quartiers populaires, se joignait la masse des adhérents du F.A.F., ou des Algérois décidés à tenter un dernier sursaut pour l'Algérie française. Si leur révolte allait jusqu'à l'effondrement des dispositifs de sécurité mis en place depuis quelques jours, alors, sans aucun doute, l'Armée interviendrait. « *Ce serait*, selon le mot d'un officier, *un* 11 *novembre de grande envergure ou un 24 janvier à l'échelle de toute l'Algérie.* »

Cependant, dans le groupe de ceux qui pensent à un coup de force, on n'ignore pas que toute l'affaire échouera si elle se heurte à l'opposition totale de la métropole. Cette préoccupation va peut-être dicter leur calendrier. En ce milieu de semaine ce sont les dernières décisions du Conseil des ministres qui retiennent l'attention des activistes, et surtout le problème du référendum. « *Celui-ci*, remarque l'une des personnalités dirigeantes du F.A.F., *peut donner* 80 % *des suffrages au chef de l'Etat. Après un tel vote, l'Armée ne pourra plus rien tenter contre de Gaulle car elle saurait alors qu'elle risque une rupture complète entre elle et la nation. Déjà l'annonce du référendum rend difficile l'idée d'un coup de force militaire et d'une révolte d'Alger : il ne faut pas qu'on puisse penser que les partisans de l'Algérie française ont peur du jugement du suffrage universel.* »

La conclusion s'impose d'elle-même : c'est avant le référendum qui vient d'être annoncé que la crise peut se produire, c'est en tout cas ce qu'on murmure ici dans les cercles activistes, dans les milieux militaires qui sont au courant de leurs projets, et dans les services de sécurité chargés de les faire échouer. Alger vit en ce moment une veillée d'armes.

PAUL-MARIE DE LA GORCE.

j. c. d'ahetze

250 Rivoli (Concorde)

■

cravates « intelligentes »

et décorées par Picasso

ses soies sauvages (12 NF)

et ses bérets basques

tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
RUE DES MOINES · PARIS 17

JUSTICE

L'impossible procès

Y a-t-il eu réellement une semaine insurrectionnelle en janvier dernier à Alger ? Après deux semaines d'audience au Procès des Barricades, c'est la question qu'on se pose. Claude Krief explique pourquoi.

ALGER est loin, très loin. Je connais personnellement plusieurs des accusés qui, strictement vêtus de sombre, sagement assis dans le box, prennent tour à tour la parole. Ici, il leur manque le soleil, les foules exubérantes, l'ambiance des anisettes, les Musulmans même : ce qui fait l'Algérie. Les pâles rayons qui, à deux pas, dorent la Sainte Chapelle ou, le plus souvent depuis quinze jours, la pluie qui tombe sur Paris ne sont pas faits pour eux. Comment retrouver les hommes qui incarnaient la force bonne ou mauvaise d'Alger, les leaders qui hantaient les nuits de M. Delouvrier, les orateurs de choc aux exhortations vengeresses ? Tassés entre les gardes sur des bancs inconfortables, ils n'ont plus que le visage de ce qu'ils sont aussi, pour la plupart, de bons pères de famille, des universitaires, des citoyens travailleurs et courageux...

Voici M. Auguste Arnould, du Comité d'entente des anciens combattants : fils d'un instituteur tué pendant la guerre de 14-18, il est élevé par sa mère, institutrice aussi, et devient pilote de ligne.

Voici le professeur Michaux, fils d'un employé à la S.N.C.F., qui atteint l'agrégation de médecine par son seul travail. A peu près tous d'origine modeste, des casiers judiciaires vierges, de bons « renseignements », selon la formule consacrée, des légions d'honneur, des campagnes, des citations...

Alors ? Alors, s'agissant de tels hommes, la ligne de la défense s'est naturellement imposée. On peut pour l'instant la résumer en deux phrases : *« Il n'y a jamais eu de complot ; nous ne sommes pas volontairement sortis du cadre de la légalité. La fusillade est le résultat d'une provocation qui a son origine à Paris et à laquelle nous sommes totalement étrangers. »*

A cette thèse des inculpés se surajoutent en contrepoint les violences des avocats, de Mes Isorni et Tixier-Vignancour en particulier : *« Nos clients sont innocents ; ils n'ont jamais dépassé le cadre des ordres reçus ou des actes licites, mais en face d'un gouvernement qui se met* « hors la loi » *par sa politique algérienne, l'insurrection est légitime. »*

Le boomerang

Il s'agit, autrement dit, de prouver que l'on ne peut rien reprocher aux inculpés sur le plan pénal, tout en faisant du procès un « bélier » contre de Gaulle et le régime, un « boomerang », dira Lagaillarde.

Sur ces deux fronts, le général Gardon et l'avocat général Mongin, qui assurent conjointement l'accusation, sont depuis le premier jour sur la défensive. Ils ne peuvent, d'abord, répondre politique. Mais ensuite, et c'est plus grave, il semble que l'acte d'accusation et les pièces du dossier, les preuves, soient, pour bien des accusés, particulièrement faibles.

Le cas le plus net fut celui du professeur Michaux :

« Je n'ai eu aucun contact avec qui que ce soit pour la préparation des manifestations du 24 Janvier, si préparation il y a eu. Le dimanche matin, j'ai trouvé un tract dans ma boîte aux lettres. Vers onze heures, je suis descendu rue Michelet voir ce qui se passait. J'ignorais que la manifestation avait été interdite. Il n'y avait aucune force de l'ordre. De même l'après-midi, je n'étais au courant de rien. Quand les gendarmes mobiles ont chargé, j'ai entendu crier : « Attention ! on tire ! » *et j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un fou. Je me suis retrouvé boulevard Baudin, à l'abri, puis je suis rentré chez moi. Oui, le lendemain je suis allé au P.C. Ortiz. Des centaines, des milliers de personnes y allaient. Mais je n'ai eu aucune autre activité que celle de médecin. Je suis intervenu, simplement, pour faire cesser l'ordre de grève en ce qui concerne les banques... »*

Pourtant, le professeur Michaux, comme le docteur Lefèvre qui dépeindra son activité à peu près de la même manière, font partie l'un et l'autre du fameux « Comité d'entente des mouvements nationaux », où l'enquête a vu la « tête du complot », ou tout au moins l'organisme de coordination de la manifestation. Là encore, les audiences n'apportent rien. *« Le comité ?* a pu dire M. Arnould. *Tout au plus une juxtaposition de chaises. »* Les tracts ? Les ordres de mise en place ? Personne ne sait d'où ils émanaient. Le responsable n'est plus qu'un « on » anonyme : « on » mobilisait les U.T., « on » faisait fermer les portes des magasins, « on » apportait des armes, un « on » évoqué chaque fois en incidente.

C'est pourquoi il est vain, du moins jusqu'à présent, de chercher en face du tribunal militaire « l'insurrection ». Rien ne la rappelle et toutes les déclarations la nient. Il est question de l'angoisse des Européens d'Algérie, des fausses promesses, de l'indignation des masses écorchées, de l'inéluctable nécessité de garder l'Algérie française. En aucun cas, d'une « atteinte à la Sûreté de l'Etat ».

Aux Sept Merveilles

C'est aussi vrai pour Pierre Lagaillarde qui a dit devant le tribunal :

« Aucun de nous n'a voulu renverser le gouvernement. Le vrai complot a existé le 13 Mai. Ce jour-là, oui, il y a eu insurrection : en uniforme, j'ai pris le G. G. et je fais remarquer qu'il n'y a pas prescription... Le Comité d'entente des mouvements nationaux était un organisme inoffensif chargé de publier des communiqués. Le 22 janvier je rencontre Ortiz au restaurant des Sept Merveilles. Je lui demande ce qui se passe, ce qu'il fait. Il me répond : « Demain, je ne fais « rien, les circonstances ne sont pas « favorables. » C'était aussi mon avis. Le samedi matin je constate que la ville se met en grève. Un patron de café me demande ce qui se passe. Je lui réponds : « Je n'en sais rien... » L'absence de mesures de service d'ordre fait penser à une incitation à la manifestation.

« A 11 heures du soir je rencontre de nouveau Ortiz. Il m'annonce que le lendemain il y aura, à 11 heures, une manifestation au plateau des Glières et me demande d'amener mes amis. J'accepte. Je retourne à la Faculté, car j'y avait donné rendez-vous à mes amis. J'étais inquiet mais j'avais la certitude d'un appui de l'Armée, et sentais que l'heure était venue, en face d'une ville qui se mettait spontanément en grève, de prendre mes responsabilités. J'ai décidé de prendre une voie moyenne en m'installant aux Facultés, en accomplissant un acte insurrectionnel si l'on veut, mais statique... Je ne suis pas l'auteur ni l'inventeur des barricades... La fusillade m'a surpris dans mon bureau... Elle est le résultat d'une machination qui a donné la parole à l'Armée. »

Bref, pour Pierre Lagaillarde, ni le gouvernement ni le régime n'étaient en cause. La semaine des barricades est le fruit amer d'une fusillade provoquée, non l'aboutissement de la préméditation de « comploteurs »...

« L'oncle Jo »

Comment ne pas s'étonner ? Prenons un point précis : par exemple, le rendez-vous secret qui a réuni dans une villa d'El-Biar, samedi 23 janvier en fin de matinée, le général Faure, Joseph Ortiz, le colonel Argoud, chef d'état-major du général Massu, et le colonel Gardes, chef du Ve Bureau, aujourd'hui au banc des accusés. Voici ce que pouvaient écrire à ce sujet les frères Bromberger dans leur livre, « Barricades et colonels », dont les informations ont été puisées aux meilleurs sources :

« *Ortiz est décidé,* dit-il, *à passer à l'action. Il l'a déclaré, dès les premières heures de la matinée au président des étudiants, Susini. Il est entraîné par les U.T. qui le débordent. Il y est poussé par l'intervention de Lagaillarde qui, quoi qu'il arrive, va organiser son périmètre et accaparer pour son compte la révolution.*

c'est net, frais, masculin.

After Shaving Lotion, 7 NF. Pré electric Shave, 7 NF.
Eau de Cologne 90° Fougère Royale, Lavande 90°, le 1/8e litre, 9,50 NF
le 1/4 litre, 16,50 NF - le 1/2 litre, 27,50 NF.
Crème à raser, savon de toilette, lotion traitement, fixateur, talc déodorant.

H POUR HOMMES - PARIS - DIPARCO S.A., 141, AVENUE DU ROULE, NEUILLY-SUR-SEINE

« Le général Faure est toujours réticent. Il explique de nouveau la situation à « l'oncle Jo ». Un soulèvement serait inopportun et n'aurait aucune chance d'aboutir en ce moment... Mais le leader du F.N.F. est incrédule.

« Depuis des mois, dit Ortiz, *des officiers lui répètent que l'insurrection deviendra un devoir si de Gaulle veut franchir un seuil que les Français d'Algérie considèrent comme infranchissable. Ce seuil, cette limite, ce serait, lui a-t-on dit, le déplacement de Massu, garantie vivante de l'Algérie française. Le seuil a été franchi. Peu importe l'opinion de Paris...*

« On ne peut remettre la manifestation, intervient le colonel Gardes, *Elle est lancée. C'est la dernière chance pour l'Algérie française de se sauver. Si le sursaut ne se produit pas maintenant au départ de Massu, il ne se produira jamais...*

« Il faut que la manifestation s'organise à la demande du corps d'armée d'Alger, réclame le leader du F.N.F...

« Deux contre-indications absolues s'opposent à votre soulèvement, reprend le colonel Argoud. *La première, Challe ne l'admet pas. Il ne veut pas la guerre civile... La deuxième, c'est que c'est le contraire du 13 Mai. Le pays est loyaliste...*

« Nous jouons notre peau, réplique Ortiz. *De Gaulle nous conduit à la perte de l'Algérie. Nous ne voulons pas crever. Nous manifesterons... »*

Qu'en a dit à la barre le colonel Gardes ?

« La rencontre a eu lieu à la demande de M. Ortiz. Il ne faut pas s'en étonner. Il voyait Massu, c'est-à-dire des officiers en qui il avait confiance. Ortiz a dit à peu près : « La situation est très grave. Nous allons être débordés par la foule. Qu'est-ce qu'il faut faire ? » *Mais il ne nous a pas fait part de ses intentions. Aucune décision n'a été prise... »*

(Dalmas.)

LA SALLE D'AUDIENCE DU PALAIS DE JUSTICE.
« Le Comité ? Tout au plus une juxtaposition de chaises ! »

Sur le balcon

La même « marge » se rencontre dans tous les faits, dans toutes les situations, dans toutes les interprétations, même quand il s'agit de données de notoriété publique. Est-il question du « P.C. Ortiz » ? Pour tous les accusés, ce local n'avait rien d'un « P.C. » : *« On y rencontrait tout le monde », « On discutait par groupes dans tous les coins », « Il y avait foule et c'était pour ainsi dire la pagaïe ! »* Doit-on donner un sens à l'apparition du colonel Gardes, en uniforme, au balcon du « P.C. Ortiz » ? « *Non,* répond ce dernier. *J'étais dans une pièce où se pressaient au moins trente personnes. Je cherchais Ortiz pour le conduire au colonel Argoud qui l'avait fait demander. Sur le balcon un orateur s'adressait à la foule. Subitement, je ne sais plus ce que l'orateur avait dit au micro, il y a eu de grands cris et les personnes qui m'entouraient se sont précipitées vers le balcon pour voir ce qui se passait. Je n'ai pas pu résister au mouvement et je me suis retrouvé sur le balcon... J'y suis peut-être resté une minute au plus... »*

Enfin, à en croire encore tous les accusés, le principal souci de tous était, tant avant qu'après le 24 Janvier, de « modérer », de « décompresser », d'« éviter le pire », de « trouver une issue », chacun ayant une vocation de secouriste ou de pompier plus que d'incendiaire ou d'insurgé, mais en « demeurant ferme sur les principes », c'est-à-dire sur l'Algérie française.

Sans doute, les lacunes de l'enquête et l'accent de sincérité de certains accusés permettent-ils à ces derniers de paraître actuellement avec le visage de l'innocence. Mais il y a aussi, et surtout, l'ambiguïté de la politique gouvernementale en Algérie, la manière concrète dont elle s'est inscrite dans les faits, tendant à se détruire elle-même. Particulièrement frappant est le cas du colonel Gardes, qui peut affirmer n'avoir nullement dépassé le cadre de sa mission.

Des ordres verbaux

Qui était tout d'abord son « supérieur » hiérarchique ? C'est ce qu'a tenté de savoir le procureur général Mongin, à juste titre préoccupé de vérifier si le colonel avait chaque fois « rendu compte » de ses activités. On a alors constaté que le colonel Gardes ne dépendait pratiquement de personne : « A cheval » sur les pouvoirs civils et militaires, il voyait directement le général Challe pour les questions très importantes, le cabinet militaire de M. Delouvrier, ou le plus souvent les colonels Rouquette et Jacquin à l'état-major du général Challe, sans toutefois dépendre d'eux directement. Sur quelles bases orientait-il pour toute l'Algérie ses directives d'action psychologique ?

C'est à cette question qu'il a répondu :

« Je crois que la guerre que nous menons en Algérie est une juste lutte ; je crois que nous menons là-bas notre dernier combat d'hommes libres. Sur quelles bases agir ? Il n'y a jamais eu pour nous, Ve Bureau, de « note ministérielle » ou « gouvernementale » fixant une orientation en Algérie. Mais nous avions du moins la voie définie par les déclarations présidentielles, celle qui concerne les Français à part entière et l'Algérie française... Dès le 15 septembre, j'ai reçu l'ordre d'écouter la déclaration du général de Gaulle du lendemain, et de faire dans la nuit une fiche destinée au général Challe et à M. Delouvrier. Je l'ai rédigée, et cette note, approuvée par le commandant en chef et le délégué général, a constitué le plan d'action officiel dans le cadre duquel je suis resté. Le mardi 18, le général Challe m'a reçu dans son bureau avec le général de Lancrenon et le colonel Bouthier, chargé de la presse. Voici ce qu'il m'a dit :

« L'Armée marche sur la voie de la francisation. Je vous donne l'ordre de le dire à vos subordonnés, de le transmettre par vos directives. Il s'agit d'ordres v e r b a u x, mais d'ordres... »

« Au grand jour »

« J'ai aussitôt réuni tous les Ve Bureaux d'Algérie et engagé tout le monde dans cette voie. Sur le plan plus général de mon action, que suggérait ma note ? Je prévoyais, après le discours du 16 septembre, les inquiétudes des Européens et le désengagement des Musulmans. Il fallait pallier ces dangers. Il m'était dit d'abord de présenter l'autodétermination, non comme une voie nouvelle, mais comme une manœuvre destinée à franchir le cap de l'O.N.U. Je suggérais concrètement de renforcer certaines structures pour faire passer de force certaines idées. D'où la création d'une part de l'Amicale des U.T. et des autodéfenses pour étendre sur toute l'Algérie un réseau parfaitement tenu, d'autre part, la décision de créer un vaste rassemblement politique franco-musulman, le Rassemblement Populaire pour le Progrès et la Fraternisation.

« C'est à ces tâches que je me suis consacré. J'ai réussi à maintenir le contact avec les éléments européens les plus en flèche, les plus durs, comme Ortiz. Fin novembre, la Fédération des U.T. et autodéfenses était née et fonctionnait. J'ai essayé de faire comprendre aux uns et aux autres ce qu'on m'avait demandé de leur dire, selon les instructions que j'avais reçues... »

Ainsi, le colonel Gardes, officiellement, mettait en place, pour une politique Algérie française, l'appareil qui, tout naturellement, était amené à s'opposer au général de Gaulle. Comment le comprendre ? On peut d'autant moins y réussir que plusieurs des hommes qui se tiennent à ses côtés, au banc des accusés, voyaient eux-mêmes régulièrement M. Delouvrier, le général Challe ou leurs collaborateurs immédiats. On ne peut nier qu'ils aient agi au grand jour, plus avec le soutien des pouvoirs publics.

La contradiction

Que reprocher par exemple à M. Féral quand il déclare :

« Le groupement « Assistance et Protection » a été créé en 1957. Après l'ordonnance du général de Gaulle organisant la défense intérieure du territoire, nous avons participé d'une manière officielle à la lutte contre la subversion, et avons été rattachés à un bureau spécialisé de la Défense nationale. Nous sommes devenus des soldats de la guerre subversive. J'ai fait une conférence à l'Alhambra, en janvier, où j'invitais les patriotes à nous rejoindre, mais en accord avec le commandant Bounaix et les autorités. Nos hommes étaient armés, oui, mais, le 22 janvier, un permis de port d'arme était encore signé pour l'un des nôtres. Tout était officiel et clair... »

C'est vrai. Ces activités, leur orientation politique n'étaient un mystère pour personne et étaient officiellement tolérées ou soutenues. Là est une des contradictions majeures du procès. Avocats et accusés s'ingénient du reste à la souligner. Les « contacts » avec les activistes étaient « voulus » : non seulement le colonel Gardes, mais le capitaine Philippi, de l'état-major du général Massu, le commandant Navarro, pour l'Igamie d'Alger, et le commandant Bounaix, pour le cabinet du délégué général, en étaient chargés. Branché sur l'Algérie française, l'appareil « antisubversif » fonctionnait au moins autant contre l'Etat que contre le F.L.N. Rien ne prouve que cela ait fondamentalement changé, faute justement de « directives » politiques claires, destinées à l'Armée, comme à toutes les couches de la nation.

CLAUDE KRIEF.

(Keystone.)

DEUX ACCUSÉS DU « PROCÈS DES BARRICADES » (*).
Des pompiers, plus que des incendiaires ?

(*) De gauche à droite : le docteur Bernard Lefèvre et le commandant Sapin Lignières.

ÉTATS-UNIS

Kennedy par lui-même

● *Dans un livre encore inédit en France, John F. Kennedy, nouveau président des Etats-Unis, définit ce qu'est pour lui le courage politique. Voici l'étude de Roger Stéphane.*

« M*ALHEUREUX, ce que tu veux tu l'auras.* » On doute vraiment qu'il existe quelqu'un à qui, mieux qu'au sénateur Kennedy, puisse s'appliquer cette exclamation de Platon. Si, dans une société harmonieuse, honneurs et responsabilités doivent échoir à ceux qui les désirent le plus, il est juste que le sénateur John Kennedy soit aujourd'hui président des Etats-Unis.

Dans une bonne famille française du XVIIIe siècle, le fils aîné était destiné au métier des armes, le cadet à la profession religieuse et le puîné à la Cour ou au libertinage. On peut dire sans exagérer que M. Joseph Kennedy, ancien ambassadeur de Roosevelt en Grande-Bretagne, avait cette conception du monde pour sa progéniture : il prédestina son fils aîné à la présidence des Etats-Unis, son cadet John à l'université et son puîné Robert (« Bobby ») aux affaires ou à ce qui lui plairait. Mais un hasard tragique se mêla de bouleverser ce plan : le fils aîné de M. Kennedy périt à la guerre. Immédiatement, la famille décida que le second fils, John Kennedy, devait se préparer aux tâches que l'on avait escomptée pour son aîné.

Comme Thorez à Ivry

Dès que sa santé le lui permit (il avait été gravement blessé à la guerre) il se présenta à la Chambre des Représentants, premier échelon nécessaire pour quiconque se destine à une importante carrière politique aux Etats-Unis. Elu, il fut un Représentant terne. La Chambre des Représentants a moins d'importance et de prestige que le Sénat ; elle n'est pas le lieu idéal pour y accomplir les premières armes. Représentant, John Kennedy attendit, pour briller, de devenir Sénateur.

Catholiques d'origine irlandaise, les Kennedy avaient fixé leur premier établissement à Boston, ville austère s'il en fut. La réputation contestée du père de l'actuel président n'est pour rien dans l'ostracisme dont il souffrit, au cours de ses premières années à Boston : dans cette ville, il était inconcevable que l'on reçût un immigrant de fraîche date, irlandais et catholique, de surcroît. La bonne société bostonienne est composée des Lodge, des Lowell et des Cabot et il est admis que « *les Lowell ne parlent qu'aux Cabot et les Cabot ne parlent qu'à Dieu* ».

En 1952, le siège du sénateur Henry Cabot Lodge, jusqu'à ces derniers mois délégué permanent des Etats-Unis à l'O.N.U., vint à renouvellement. Le jeune Représentant John Kennedy décida de s'en emparer. Il faisait ainsi d'une pierre deux coups : il vengeait l'humiliation de son père et il entrait au Sénat. La vérité oblige à dire que la tâche lui fut facilitée par le fait que Henry Cabot Lodge consacra plus de temps à la campagne présidentielle du général Eisenhower qu'à sa propre campagne sénatoriale. M. Cabot Lodge devait penser qu'il ne lui était guère nécessaire de faire campagne : à Boston, sa situation était aussi solide que celle, par exemple, de Maurice Thorez à Ivry. Maurice Thorez négligerait le petit militant socialiste qui viendrait lui contester son siège. Personne ne prit au sérieux la candidature de John Kennedy. Personne, sauf John Kennedy lui-même qui, dès la clôture du scrutin, tandis que ses amis inquiets se demandaient si les résultats seraient ou non préjudiciables à la future carrière de l'héritier Kennedy, sidéra les journalistes goguenards en les interpellant : « *Je me demande quel job Eisenhower va bien pouvoir donner à Cabot Lodge ?* » A la surprise générale, John Kennedy fut élu sénateur du Massachusetts.

Au-dessus des principes

1953, 1954, 1955, John Kennedy se tait. En 1956, il publie : « Profiles in Courage », série de portraits d'hommes politiques américains, échelonnés de la Guerre de l'Indépendance jusqu'au Procès de Nuremberg. Il en vendit aussitôt plus de cent mille exemplaires, tirage considérable pour l'Amérique et encore plus considérable quand il s'agit d'un essai.

Plus qu'un essai, « Profiles in Courage » est une profession de foi; plus qu'une profession de foi, « Profiles in Courage » est une justification préalable de tout ce qui, dans le comportement de l'homme d'Etat Kennedy, pourra décevoir ceux qui l'auront porté aux responsabilités. « *Apprenez*, dit Kennedy à ses lecteurs, *qu'il y a des circonstances dans la vie publique d'un homme où il est obligé de s'élever au-dessus de ses principes.* »

JOHN F. KENNEDY, A VINGT-DEUX ANS (*).
Un hasard tragique a bouleversé le plan.

(A.F.P.)

On se demande ce que peuvent être les principes d'un homme qui, dès l'âge de trente ans, annonce qu'il peut être parfois nécessaire et même bénéfique de transiger avec eux. On est tenté de penser à tous les théoriciens cyniques de la politique: mais M. John Kennedy n'est ni Machiavel, ni Talleyrand, ni Bismarck, ni Pierre Laval. M. Kennedy est un jeune homme de moyenne culture qui découvre des vérités premières. Il découvre que les pétitions de principe dont on se repaît dans l'opposition ne coïncident pas toujours avec la réalité que l'on doit affronter au pouvoir. Il découvre que l'exercice de la chose publique n'est pas manichéen, qu'il n'y a pas un bien et un mal, que la plupart des problèmes restent sans solution idéale.

M. Kennedy découvre, en 1956, la nuance et le pragmatisme. Il découvre que « *rien ne marque tant le jugement d'un homme que de savoir choisir entre deux grands inconvénients* » (cardinal de Retz). Au demeurant, le pragmatisme érigé en doctrine convient peu à un homme qui doit, s'il veut accéder à la plus haute fonction américaine, commencer à prendre la tête d'un parti. Tout parti est, par essence, manichéen : il faut donc, si M. Kennedy ne veut pas passer pour un vil politicien, qu'il compense son pragmatisme par une ostentation de rigueur.

Il est intéressant de voir comment se répartissent, dans « Profiles in Courage », les apologies du compromis et de la rigueur. A une exception près d'ailleurs, la rigueur, chez les héros que choisit John Kennedy, consiste à préconiser un compromis contradictoire avec les engagements pris au moment de l'élection. « *La voie du courage,* dit John Kennedy, *est souvent une voie solitaire* », c'est-à-dire une voie séparée du parti. Quiconque a fait de la politique en France connaît le dicton selon lequel un ministre socialiste n'est pas un socialiste ministre : tout au cours de son livre, M. Kennedy découvre qu'un sénateur républicain ou démocrate n'est pas forcément un républicain ou un démocrate sénateur. A aucun moment de l'histoire des Etats-Unis, la doctrine des deux partis traditionnels n'a rendu compte de l'actualité. Les présidents ou les hommes politiques doivent donc être libres d'improviser un comportement et M. Kennedy découvre que ce comportement doit tenir compte, dans cette improvisation, de facteurs imprévus et imprévisibles : l'honnêteté intellectuelle, par exemple.

Tout ce qu'il fallait

Le premier exemple que choisit John Kennedy est celui de John Quincy Adams. C'est même sans doute l'histoire de ce sénateur qui a donné l'idée à John Kennedy de son livre : « *Depuis que j'ai lu, pour la première fois, bien avant mon entrée au Sénat, l'histoire de John Quincy Adams et de son conflit avec le parti Fédéraliste, je me suis toujours intéressé au problème du courage politique face à la pression des électeurs.* »

Au début du XIXe siècle, quand les rapports entre l'Angleterre et les Etats-Unis étaient encore extrêmement tendus, le Massachusetts avait un jeune sénateur qui ressemblait à Kennedy comme un frère : écoutez l'actuel président des Etats-Unis décrire son lointain prédécesseur : « *Peu d'Américains étaient nés avec autant d'avantages au départ; il avait un nom célèbre, un père brillant qui avait travaillé de toutes ses forces à développer ses talents innés; sa mère était une personne extraordinaire. En vérité, il était né avec tout ce qu'il lui fallait pour le succès et le bonheur dans la vie.* »

Ce jeune sénateur si gâté par la fortune, qui suit avec quelque nonchalance (« *agacement* », dit Kennedy) les débats formels du Sénat, est soudain amené à prendre une position retentissante après qu'un navire de guerre anglais eut canonné une frégate américaine : non seulement il se rallie à la proposition du président Jefferson tendant à décider un embargo contre tous produits de provenance anglaise, mais il présente lui-même un projet interdisant l'entrée des eaux américaines à tout navire anglais. M. Kennedy note avec admiration qu'un tel projet risquait de ruiner le Massachusetts, où se trouvait alors concentrée presque toute l'activité maritime et commerciale des Etats-Unis. Le parti Fédéraliste auquel appartenait John Quincy Adams, et surtout la section du Massachusetts de ce parti, l'insulte, le renie, l'oblige à démissionner du Sénat.

Un art essentiel

« *Si grand que soit mon respect pour l'autorité de mes électeurs,* écrit Adams dans sa lettre de démission, *et si pénible qu'il me soit de résister à leur volonté déclarée, j'ai le sentiment d'avoir toujours défendu leurs intérêts contre leurs inclinations, je me suis exposé à leur colère pour les sauver de l'esclavage de leurs propres illusions.* »

Au reste, la lucidité courageuse du sénateur Adams fut payante : la présidence des Etats-Unis la récompensa en 1824. L'étonnement de M. Kennedy devant cette attitude est assez étonnant : tout se passe comme si M. Kennedy découvrait que l'intérêt général n'est pas la somme des intérêts particuliers, et que les électeurs comprennent parfois fort mal l'attitude de leurs élus. Il découvre aussi que « *le présent touche toujours sans comparaison davantage les âmes faibles que l'avenir même le plus proche* » (cardinal de Retz).

Les autres exemples choisis dans le livre de M. Kennedy sont des exemples de compromis tentés par des hommes, sans l'aveu du parti auquel ils appartenaient, que ce soit Daniel Webster, qui abandonne sa rigueur abolition-

(*) En compagnie de son père, alors ambassadeur des Etats-Unis à Londres.

PREUVES
publie dans son n° de
Novembre
LA DÉSUNION SUD-AFRICAINE
textes et reportages de FRANÇOIS BONDY - NADINE GORDIMER - JACK COPE - UYS KRIGE
LA PRÉSOMPTION
par RAYMOND ARON
" République des dupes ou fin de la grande illusion ? Le temps de l'illusion gaulliste s'achève. "
et des textes de SANTHA RAMA-RAU, JOSÉ CABANIS, JEAN GRENIER, GILBERT SIGAUX, FRANÇOIS FONTAINE, JEAN DUVIGNAUD
ABONNEMENTS France et Communauté 1 an 23 NF 6 mois 13 NF
Etranger 1 an 27 NF 6 mois 15 NF
spécimens gratuits (n° ancien) sur demande
PREUVES - 18, av. de l'Opéra PARIS-1er
le n° 2 NF 50
En vente chez les meilleurs libraires

LE PRÉSIDENT KENNEDY, AVEC LE VICE-PRÉSIDENT LYNDON B. JOHNSON.
Le choix entre deux grands inconvénients.
(A.D.P.)

niste pour sauver son pays d'une guerre civile, ou Sam Houston, sudiste jusqu'au bout des ongles, qui résista au mouvement qui portait le Sud vers la sécession. Tous ces hommes sont guidés, selon Kennedy, par une lucidité intransigeante. Souvent, pourtant, dans les exemples mêmes choisis par le président Kennedy, cette lucidité est à court terme : tous ces sénateurs soucieux de sauvegarder l'unité des Etats-Unis n'empêcheront pas la guerre de Sécession. Le compromis, je l'ai dit, est élevé par M. Kennedy au rang d'un principe :

« *Certains de mes collègues, auxquels on reproche de manquer de principes et que l'on considère avec mépris comme des spécialistes du « marchandage » politique, exercent tout simplement l'art délicat qui consiste à concilier, à équilibrer, à interpréter les forces et les factions de l'opinion publique, art essentiel au maintien de l'unité nationale et au fonctionnement de notre gouvernement. Leur conscience peut les pousser de temps en temps à prendre une position de principe plus rigide mais leur intelligence leur rappelle qu'une loi médiocre vaut mieux que pas de loi du tout et que c'est seulement par le jeu des marchandages et des compromis qu'une loi peut recevoir l'approbation successive du Sénat, de la Chambre des Représentants, du président et de la nation.* »

Il est des moments où, lisant M. Kennedy, on croit lire un Lénine terne, à cette différence près que le fondateur du parti bolchevik mettait en garde ses amis contre les déviations opportunistes et dogmatistes, considérées comme aussi préjudiciables l'une que l'autre à la Révolution, tandis que M. Kennedy considère la conjonction de l'un et l'autre de ces comportements, de la rigueur et de l'esprit de compromis, comme nécessaire à la vie politique d'un Etat.

Il est un exemple qu'il ne cite pas pour illustrer sa thèse et qui pourtant lui conviendrait comme un gant : celui du président Roosevelt qui, en 1940, fit toute sa campagne électorale aux Etats-Unis, sur la paix et sur la nécessité de tenir les Etats-Unis en dehors de la guerre et qui, une fois élu, n'eut pas de plus grand souci que d'aider l'Angleterre, alors seule aux prises avec l'Allemagne nazie. Roosevelt était assez lucide pour pressentir que cette aide entraînerait les Etats-Unis dans la guerre.

La route était libre

Peu de temps après la publication de « Profiles in Courage », se réunit à Chicago la Convention démocrate chargée de désigner le « ticket » qui porterait les couleurs du parti contre la deuxième candidature Eisenhower. Stevenson, candidat désigné à la présidence, laissa, contre toute tradition, la Convention choisir librement son vice-président. La position de John Kennedy était déjà telle qu'il lui eût suffi d'intriguer un peu pour être désigné : au premier tour de scrutin, il arriva second avec 304 suffrages contre 483 au sénateur Kefauver ; au second tour, il ne lui manquait que 38 voix pour avoir la majorité absolue et le sénateur Humphrey, qui arrivait en troisième position avec 134 voix, lui fit savoir qu'il tenait ses mandats à sa disposition ; à l'étonnement général, John Kennedy monta à la tribune supplier la Convention de se rallier unanimement à la candidature de Kefauver. Peut-être se croyait-il trop jeune pour une fonction si importante. Plus vraisemblablement a-t-il redouté que, Stevenson une fois encore battu, l'on attribue, si Kennedy s'était associé à lui, cette défaite à la présence d'un catholique dans l'équipe. Il ne voulait pas se brûler les ailes pour un autre, surtout si cet autre n'avait que peu de chances d'être élu. L'événement lui donna raison : Stevenson fut vaincu ; désormais, la route était libre, non point pour la vice-présidence, mais pour la présidence elle-même.

En attendant, il fallait montrer qu'aucun des grands problèmes auxquels se trouvent confrontés les Etats-Unis n'était étranger au jeune Kennedy. Sur les questions intérieures, il aurait peu de chances de dire quoi que ce fût d'original. En ce qui concerne la Chine, l'Allemagne, les rapports avec l'U.R.S.S., le parti Démocrate avait une doctrine à l'intérieur de laquelle il était difficile et dangereux de se distinguer. Heureusement, il y avait l'Algérie.

Ni sottises ni erreurs

M. Kennedy prononça, en 1957, au Sénat, un très long discours qui fit sensation à Washington et à Paris. Il embarrassa au plus haut point le Département d'Etat qui en était encore à la thèse du soutien inconditionnel de la politique française (l'Algérie, c'est la France ; la guerre d'Algérie est donc une affaire de politique intérieure qui ne regarde point l'O.N.U.; M. Bourgès-Maunoury et Pineau font de leur mieux, etc.).

A lire ce discours, publié pour la première fois intégralement dans le livre de Nicolas Chatelain (1), on s'aperçoit que le jeune sénateur connaissait parfaitement le problème dont il parlait : quatre ans après on n'y relève ni sottises ni erreurs ; les pronostics ont été vérifiés : « *Rien ne peut dissimuler le fait que les Algériens seront libres un jour. A ce moment, vers qui se tourneront-ils ? Regarderont-ils vers cet Occident qui a paru ignorer leurs appels à l'indépendance ? S'adresseront-ils aux Américains qui ont prétendu que l'affaire algérienne ne les regardait pas, tout en fournissant des armes pour les écraser ? Se tourneront-ils, au contraire, vers Moscou, Le Caire et Pékin, champions officiels du nationalisme et de l'indépendance ?* »

Le jugement héroïque

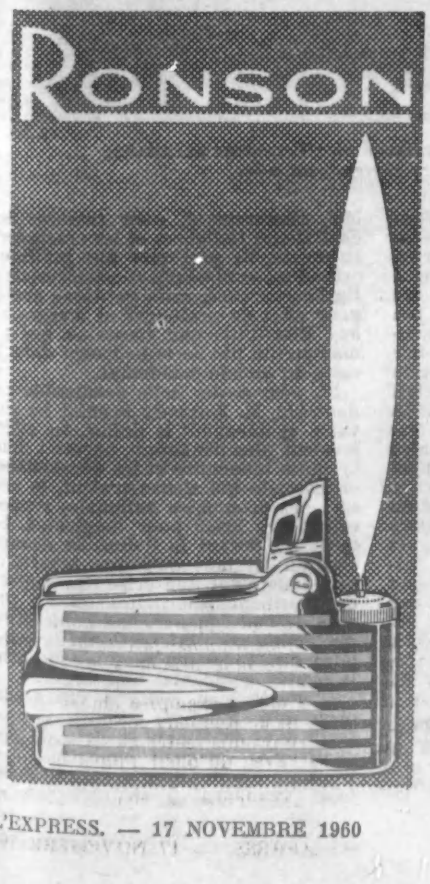
Il n'est pas exclu que l'importance accordée par M. Kennedy au tiers monde (« *Nous déciderons-nous enfin à enlever aux Soviets ce leadership qui nous appartient en droit, celui du mouvement mondial pour la liberté et l'indépendance ?* ») et à l'Algérie ait joué un rôle prépondérant dans sa désignation par la dernière Convention démocrate qui se réunissait au moment même où ces deux problèmes étaient les plus aigus.

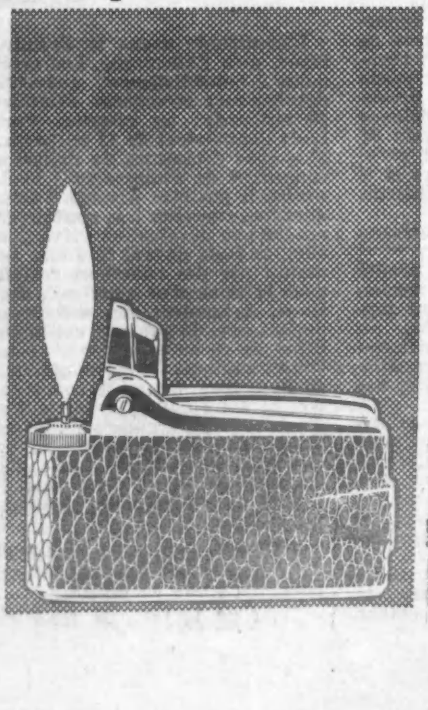
L'esprit de compromis inclina M. J. Kennedy à désigner M. Johnson comme vice-président. Le jeune leader, qui avait inscrit en tête de sa plate-forme électorale la volonté de « *penser neuf, agir neuf* », faisait appel au politicien le plus conformiste de son parti : c'est que M. Johnson, sénateur du Texas, pouvait lui apporter les voix du Sud, sans lesquelles la victoire était impossible.

Au demeurant, catholique, M. Kennedy avait beaucoup d'obstacles et d'ennemis à vaincre avant d'être désigné. Qu'il les ait si aisément surmontés permettait d'augurer sa victoire. N'est-ce pas Retz qui disait aussi : « *La hardiesse de l'esprit, qui est ce que l'on a nommé résolution (...) est plus nécessaire* (que la vaillance) *pour les grandes actions; et y a-t-il une action plus grande au monde que la conduite d'un parti ? Celle d'une armée a, sans comparaison, moins de ressorts, celle d'un Etat en a davantage; mais les ressorts n'en sont, à beaucoup près, ni si fragiles ni si délicats. Enfin, je suis persuadé qu'il faut de plus grandes qualités pour former un bon chef de parti que pour faire un bon empereur de l'univers ; et que, dans le rang des qualités qui le composent, la résolution marche de pair avec le jugement : je dis avec le jugement héroïque, dont le principal usage est de distinguer l'extraordinaire de l'impossible.* »

ROGER STEPHANE.

(1) Plon, collection « Tribune Libre » : « John Kennedy, ou la nouvelle vague à la Maison-Blanche ».





le briquet
des amoureux
de la perfection

essayez un ronson, vous serez émerveillé de sa perfection technique - **entièrement automatique,** un seul geste suffit, pour l'allumer avec un seul doigt - **flamme réglable,** une simple molette de réglage vous permet d'obtenir aussitôt la hauteur de flamme désirée - **un an de recharges :** avec un seul injecteur " butron " (n f 3,75) vous avez suffisamment de recharges pour un an de fonctionnement.

pour lui varaflame
chromé nf 47,50
plaqué or nf 149,75
pour elle varaflame gainé lézard noir ou gold,
chromé nf 57,50
croco noir ou gold,
plaqué or nf 149,75

RONSON

PUBLICIS 2197

PARDESSUS
de
jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

Lecteurs de L'Express
IL VOUS RESTE
13 JOURS
(date limite 30 novembre)
pour faire vos achats au
Photo - Radio - Club
et bénéficier des prix spéciaux indiqués dans « L'Express » n° 490 du 3 novembre
FNAC 6 bd de SEBASTOPOL
Métro CHATELET - Ouvert de 10 à 12 h. et de 13 à 19 h. Fermé dimanche et lundi
— *Communiqué.* —

CET HOMME EST UN SPECIALISTE !

Un spécialiste en matière de Sièges et Salons. Sa grande compétence est à votre disposition. C'est M. SELLIER.
Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes !
AUX GALERIES BARBES
DEPARTEMENT SIEGES
55, boulevard Barbès, PARIS
Téléphone : ORNano 55-55
P. 936
Magasins ouverts tous les jours sans interruption de 8 h. à 19 h. 30 sauf dimanche
Catalogue gratuit sur simple demande. Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi

Pour vos présents
Enzo
CHEMISIER - HABILLEUR
33, av. de Clichy (17e). LAB. 35-95

ÉCONOMIE

Le dollar, le mark et nous

Les Etats-Unis viennent d'être amenés à demander à l'Allemagne un service financier considérable. Pourquoi ?

D'ICI l'installation du nouveau président des Etats-Unis, l'économie américaine risque de se trouver en crise sérieuse. Et cette crise, en raison des conditions dans lesquelles elle surviendrait, menace d'avoir dans le « monde occidental » des répercussions beaucoup plus redoutables que les récessions américaines du passé récent.

Les Etats-Unis ne se sont pas réellement remis de leur dépression de 1957-1958, qui avait provoqué une chute de 15 % de leur production industrielle. Les à-coups de la machine furent amortis assez rapidement ; mais la reprise prévue pour cette année ne s'est pas produite, faute principalement de nouveaux produits industriels capables de susciter de nouveaux besoins et de vivifier les échanges. Ni les besoins ni le pouvoir d'achat des Américains n'ont crû aussi vite que la capacité de production du pays.

Déçus dans leurs espoirs, industriels et commerçants ont recommencé à réduire leurs stocks. Les investissements (achats de machines, rééquipement, modernisation) ont diminué ; le ralentissement de l'activité s'en est trouvé accentué et les profits réduits (de 20 %, selon des estimations récentes).

Un lourd déficit

Redoutant un avenir incertain, les consommateurs se font prudents, dépensent moins et cherchent à épargner. Les facilités de crédit que les autorités leur offrent ne réussissent plus à les inciter à des achats : la production automobile, stagnante en volume, baisse en valeur (en raison du lancement des petites voitures « compactes »), la construction de logements subit un ralentissement sensible. Il y a 6,4 % de chômeurs et les experts prévoient que la récession s'accentuera au début de l'année prochaine et qu'une reprise n'est à prévoir que dans un an.

N'y a-t-il donc pas de remède énergique à ce marasme ? Le remède existe, et les conseillers de M. Kennedy l'ont défini : il consiste, pour l'essentiel, à accroître les dépenses publiques et à les financer, en partie au moins, par le déficit budgétaire.

Par malheur, ce remède est difficilement appliquable dans les circonstances présentes. Déjà, les facilités de crédit, l'abaissement du taux de l'escompte, l'absence de bonnes perspectives de profit aux Etats-Unis ont incité des épargnants et détenteurs d'actions, gros et petits, à chercher à l'étranger des placements plus rentables. La conséquence en est, depuis près de trois ans, une hémorragie croissante de dollars. Bien que la balance commerciale des Etats-Unis soit largement excédentaire (les exportations dépassent les importations de 5 milliards de dollars par an), l'évasion des capitaux américains, jointe à l'aide militaire et technique, provoque un lourd déficit de la balance des paiements : de 3,4 milliards de dollars en 1958, ce déficit est passé à 3,8 milliards l'année dernière et il dépassera cette année les 4 milliards.

L'inquiétude des Suisses

L'Europe a très largement profité de cette fuite des capitaux américains : les avoirs en dollars ont augmenté rapidement en Italie, en Suisse, en France, en Grande-Bretagne, au Japon et, surtout, en Allemagne fédérale, refuge préféré des investisseurs américains.

Paradoxalement, les efforts déployés par le professeur Erhard pour freiner la conjoncture surchauffée de l'Allemagne fédérale ont encore augmenté l'attraction allemande sur les détenteurs de dollars. Le principal frein utilisé par les Allemands fut en effet le relèvement du taux de l'escompte (ou taux d'intérêt demandé par la Banque Centrale pour ses prêts). Comme, au même moment, Américains et Britanniques cherchaient à relancer l'économie par une politique d'argent à bon marché, une importante masse de dollars s'est mise à fuir les places britanniques et américaines au profit des banques allemandes.

En une année, les réserves allemandes d'or et de devises ont ainsi fait un bond gigantesque, passant de 6 à 7,5 milliards de dollars ; durant les neuf premiers mois de cette année, 500 millions de dollars de capitaux flottants sont allés chercher refuge en Allemagne.

Cet afflux de dollars a fini par inquiéter les banquiers. Les premiers, les Suisses conseillaient, dès le début de cet été, à leurs clients de se débarrasser de leurs dollars pour acheter de l'or.

(A.P.)
M. LUDWIG ERHARD, MINISTRE DE L'ECONOMIE ALLEMAND.
Les dollars reviendront vite.

L'inquiétude gagna la Grande-Bretagne, puis l'Allemagne. Les créances dollar, immédiatement convertibles, des banques étrangères s'élevaient à 19 milliards ; les réserves d'or des Etats-Unis étaient de 18 milliards. Les plus gros détenteurs de dollars commençaient de s'interroger : le dollar n'allait-il pas être dévalué ? Poser la question, chercher à se couvrir, c'était rendre une dévaluation inévitable. En effet, la fuite devant le dollar se traduisait par des ponctions croissantes dans le stock d'or américain de Fort Knox. A Londres, des détenteurs de dollars, pris de panique, achetaient au début de ce mois de l'or à 41 dollars l'once, alors que la parité officielle est de 35 dollars. Quand le cours du dollars se fut stabilisé à 36, la Banque d'Angleterre, murmure-t-on, exigea des Etats-Unis la contrepartie en or (au cours officiel) d'une partie de ses créances dollar, et s'empressa de revendre cet or au cours supérieur du marché libre.

L'Allemagne, de son côté, tenta d'obtenir des Etats-Unis une garantie or pour ses avoirs en dollars.

Telle est la toile de fond sur laquelle le nouveau président des Etats-Unis devra dessiner sa politique économique. La fragilité du dollar limite très étroitement sa liberté de mouvements. Si M. Kennedy pratiquait (ou s'il était soupçonné de vouloir pratiquer) une politique audacieuse d'argent à bon marché et de financement par l'inflation, la fuite devant le dollar reprendrait en effet de plus belle et acculerait les Etats-Unis à la dévaluation et à une politique d'austérité.

Le geste de M. Erhard

Le prochain gouvernement américain se trouve ainsi dans une situation comparable à celle de gouvernements européens ou latino-américains qui, élus sur un programme de gauche, s'empressent, pour rassurer les capitalistes indigènes et les créanciers étrangers, de pratiquer une politique orthodoxe et résolument conservatrice. En l'occurrence, cette politique aurait pour effet de prolonger et d'aggraver aux Etats-Unis une récession qui ne manquerait pas de se propager dans le reste du monde occidental.

Si, pour éviter cette éventualité redoutable, M. Kennedy prenait les devants et dévaluait le dollar, les effets seraient plus dangereux encore : dans le chaos monétaire et les dévaluations en cascade qui s'ensuivraient, le ressort des économies nationales risquerait d'être brisé pour longtemps. La méfiance devant le dollar, sa dévalorisation en tant qu'étalon monétaire provoqueraient une crise des moyens de paiement internationaux et, par voie de conséquence, une contraction du commerce international génératrice de dépression économique dans le monde occidental tout entier.

L'intérêt bien compris des créanciers des Etats-Unis consiste donc à faciliter au maximum la tâche du prochain gouvernement américain : si l'Europe occidentale, le Japon, le Canada renoncent à convertir en or

leurs avoirs en dollars ; s'ils affichent une confiance inébranlable en la monnaie américaine ; s'ils remettent leurs dollars en circulation au lieu de thésauriser (comme l'a fait l'Allemagne fédérale) ; et s'ils assurent le gouvernement américain de leur appui même au cas où il financerait par l'inflation un grand programme, l'économie américaine pourra être ranimée et le dollar sauvé.

C'est pourquoi le gouvernement américain a demandé (et obtenu, non sans peine) un geste du gouvernement allemand, geste qui sera officialisé lors de l'entrevue Dillon-Erhard à Bonn, à la fin de cette semaine : le gouvernement allemand consent à remettre en circulation une petite partie des dollars qu'il a thésaurisés (0,7 à 1 milliard), en ouvrant aux pays sous-développés des crédits à long terme. Ces crédits, qui pourront être dépensés au choix des bénéficiaires, devraient théoriquement ranimer les échanges et l'activité de l'industrie américaine. En pratique, il est cependant probable que les bénéficiaires achèteront avant tout des biens d'équipement allemands, moins chers que les américains, et que les dollars remis dans le circuit par l'Allemagne auront tôt fait de rentrer dans les caisses allemandes.

C'est pourquoi des remèdes plus radicaux devront être recherchés à la « crise du dollar » qui, sous une forme ou une autre, sévit depuis quinze ans. En effet, les échanges internationaux (environ 100 milliards de dollars par an) se sont développés beaucoup plus vite que la production d'or. Vouloir garantir par l'or les paiements internationaux revenait à vouloir faire passer un chameau par le chas d'une aiguille. Le dollar remplaça donc, en partie, l'or comme étalon monétaire international. Mais le chas de l'aiguille, quoique élargi, n'est toujours pas à la taille du chameau. Parfois, quand l'économie américaine est florissante, les dollars affluent dans les caisses américaines ; ils font cruellement défaut aux autres pays qui, sommés de régler leurs achats en or, sont finalement contraints de freiner leurs échanges (et leur activité) faute de moyens de paiement.

Le « rouble lourd »

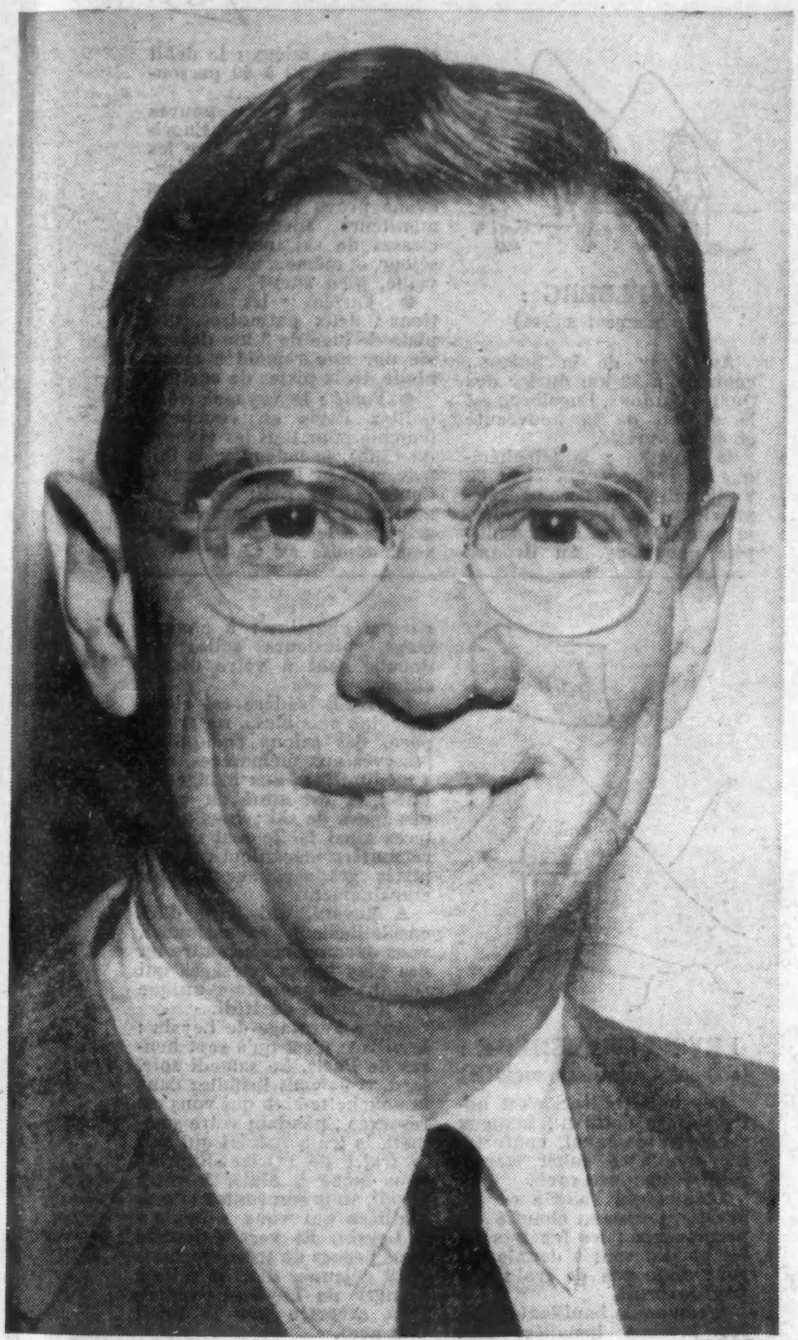
C'est seulement lorsque le marasme s'installe aux Etats-Unis et que les dollars s'en évadent que les trésoreries des autres pays capitalistes connaissent l'aisance, aisance d'ailleurs de courte durée car ils seront bientôt gagnés par le marasme américain.

Pour s'évader de ce cercle vicieux, il faudrait mettre en œuvre des réformes radicales : abandonner l'or et le dollar comme étalons internationaux ; transformer le Fonds Monétaire International en un véritable clearing des échanges mondiaux ; obliger les pays à balance excédentaire à ouvrir des crédits aux pays déficitaires.

Ce système a déjà des précédents : l'Union Européenne de Paiements en est un, encore assez timide ; le clearing géant qui fonctionne entre pays socialistes serait, par son envergure, un modèle plus valable, surtout si le nouveau « rouble lourd », que l'U.R.S.S. lance en ce moment psychologique, devient, à la longue, convertible.

Le nouveau gouvernement américain osera-t-il préconiser ces réformes ? Nul ne peut le prédire ; il est seulement certain qu'elles sont indispensables si les économies classiques désirent briser leurs goulots d'étranglement et relever le défi de la coexistence compétitive.

MICHEL BOSQUET.



(U.S.I.S.)

LE GOUVERNEUR DE LA BANQUE DES ETAT-UNIS (*).
Le chameau ne passera jamais.

(*) M. William McChesney Martin Jr.

AFFAIRES

● Les succès à l'exportation de l'industrie aéronautique française devraient compenser, dans les mois à venir, la baisse des ventes d'automobiles à l'étranger : l'Allemagne vient de commander 75 hélicoptères « Alouette II » supplémentaires à SUD-AVIATION ; la Finlande a passé une importante commande de fournitures à POTEZ AIR FOUGA ; un « Paris II » fabriqué par MORANE-SAULNIER a été acheté par le Président de l'Aéro-club d'Allemagne. L'essentiel reste cependant constitué par les commandes de « Caravelle » (96 à ce jour et 35 « options »).

● LA S.N. REPAL, qui exploite la moitié des gisements de Hassi-Messaoud, et la RÉGIE AUTONOME DES PÉTROLES se partageront, à partir de 1961, à Anvers, une raffinerie de 600.000 tonnes, qui sera approvisionnée en pétrole saharien.

● Plusieurs sociétés belges de travaux publics qui exerçaient leur activité au Congo ont fondé au Luxembourg une société, la « SLOS CONSTRUCTION COMPANY ».

● M. MAURICE BOULADOUX, président de la C.F.T.C., devient membre du conseil d'administration du Crédit Lyonnais, où il représentera les organisations syndicales. Il remplace Gaston Tessier, décédé. De son côté, M. Marcel Bô, président de Rhône-Poulenc, remplace au conseil Charles Schneider.

● Le BON MARCHÉ de Paris prend le contrôle des « Grands Magasins Au Bon Marché » de Bruxelles, société qui n'avait jusqu'alors aucun rapport avec son homonyme parisienne.

● La CATERPILAR TRACTOR COMPANY a décidé de créer en France une filiale qui fabriquera sur place les tracteurs de la marque.

TECHNIQUE

La fin des bielles

● ***Un moteur révolutionnaire vient d'être mis au point par un ingénieur allemand. Son secret : le piston rotatif.***

TOUS les jours, entre Stuttgart et Heidelberg, une petite voiture avale ses 500 km quotidiens de routes allemandes. Extérieurement, rien ne la distingue du modèle « Prinz » de la firme N.S.U. Les surprises commencent lorsqu'on soulève le capot.

Sous le capot se trouve en effet un moteur à première vue dérisoire : on pourrait le soulever d'une seule main. Son poids est de onze kilos, son « volume utile » de 125 cmc. Mais sa puissance effective, 29 CV, est égale à celle des moteurs de « Volkswagen », qui pèsent 85 kilos et ont 1.200 cmc de cylindrée.

Autres surprises : qu'il tourne à 800 ou à 20.000 tours (6.000 serait le maximum pour un moteur conventionnel), le petit moteur N.S.U. n'émet qu'un ronron discret. Il a une seule bougie; on chercherait en vain ses soupapes, ses bielles et vilebrequins : il n'y en a pas.

Des centaines de brevets

Quant aux pistons, ils sont tout le secret de ce moteur révolutionnaire: ces pistons ne sont pas des pistons. Ils sont résumés par une seule pièce mobile, triangulaire, tournant autour d'un axe excentrique, à l'intérieur d'une chambre en forme d'épitrochoïde. Normalement, cette pièce s'appellerait un rotor; mais comme elle remplace les pistons des moteurs à explosion conventionnels, on l'a appelée « piston rotatif ».

Le moteur à piston rotatif est donc enfin né. Son idée est aussi vieille que la machine à vapeur, puisque James Watt, il y a deux cents ans, avait tenté de construire sa première machine avec un piston rotatif avant de se résigner au malheureux piston à mouvement linéaire qui, depuis soixante-dix ans, cause d'innombrables ennuis aux automobilistes.

Ses inconvénients ont toujours été éclatants. Ce piston exige, en effet, des embiellages pesants et compliqués pour transformer son va-et-vient en un mouvement de rotation. De plus, le piston traditionnel accomplit, dans les moteurs à quatre temps, trois mouvements inutiles qui multiplient seulement ses temps morts et son usure :

1° Mouvement d'aspiration;
2° Mouvement de compression;
3° Explosion (le piston, pour une fois, travaille);
4° Mouvement de refoulement des gaz brûlés.

Des centaines de brevets avaient été déposés au cours des soixante-dix dernières années pour venir à bout de ces absurdités. Aucun d'eux ne fut viable. Si bien que l'ingénieur Felix Wankel ne rencontra que des sceptiques lorsqu'il proposa son « œuf de Colomb » à une grande firme.

Spécialiste des problèmes d'étanchéité, l'autodidacte Felix Wankel travaillait depuis 1926 à l'élimination du piston linéaire. Au début de la dernière guerre, le ministère de l'Air du Reich lui avait installé des ateliers, d'une valeur de plusieurs millions de marks, sur le lac de Constance. L'armée française d'occupation ne sembla pas s'intéresser à ces ateliers détruits, ni aux travaux que Wankel poursuivit à partir de 1945, avec un équipement assez rudimentaire, dans sa maison.

Un rotor excentrique

Au début de 1957, la première ébauche du moteur à piston rotatif naquit au usines N.S.U. qui, frappées par la crise mondiale du motocycle, s'était associée aux recherches de Wankel. Le principe du moteur était au point : le rotor triangulaire et excentrique qui, pour chaque révolution, accomplissait par trois fois les opérations d'aspiration, de compression, de combustion avec travail et de refoulement, opérations qui demandent deux va-et-vient du piston dans un moteur conventionnel. Le problème technique le plus délicat était résolu lui aussi : l'étanchéité des surfaces de contact du rotor et de la chambre de combustion.

Lorsque les brevets du nouveau moteur furent présentés aux Etats-Unis, ils se heurtèrent d'abord à deux refus : le Bureau des Patentes américain décréta que le moteur décrit était irréalisable. Des ingénieurs allemands durent leur démontrer le contraire. La firme Curtiss-Wright, dont les moteurs à pistons, destinés à l'aviation, étaient condamnés par l'essor des avions à réaction, ne se laissa, elle aussi, convaincre de la viabilité du nouveau moteur que lorsque tous ses secrets lui furent dévoilés.

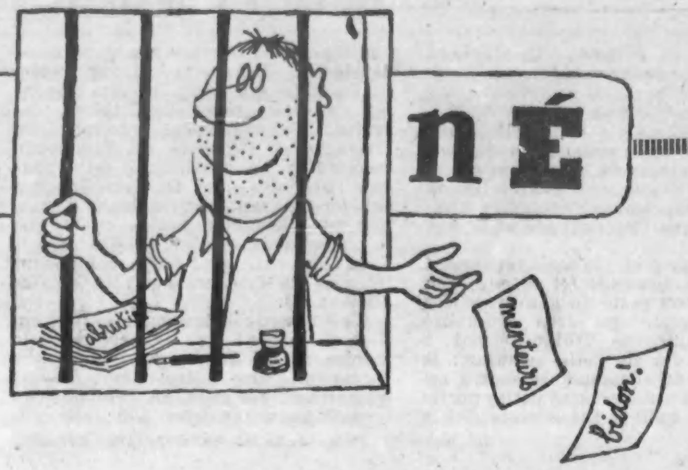
Depuis, la firme américaine a mis quatre-vingts ingénieurs et des centaines de techniciens au travail. N.S.U., opérant avec des moyens beaucoup plus réduits, ne commencera la production en série qu'en 1962. Curtiss-Wright annonce déjà la sortie d'une série de moteurs marins de 50 CV; ils seront suivis de moteurs de 500 CV et d'un moteur d'avion de 5.000 CV.

L'ère des bielles fondues et des rodages de soupapes tire à sa fin.

M. B.

Semaine publicitaire
du 17 au 24 novembre
PARDESSUS
ITALIENS
199 NF
CHEZ
Gram
ETO. 09-44
10 bis, avenue de la Grande-Armée
PARIS (17e)

PUBLI-Siné



A vous de juger ! — Nous avions remis à Siné les textes ci-dessous. Vous avez vu (« L'Express » n° 490) les horreurs qu'il a dessinées sous prétexte d'illustrer allégrement nos Villages de Neige. Ne cherchons plus : l'abominable Homme des Neiges, c'est Siné. Cette semaine, nous avons décidé de le mettre hors d'état de nuire. Pendant qu'il expie, nous espérons pouvoir rétablir la vérité en vous présentant (sérieusement cette fois) notre programme d'hiver. Le voici.

SUPER-TIGNES :
(pour les sportifs)

Imaginez un somptueux théâtre de neige... Vous en êtes les acteurs ; la scène est à vous — et la neige aussi. Quel que soit le temps, quelle que soit la saison, *vous arrivez et vous skiez* ; Tignes, en effet, est la plus haute station de sports d'hiver de France. Mais une neige idéale sans remontées mécaniques n'est qu'un paradis inaccessible ; Tignes est un paradis tout à fait accessible aux sportifs : six téléskis, un télébenne, un télécabine qui monte à 2.700... et d'autant plus accessible qu'à Tignes, comme dans toutes les stations du Club, les remontées sont gratuites.

Mais avant et après l'effort : le confort !

Avant : vous voyagez en train spécial équipé de couchettes.

Après : Super-Tignes, c'est le contraire de la foule ; c'est le petit groupe de copains, c'est le Club House, grand chalet-hôtel moderne où vous vous réunissez le soir, où vous dansez, où vous vous détendez.

ENGELBERG :
(typiquement suisse)

Au cœur de la Suisse... centrale, à 20 km du lac des Quatre-Cantons, Engelberg est la station de la nouveauté et de la variété.

● *Nouveau :* le téléphérique de Trübsee, qui vient de s'adjoindre un second téléphérique au trajet parallèle et voit ainsi son débit multiplié par deux. Au Brünni, c'est encore mieux : le débit est porté de 12 à 40 personnes par cabine.

● *Nouveau :* vous pouvez emmener vos enfants à Engelberg... mais sans en être les esclaves ! En effet, vous n'aurez pas à les surveiller ; nous avons prévu pour eux : des moniteurs spécialisés, des classes de ski, une salle de séjour, et même... un bar (surveillé, bien sûr) !

● *Variées :* les distractions : deux patinoires, une piste de luge de 3 km desservie par une remontée mécanique, trois pistes de curling.

● *Varié :* le voyage : vous quittez Paris en couchette (comme pour tous les villages du Club), le bateau vous fait traverser le lac des Quatre-Cantons, un petit train de montagne vous monte à Engelberg et le funiculaire privé vous dépose au Club.

MONETIER-SERRE CHEVALIER :
(un confort grand style)

Du soleil, du soleil, du soleil... partout.

Du soleil sur une profusion de pistes qui serpentent entre les mélèzes, du soleil tout au long des 12 remontées mécaniques, du soleil pour la sieste sur la terrasse de Monêtier, du soleil aussi sur la « piazza » de « Ratier », presque à 2.000 mètres ; on y mange chaud... on y a chaud !

Du soleil également au village-club, prototype de super-hôtellerie ; il comprend une vaste et élégante bâtisse, et tout autour, sous les arbres, dans la neige, de vrais chalets où chaque chambre est dotée d'une salle de bains.

Bien entendu, à Monêtier-Serre Chevalier, vos rêves aussi seront ensoleillées...

Vous rêverez peut-être de l'excursion dont vous reviendrez : Sestrières, en Italie, où nous vous emmenons toutes les semaines.

Rien ne vous interdit de rêver également à vos prouesses du lendemain... sous le soleil. Et vous vous apercevrez, au réveil, que la réalité est aussi belle que vos songes : à Monêtier-Serre Chevalier, le « complexe technique » est tellement au point que l'ensemble téléphérique-télécabine - téléskis possède une capacité de remontée de 4.000 personnes à l'heure ; ce qui signifie que vous n'aurez jamais à attendre, et que si le cœur vous en dit, vous pourrez skier toute la journée sans emprunter jamais la même piste ni le même remonte-pente.

LEYSIN-BELVEDERE :
(ambiance calme et tranquille)

Leysin-Belvédère, c'est notre village douillet ; luxueux sans être solennel, confortable sans être collet monté, raffiné sans être snob.

L'hôtel qui l'abrite est de première classe, chauffé en permanence ; les fenêtres (et les portes) sont à double paroi : donc pas de froid... et pas de bruit.

L'eau coule bouillante dans les lavabos installés dans chaque chambre ; à chaque étage, plusieurs salles de douche sont à votre disposition.

Leysin-Belvédère est riche en coins paisibles... un grand parc, des salons tranquilles réservés aux mélomanes, aux « méditatifs », aux bridgeurs. Enfin, il est situé au cœur des zones de ski ; vous profiterez ainsi facilement des 11 remontées mécaniques et des pistes graduées selon votre entraînement.

A Leysin, qui jouit d'un ensoleillement exceptionnel, vous découvrirez en outre un des plus beaux paysages qui soient : le panorama unique sur les Dents du Midi.

Autre avantage de Leysin : le village n'est qu'à sept heures de Paris. Le samedi soir, tard, vous vous installez dans la couchette-club qui vous est réservée ; pendant votre sommeil, le train spécial qui suit le trajet de l'Orient-Express vous mène à Aigle. A votre réveil, vous empruntez la crémaillère qui vous « monte » à Leysin. Et vers 7 heures vous prenez un (réconfortant) petit déjeuner dans la salle à manger de Leysin-Belvédère déjà caressée par le soleil tout neuf.

LEYSIN-CHARLESTON :
(de l'imprévu)

Le village est presque au centre de Leysin, la patinoire est à deux pas... toutes les chambres sont exposées au Midi.

Leysin-Charleston est tout nouveau, tout beau ; les soirées y sont gaies, l'orchestre qui les anime ne vous décevra pas. Après la danse, il y a les jeux : une vraie scène, décorée dans le vrai style club, est dotée de tout le matériel nécessaire à la réalisation de spectacles ; la bibliothèque regorge de livres, la discothèque de disques...

...Et les pistes de neige ! Elles vous attendent ; à quelques minutes seulement de votre chambre. Leysin-Charleston : promesse de vacances joyeuses.

LEYSIN-CHAMOIS :
(ambiance jeune et dynamique)

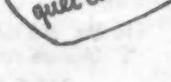
Oui, Leysin-Chamois, c'est notre village-jeunesse : gai, sportif, simple, sympathique.

L'un de ses charmes réside en son isolement ; situé à l'écart de Leysin — sans être pour autant coupé du monde — il est seul, au centre d'extraordinaires champs de neige, blotti au cœur de merveilleuses forêts de sapins.

Ses soirées sont trépidantes ; leur réputation a franchi les frontières... interclub !

Enfin, le téléski de Prafondaz est à la porte du village. Prafondaz, toujours enneigé, est un endroit idéal pour apprendre à skier ; vous y découvrirez une vue exceptionnelle sur le lac Léman... et aussi un charmant chalet où le « petit vin blanc » (suisse) accompagne joyeusement la fondue.

Complétez votre information : tous renseignements sur simple demande au



CLUB MÉDITERRANÉE

8, rue de la Bourse, PARIS - RIC. 78-00

COMMUNIQUÉ.

● **FOURRURE**

Les spécialistes répondent

(Voir pp. III, IV.)

● **PLUIE**

Les hommes se protègent

(Voir p. VII.)

● **CUISINE**

Les plats « surgelés »

(Voir pp. VII, VIII.)

MADAME EXPRESS

NOUVEAU-NÉ AU ROYAUME DES JOUETS : LE KISMI.
Autre chose qu'une poupée (voir pp. IV et V.)

(Abeille.)

Cette semaine Mme Express a :

● ***Renoncé*** à résoudre parfaitement le problème des « couvre-pieds fuyants ». Les duvets recouverts de nylon ou de rhovyl (pratiques parce que chauds, légers et lavables) ont en effet une fâcheuse tendance à ne pas tenir en place et à passer une bonne partie de la nuit sur... la descente de lit.

Pour les en empêcher, trois solutions de fortune : — placer le couvre-pieds sous la couverture ; — le recouvrir d'une cretonne à volant permettant de border le lit ; — le fixer à la couverture par les quatre coins en utilisant soit des boutons-pression, soit huit petits carrés de Velcro (tissu adhésif en vente dans les grands magasins).

● ***Touché*** à plusieurs reprises un sac en toile plastifiée pour s'assurer qu'il n'était pas en box. Cette nouvelle matière, le Cordoual-rush, est vraiment étonnante de souplesse et d'aspect. Elle sera bientôt utilisée par différents fabricants de maroquinerie. Un défaut pour l'instant : la gamme des coloris assez limitée et qui surtout ne comporte pas encore de noir.

● ***Imperméabilisé*** la capote défraîchie d'un landau de bébé grâce à un nouveau liquide qu'il suffit de passer sur la toile avec un pinceau, en couche assez épaisse. On laisse ensuite sécher 48 heures et le landau peut supporter n'importe quelle averse. Le produit convient aussi aux capotes des automobiles, même si elles sont faites de tissus synthétiques ou mélangés (sauf caoutchoutés). Attention : ne pas effectuer le travail près d'une source de chaleur (Lustrolac, le flacon pour 4 à 6 m2 : 6,60 N.F., garages et maisons d'accessoires pour automobiles).

● ***Appris*** qu'un médecin anglais venait de mettre au point un nouveau traitement des brûlures. Il s'agit simplement de tremper la partie brûlée dans du lait froid. « L'inventeur » de ce nouveau remède des brûlures (rappelons que, de l'acide picrique aux diverses pommades, il en existe des quantités) se déclare si satisfait des résultats qu'il a obtenus depuis dix ans sur des brûlures du premier et du second degré, qu'il demande aux spécialistes de vérifier si la thérapeutique par le lait ne pourrait pas être étendue valablement au traitement des grands brûlés.

En attendant, le traitement est inoffensif et simple. C'est dans les cuisines qu'on se brûle le plus souvent. Le lait y est aussi à portée de la main. Mais il ne faut pas se contenter de faire des compresses. Il faut plonger la partie brûlée tout entière. « Le lait peut parfaitement resservir ensuite », déclare le médecin d'outre-Manche. C'est un avis dont Madame Express lui laisse la responsabilité.

● ***Adopté*** pour le démaquillage le nouveau coton pré-découpé. Plié en accordéon dans une boîte de carton qui sert de « distributeur », il se présente sous forme de tampons plats et rectangulaires qui se détachent très facilement les uns des autres grâce à un gros « pointillé ». C'est à la fois pratique et économique. (Domino, 1,90 NF la boîte, en pharmacie.)

● ***Protégé*** un plat de « verre à feu » en intercalant entre son fond et la flamme un nouveau disque de protection fait d'un fin grillage, cerclé d'une bande de métal, et muni d'un crochet de suspension. Utilisé également sous une casserole d'émail, le disque a évité le noircissement habituel. Madame Express a constaté que non seulement le temps de cuisson n'était pas modifié, mais il lui a semblé que la chaleur était ainsi mieux diffusée (Tomado, 1,85 N.F., grands magasins).

Somptueux manteau d'ocelot grande ampleur, resserré ou non par une ceinture. Col très dégagé, se fermant à volonté. BRUNSWICK, 82-84, avenue Victor-Hugo, POI. 52-59 et 62, boulevard de Strasbourg, NOR. 44-06.

En astrakan russe pleine peau, très beau manteau ample, col boule, manches larges pouvant se porter longues ou 3/4. Dans le dos, l'ampleur part d'un empiècement dissimulé sous le col. Avec la toque assortie : 1.150 NF. M. GILBERT, 12, avenue de Wagram, PARIS (8e). MAC. 12-42.

Somptueux manteau de vison Autumn Haze « Emba ».
Léon VISSOT, 49, r. Fg-St-Honoré, Paris. ANJ. 36-94.

Moiré breitzchwanz nacre doublé ventre de petit gris assorti, grand col renard noir. P. CHARLES, 88 bis, avenue Mozart, PARIS (16e). AUT. 89-39.

Loutre du Brésil Tourmaline garnie de ragondin. RENEL, 5, avenue Victor-Hugo, PARIS. KLE. 70-61.

Manteau d'ocelot choisi parmi les fourrures précieuses de la nouvelle collection de BRADLEY'S Furs, 18, avenue de l'Opéra, PARIS. OPE. 05-21.

TOQUES ET COLS DE RENARD NOIR ET ROUX (1).
Sage ou folle : une envie de « quelque chose ».

(Dambier.)

FOURRURE

Vingt questions aux spécialistes

● *Les femmes ne demandent plus à la fourrure d'être chaude.*

LE monde de la fourrure (et des fourreurs) bouge. Cet hiver, stimulées par les édits de la haute couture, les femmes ont, pour la première fois depuis plusieurs années, envie — follement ou sagement — de *quelque chose* en fourrure.

Si leur suprême ambition demeure le manteau de bête précieuse, elles se contentent souvent d'un accessoire : chapeau, col, fourrage, cravate.

L'achat de fourrure est une entreprise assez importante pour que Madame Express tente de répondre aux questions qu'elle-même (et ses sœurs) se pose. Elle a laissé ce soin à des spécialistes, c'est-à-dire à des fourreurs :

— Qui achète quoi ?

— Il y a trois sortes de clientes :

1) Les budgets importants : ces femmes (fort rares) ont déjà un vison dans leur armoire, elles achètent une autre fourrure précieuse mais d'une coupe « sport » aussi facile à porter qu'un imperméable : breitschwanz, astrakan, loutre du Brésil.

2) Les budgets... démocratiques : là, le détail est roi, les chapeaux font fureur, ainsi que les cols (renard noir ou roux, kalgan, ragondin, etc.).

3) Les budgets jeunes : oui, jeunes filles et jeunes femmes s'intéressent à nouveau à la fourrure ; elles demandent du kalgan, de l'agneau mérinos, et même de l'astrakan.

Les goûts changent

— Est-ce que le goût des femmes en matière de fourrure a évolué depuis quelques années ?

— Enormément. Mais il y a deux aspects du problème à considérer :

1) Certaines fourrures deviennent ou reviennent périodiquement à la mode (cette année, les poils longs refont leur apparition) ; cela fait évidemment monter le cours des peaux.

2) Les femmes ont tout récemment abandonné une notion pourtant bien ancrée... dans la tête de leurs mères : la notion de solidité. Elles n'achètent plus un manteau de fourrure pour toute leur vie, ni même pour dix ans ; elles recherchent avant tout la *légèreté* puis la couleur à la mode, la forme pratique, le prix abordable.

— On constate effectivement que les manteaux perdent du poids ; à quoi cela tient-il ?

— D'abord au fait qu'ils sont moins longs et moins larges ; finis les innombrables godets dans le dos, les pans où l'on s'enveloppe, les cols immenses, les manches de mandarin. D'autre part, la solidité n'étant plus exigée, le cuir des peaux est de plus en plus « abaissé » ; il devient plus fin, plus mince... et plus fragile. Enfin, troisième facteur de légèreté : la disparition presque complète des « paddings » et autres fournitures encombrantes. La ouatine est même tombée en désuétude ; lors de l'achat d'un manteau de fourrure, une femme ne demande jamais — mais jamais — *« Est-ce que c'est chaud ? »*.

Marron et beige

— Quelles sont les fourrures véritablement à la mode ?

— Toutes les fourrures marron : vison, loutre de mer, castor, ragondin et toutes les fourrures claires (naturelles ou décolorées) : renard roux, mongolie, agneau des Indes, kalgan, loutre du Brésil, etc. ; même le poulain, qui avant la guerre ne se faisait qu'en marron ou en noir, est demandé cette année en « sable ». On vend également beaucoup de « moiré de Chine », petit agneau si fin que l'on est obligé de le « percaliner », c'est-à-dire de le doubler de pongé de soie pour le rendre un peu plus résistant.

— Et l'astrakan ? Comment a-t-il reconquis la faveur des femmes ?

— Un préjugé défavorable s'y attachait depuis la guerre : il faisait « vieux ». Si, cet hiver, les femmes reviennent à l'astrakan, elles ne le veulent plus comme autrefois à boucles longues et serrées (signe de qualité), mais le plus plat possible, le moins « astrakan » possible !

— Une fourrure décolorée est-elle aussi solide qu'une peau naturelle ?

— Pas tout à fait, bien sûr.

Plus de femmes fortes

— Est-il facile de tailler des boutonnières dans de la fourrure ?

— Oui, relativement. Les boutonnières constituent évidemment des « points sensibles »... mais puisque la solidité d'un manteau n'entre plus en ligne de compte ! De toute façon, depuis que les manteaux droits sont à la mode, nous avons été obligés d'abandonner la bride et l'agrafe classiques devenues insuffisantes pour fermer un vêtement.

— Certaines fourrures sont-elles à déconseiller aux femmes très petites ou très fortes ?

— En règle générale, on peut dire qu'une fourrure trop « nounours » engoncera une femme particulièrement menue, mais le problème ne se pose pratiquement plus pour les femmes fortes : la taille des Françaises se standardise... et les régimes amaigrissants ont une répercussion inattendue sur la vente des grandes tailles !

— Où en est la vogue des mélanges de fourrure ?

— Elle continue ; mais les contrastes sont en régression au profit des « ton sur ton » : vison pastel sur loutre du Brésil, renard noir sur astrakan, etc.

— Il paraît que les fourrures sont moins chères aux Etats-Unis ; comment se fait-il alors que les étrangères, en général, et même les Américaines, viennent acheter leurs manteaux à Paris ?

— Depuis que la liberté d'importation des pelleteries est complète, les grands fourreurs français se déplacent beaucoup, assistent à des ventes aux enchères au Canada ou aux Etats-Unis... et achètent. Comme la main-d'œuvre française est la meilleure qui soit, on peut affirmer que les *beaux* articles vendus en France sont les plus beaux du monde. D'autre part, les fourrures sont détaxées à l'exportation ; les Américaines auraient par conséquent bien tort de ne pas venir choisir leur manteau à Paris... Il est d'ailleurs à remarquer que les Parisiennes qui ont fait l'acquisition

→

(1) Renard noir : la toque, 109 NF, le col 135 NF (au Printemps) ; renard roux : la toque, 130 NF, le col 183 NF (Franck et fils).

H. Tassel
Spécialiste du
CASTOR
VISON
BREITSCHWANZ
AUX CHASSES ROYALES
65-67, avenue Victor-Hugo, PARIS

WEIL
FOURRURES
nouvelle formule
grande collection
prix boutique
4, rue Ste-Anne
(angle av. de l'Opéra)

Cette semaine, superbe manteau astrakan russe garanti pleines peaux :

990 NF

Chez LADY, vous trouverez un grand choix de murmel, rat d'amérique, agneau des Indes, agneau moiré, poulain décoloré, kalgan toutes couleurs, ainsi qu'une importante collection de manteaux de castor et vison. (Large crédit sur demande).

Au rayon Prêt-à-porter, vous trouverez des manteaux, robes de ville et de cocktail, tailleurs, vêtements de pluie, de grande classe. Très belle Collection de robes de mariées et de cortège. Important rayon de cuir et peaux 1re qualité.
Écoutez LADY tous les dimanches à 14 h. sur EUROPE I.

LADY 42, Chaussée d'Antin. PARIS PIG. 27-20

E.L. Dupuy

Elles sont toutes enchantées de leur

Mitoufle

combiné bas et slip Helanca

confortable comme un collant

élégant comme les plus beaux bas Nylon,

supprime tous les problèmes d'attache de bas, et laisse la femme merveilleusement libre.

C'est une production gel et IMPERIAL

On peut essayer un MITOUFLE dans un des nombreux centres d'essayage Mitoufle

ARCANTE

Sacs de velours italiens exclusifs

66, avenue Victor-Hugo

KLE. 95-65

ZONE BLEUE - PARKING FACILE

FUTURES MAMANS

élégantes

"MAMAN CHIC"

a créé à votre intention une collection de "Classe" dans des tissus couture.

Tous modèles conçus pour être transformables par ses soins après la naissance.

48, RUE DE PASSY

"SALON BOUTIQUE" DANS LE JARDIN

416, RUE ST-HONORÉ

SALONS AU 1er ETAGE (ANGLE R. ROYALE)

CATALOGUE SUR DEMANDE

Au Vison blanc

GEORGES FOUX

FOURREUR

Une collection...

(*L'Express du* 20-10-60)

96, avenue Mozart - PARIS (16e)

AUT. 91-28

d'une fourrure à l'étranger nous demandent de la retoucher ; la Française est farouchement individualiste : elle demande une fourrure personnalisée.

— Peut-on transformer ou réparer toutes les fourrures ?

— Oui, à peu près. Les points d'usure étant toujours le bas des manches et l'intérieur du col, on remplace les peaux râpées et le tour est joué. Mais en dehors des retouches classiques (cols trop larges, manches trop importantes, longueur à rectifier), il nous arrive souvent de remettre le manteau complètement à plat, de retailler une toile sur la cliente et de refaire du neuf avec... du plus ou moins vieux.

Lustrage ou lustre

— Qu'est-ce que le lustrage ? Est-ce une opération qui consiste à redonner du brillant à un poil terni ?

— Vous voulez sans doute parler du lustre ? Non, lustrer un manteau, c'est tout simplement le retremper dans un bain de teinture ; mais on peut « retoucher » une fourrure sans la relustrer entièrement à l'aide d'une brosse, d'un pistolet ou même d'une plume. Certaines peaux comme le vison supportent bien le lustre, d'autres moins.

— Comment reconnait-on un vison d'élevage d'un vison sauvage ?

— Le vison sauvage a le poil plus dru ; on peut dire également que dans le domaine des « foncés », un beau vison d'élevage est plus foncé que le plus foncé des visons sauvages... et aussi cher.

— Est-il exact que la couleur et la qualité des visons varient selon les régions ?

— Oui, bien sûr ; qualité et couleur varient selon le climat et la nourriture des bêtes. Au Canada, les visons sont généralement foncé, dans certaines régions d'Amérique, on trouve de grandes peaux très claires ; dans l'Etat du Wisconsin, les bêtes sont petites, en Caroline et dans le Minnesota les visons sauvages sont clairs.

— Les manteaux confectionnés avec de grandes peaux sont-ils plus solides que les autres ? En d'autres termes, le nombre des coutures est-il inversement proportionnel à la solidité du vêtement ?

— Pas le moins du monde. Le nombre des coutures n'a rien à voir avec la solidité. Pour confectionner un manteau de panthère (la peau de panthère étant la plus grande qui soit), il faut en moyenne 7 à 8 bêtes ; mais des raccords à l'intérieur d'une peau, même très belle, sont inévitables ; l'animal peut avoir des cicatrices, s'il a été tué par une balle, la peau a éclaté à l'endroit de la blessure, etc. Il faut en outre faire concorder les taches du pelage ; une couture dans un manteau de tissu ne le rend pas plus fragile ; dans un manteau de fourrure non plus.

Gare au soleil

— Certaines fourrures sont-elles en voie de disparition ?

— Oui ; la panthère qu'on ne trouve plus qu'en Somalie — et encore ! — et l'ocelot qui ne vit qu'au Mexique et au Brésil.

— Est-il bon de parfumer un manteau de fourrure ?

— Très modérément ; le parfum graisse le poil, s'y imprègne et l'odeur ne s'en va *jamais*, même après un nettoyage.

— Faut-il faire nettoyer fréquemment un manteau de fourrure ?

— Une fois par an, au moment de le mettre en garde.

— Il existe maintenant, paraît-il, des produits souverains contre les mites ?

— Le meilleur « produit » pour protéger la fourrure demeure le froid ; elle s'y conserve à l'abri de tous ses ennemis.

— Quels sont les ennemis de la fourrure ?

— Le soleil et, en général, toute chaleur exagérée. La neige a tendance à brûler le cuir. En revanche, elle ne craint absolument pas l'eau.

— Une dernière question : le crédit est-il souvent employé lors de l'achat d'un manteau de fourrure ?

— Oui ; le crédit se fait couramment dans la plupart des grandes maisons ; il ne porte évidemment pas sur des sommes minimes. La fortune de la cliente n'a rien à voir dans l'affaire. En effet, nous avons tous remarqué que les femmes *très* aisées ne demandent pas de crédit... elles le prennent.

JOUETS

Les best-sellers 1960

● *Les ours sourient, les poupées regardent, les voitures ronronnent, Ben Hur triomphe.*

DANS les vitrines des grands magasins, les jouets de Noël ont fait cette semaine leur apparition. Pourquoi si tôt, à plus de six semaines du passage du « Père Noël » ?

— Pour permettre aux parents de choisir plus tranquillement, disent les commerçants. Les plus avisés viennent avec leurs enfants faire un tour au rayon, avant la cohue, pour y chercher des idées.

C'est aussi à la fois pour « tenter » les parents et essayer d'étaler la période de vente : 50 % des jouets sont en effet vendus entre le 10 et le 15 décembre !

Rien n'est trop beau

Il s'en vend d'ailleurs de plus en plus. Beaucoup de parents, malgré les sacrifices que cela implique souvent pour eux, se sont résignés au prix élevé des beaux jouets (50 NF en moyenne pour une poupée de 30 cm à cheveux naturels et implantés, c'est-à-dire lavables). De 1952 à 1960, le chiffre d'affaires global de l'industrie française du jouet s'est accru au rythme d'environ un milliard d'anciens francs par an. En 1959, il a atteint 26 milliards, chiffre considérable pour une industrie encore très dispersée : elle compte environ près de 2.000 entreprises (dont un petit nombre seulement sont industrialisées : l'une d'elles sort de 1.000 à 1.200 poupées par jour).

Un fait spectaculaire : l'extraordinaire développement des jouets en

2) LA FLORIDE TÉL[...]
Elle rivalise avec [...]

matière plastique. Leur pourcentage, dans l'ensemble de la production, est passé de 3 à 20 % en quelques années.

L'effort de recherche dans la présentation et le conditionnement est également considérable : certains emballages de poupées, par exemple, se transforment en meubles ou accessoires (lits, berceaux, balançoires). En somme, de l'avis des fabricants comme de celui des parents, rien n'est trop beau pour les enfants.

Encore faut-il que les intéressés « marchent ». Pour éviter à ses lecteurs des sourires déçus le matin de Noël, Madame Express a essayé de savoir quels seront les jouets que les enfants désireront le plus cette année. Certains sont nouveaux, d'autres traditionnels. Tous ont « quelque chose » qui les met à la mode. Voici, parmi l'immense choix que les magasins proposent, les catégories qui s'annoncent déjà comme les « best-sellers » de Noël 1960 :

Un ours qui rit

— Pour les plus petits (un mois à trois ans) :

Les jouets dits « éducatifs » viennent en tête : encastrements, cubes et anneaux gigognes, toujours en matière plastique, de tons « pastels-vifs ». Mais « Nounours » n'est pas mort, au contraire. Seulement, cette année, il change de tête... et de peau. L'« ours rieur » s'habille de nylon et de teintes claires (le marron est en perte de vitesse) et vaut de 39 à 60 NF, selon la taille (*photo* 1). La peluche, d'ailleurs, a trouvé un nouveau débouché : le gros animal sur bascule, version moderne de l'antique cheval de bois. Parfois, la bascule s'enlève et l'âne, le caniche ou le zèbre devient jouet à traîner. Mis à

MOUSSE PEU... POUR LAVER MIEUX !

Votre machine ne déborde pas : grâce à la mousse dosée de Skip, elle tourne rond... le linge est bien brassé, bien lavé, votre machine jamais encrassée.

Votre linge est nettoyé fil par fil : sans écume, sans le moindre dépôt : il est propre et souple... comme vous l'aimez !

et se rince tout seul ! La mousse dosée de Skip ne colle pas au linge : le rinçage est facile et rapide ; économie de temps, de peine, et du capital que représente votre machine.

SPÉCIALEMENT FAIT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER

LES PLUS GRANDES MARQUES RECOMMANDENT SKIP — une Garantie

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER

SKIP : DU LINGE COMME VOUS L'AIMEZ ... VOTRE MACHINE BIEN TRAITÉE !

...ux de bataille » ... ces jouets tour- ... 150 NF.

... hiver sera peut- ... tout droit du ... page 1), sorte ... plastique gon- ...cheurs » et aux

(Abeille.)

...EUR. ...tête.

(Abeille.)

FLORIDE ... rivalise avec ...

yeux clignotants. Il a connu un immense succès dans son pays d'origine où il s'est vendu jusqu'à 10 dollars au marché noir. Certains magasins ont été obligés de limiter leur vente à une heure par jour pour éviter l'envahissement par les fanatiques du Kismi. Exporté aux U.S.A. (sous le nom de « Winkie ») le bébé japonais a connu la même vogue, au point que les stocks y furent épuisés en quelques jours.

Pour le lancer en France, un grand magasin (1) a été obligé d'acheter la licence japonaise et de faire fabriquer Kismi en France où il ne coûtera que... 9 NF. Ajoutons qu'il s'agit là autant d'un fétiche que d'un jouet et qu'il plaira peut-être plus aux parents qu'aux enfants.

Des valeurs sûres

— *Pour les filles :* trois valeurs sûres et permanentes se partagent le marché, mais chacune comporte une version moderne :

● LA POUPÉE : nouveauté de l'année « Coucou » qui — grâce à un dispositif optique — vous suit des yeux lorsque vous tournez autour d'elle (de 25 NF à 60 NF). (*photo* 3.) C'est un Oscar 1960. Un petit défaut à notre avis : de face, elle a le regard vague. A noter aussi : la poupée à buste rotatif qui permet une grande souplesse et le bébé qui pleure (on appuie sur sa poitrine et tout le visage se plisse).

● LA DINETTE : plus elle se rapproche de la taille des vrais services de table, plus elle est de forme moderne, plus elle comporte de pièces (jusqu'à 27 !), plus la dinette est à la mode (de 6,75 NF à 27,50 NF). (*photo* 5.) Bien entendu, le fer-blanc a cédé depuis longtemps la place au plastique.

● LE JOUET MÉNAGER : cuisinières, machines à laver, séchoirs à cheveux ne se contentent plus d'être des miniatures. Pour être à la page, ils doivent fonctionner. Les meilleurs jouets dans le genre, parce qu'ils sont tout à fait sans danger : un aspirateur-traîneau avec ses accessoires et sa valise (69,50 NF, *photo* 6) et une machine à coudre qui pique vraiment (10 NF environ).

— *Pour les garçons :* en tête de tous les chiffres de vente, il y a toujours la voiture miniature. La mode, dans ce domaine, suit exactement celle des vraies voitures. Cette année, c'est la 404 et surtout la Floride, en toutes tailles, en toutes teintes. Le modèle « de luxe » est téléguidé, en fonte d'aluminium caramel avec coffre ouvrant et ventilateur sous le capot (39 NF environ, *photo* 2).

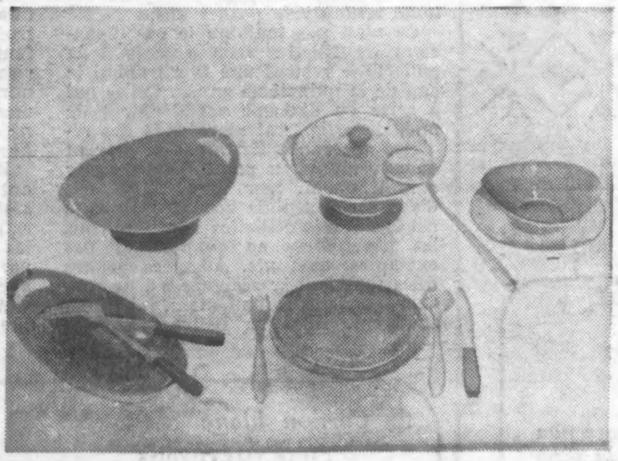
● En seconde position, deux panoplies : Ivanhoë, qui a déjà très bien marché l'an dernier, grâce à la télévision, est relancé cette année par →

(1) Exclusivité du Printemps.

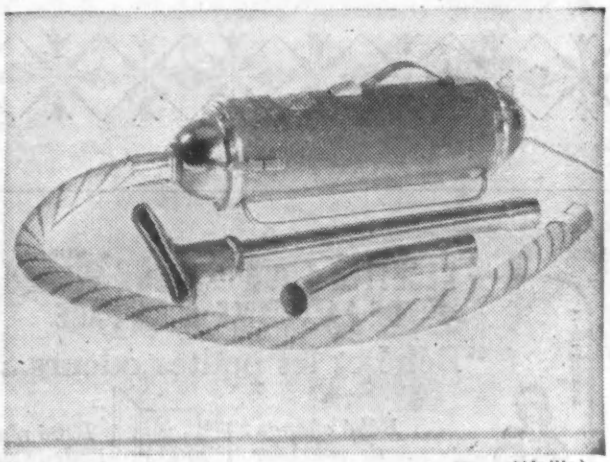
(Abeille.)

3) LA POUPÉE « COUCOU ».
Elle vous suit du regard.

...STRUCTIONS EN PLASTIQUE.
...ont courir aucun risque.



5) LA DINETTE GRAND MODÈLE.
Elle adopte les formes scandinaves.



(Abeille.)

6) L'ASPIRATEUR MODÈLE RÉDUIT.
Il aspire vraiment la poussière.

...de Culture ... la ... faix.

POUR LES FETES
FUTURES MAMANS chez
Maman Boutique
8, rue Chauveau-Lagarde
PARIS (8e) - ANJ. 32-58
DES ENSEMBLES ET ROBES HABILLES A PARTIR DE
155 NF
Ouvert sans interruption de 10 h à 19 h. (sauf lundi)

Durer PARIS
COLLECTION D'HIVER
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

E. Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-66 - RICHELIEU : 81-80

Gloria

Bottillon Fourré
en peausserie Caravelle
noire, blanche ou couleur
semelle Sécurit
95 NF

CAREL

122, CHAMPS-ÉLYSÉES - BAL. 95-70
29, Bd SAINT MICHEL - ODE. 20-46

Madame,

Une collection spéciale "Robes de Fêtes" pour la fin de l'année a été créée spécialement par.

Pierre Clarence

9, rue St-Florentin, Paris
Tél. : OPE 09-88

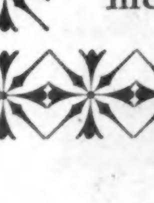
Présentation tous les jours à 15 h. 15.
Ouvert le Samedi toute la journée.

P.S.-Premier prix pour un modèle "Fêtes" 350 NF

RECETTES POUR "MIEUX VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE

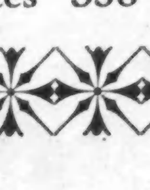
SYNERGIE 187-74

"Bébé et les petites odeurs..."



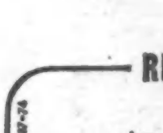
Bébé change de couches.

Avant de changer Bébé, en femme avertie, vous donnez un coup de bombe AIR-WICK dans la pièce. Pas dans sa direction, bien sûr, mais vers l'endroit où vous allez déposer les couches.



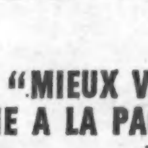
Bébé n'aime pas l'odeur de la pipe

de Papa et vous ne voudriez pas qu'il en souffre. Aussi dès que votre mari fume près du berceau, donnez quelques bons coups de bombe AIR-WICK et l'odeur de tabac sera détruite.



Si Bébé est malade,

vous fermez la porte de sa chambre pour qu'il soit au calme. Mais en mère attentive, vous lui donnerez un air pur en plaçant sur la commode un flacon d'AIR-WICK, mèche à peine tirée, jusqu'à ce qu'il guérisse.



Bébé a un tapis plastique

qui est facile à entretenir mais qui sent assez fort. Pour que Bébé ne souffre pas de l'odeur, débouchez un flacon d'AIR-WICK dans sa chambre, chaque matin, pendant quelques heures.

Europe n° 1 ; et surtout Ben Hur, dont on s'est mis à fabriquer plusieurs modèles, depuis la sortie du film (72 NF environ, voir casque et dague, *photo* 1, page précédente).

A noter : les jouets scientifiques (petit chimiste) ou manuels (petit menuisier) sont un peu en régression : les parents ont peur des dégâts. Mais on assiste à un démarrage important des jouets éducatifs « sans danger » : peinture qui sèche immédiatement et pour laquelle on n'utilise pas d'eau (Prestopeint), constructions par éléments de plastique (de 7,40 NF à 40 NF, *photo* 4) ou télescopes équipés avec cartes (49 NF environ) et jeux qui mettent à contribution les connaissances scolaires (les plus à la mode sont ceux qui ont inspiré la radio ou la télévision : Europe n° 1, un des Oscars 60, Télé-Match ou Tic-tac-dou).

● *Tous les jouets photographiés ont été sélectionnés au Printemps, mais on les trouve, eux ou leurs semblables, dans tous les grands magasins et chez les spécialistes.*

SANTÉ

Les mères sont responsables

● ***La beauté d'une femme se joue entre 10 et 13 ans.***

UNE femme médecin, spécialiste d'esthétique médicale, met en garde les mères de famille :

« *La beauté future d'une femme se joue souvent entre dix et treize ans. Il ne faut pas laisser une fillette devenir trop grosse au moment de la puberté. Cette « ligne » que beaucoup de jeunes femmes ont tant de mal à conserver, la fermeté des chairs, l'élasticité des tissus, se décident dans de nombreux cas à l'âge de la formation.* »

La puberté est une étape délicate : les mères en sont conscientes mais elles s'affolent pour des choses qui n'en valent pas la peine et en négligent d'autres qui ont une répercussion sur l'avenir de l'enfant.

L'âge sans importance

L'âge auquel la fillette est formée, par exemple, n'a pas grande importance. Il y a des pubertés précoces (entre dix et onze ans) ou tardives (entre treize et quatorze ans). Si elles ne s'accompagnent pas de troubles particuliers, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. C'est une question de tempérament, souvent héréditaire. En revanche, il faut se préoccuper de toutes les manifestations anormales qui accompagnent cette période. L'obésité en est une :

« *Je ne m'inquiète pas,* disent certains parents. *Ma fille va « fondre » toute seule après quinze ans.* »

Ce n'est pas toujours le cas. Beaucoup de fillettes trop grosses à la puberté le restent une fois franchi le cap de la quinzième année. Celles qui à seize ou dix-sept ans décident de maigrir se lancent alors dans des régimes aberrants. Certaines se privent de nourriture au point de détraquer complètement leur santé ; les cas d'anorexie mentale sont fréquents à cet âge et très difficiles à traiter. Tous les psychiatres en connaissent des exemples navrants. D'autres jeunes filles semblent se résigner à leur rondeur, mais, profondément, elles en souffrent. Elles se battront ensuite toute leur vie contre cette tendance à l'embonpoint.

Fin des garçons manqués

En dehors des bouleversements glandulaires dont l'organisme de l'enfant est le siège, divers facteurs se conjuguent à cette période pour favoriser le développement de l'obésité. D'abord, une réduction de l'activité physique. Jusqu'à neuf ou dix ans, la petite fille se dépense physiquement autant qu'un garçon. Elle joue au ballon, court, grimpe aux arbres, et se bagarre. Vers dix ans, changement de tableau : la fillette cesse de jouer. A la récréation on la voit se promener avec une petite amie, racontant d'interminables confidences. Beaucoup se font exempter de gymnastique. Les parents sont complices, pensant que « l'exercice physique les fatigue ».

Autre lacune fâcheuse : entre dix et treize ans, les petites filles font rarement du sport. Elles ne sont pas encore assez grandes pour aller seules à la piscine ou au patinage. Elles n'ont plus de goût pour les grandes balades ni les jeux de plein air. Trop de petites filles mènent ainsi une vie sédentaire à une période où l'exercice physique bien compris en plein air leur serait particulièrement profitable. La gymnastique corrective s'impose parfois. Il faut traiter précocement les pieds plats, générateurs de grosses jambes, et les courbures exagérées du dos qui risquent d'entraîner une atonie fessière et des troubles de jambes plus graves que le dos rond lui-même.

Manger pour se consoler

Phénomène qui n'arrange rien, la fillette de dix ans est souvent sujette à la boulimie. Selon un processus analogue à celui qui amène plus tard les femmes insatisfaites sur le plan sexuel ou affectif à courir les salons de thé, certaines fillettes se bourrent de nourriture en réaction aux troubles affectifs qui font escorte à la puberté. Dans ce cas, il faut contrôler leur alimentation il ne s'agit pas de les priver mais de les nourrir intelligemment.

« *Toute mère de famille devrait posséder une table de calories pour apprendre à remplacer dans les menus de l'enfant les aliments qui font grossir (légumes secs, pâtes, pommes de terre, féculents) par des aliments de valeur énergétique équivalente mais qui ne laissent pas dans l'organisme de déchets favorisant l'embonpoint. J'essaie d'expliquer cette différence aux mères de famille en me servant de la comparaison entre le coke et l'anthracite, l'un brûlant sans laisser de cendres, l'autre laissant des scories importantes.* »

Franchir le cap

Sédentarité, appétit accru ne sont pas les seules conditions qui favorisent l'obésité des petites filles. A neuf ans, sous l'effet des poussées de folliculine qui accompagnent la puberté, la fillette se gonfle. Si elle a été jusqu'à trois ou quatre ans un gros bébé, il faut redoubler de vigilance : elle risque de grossir au-delà des limites normales à cette période. Un traitement hormonal peut être indiqué. *Il ne doit en aucun cas être prescrit au hasard.*

Des traitements trop peu nuancés ont abouti parfois à des résultats désastreux : phénomènes de masculinisation tels que le virilisme pilaire ou les troubles des règles qui obligent parfois à recréer artificiellement un cycle menstruel disparu.

Avant de prescrire un traitement à une fillette trop grosse, il faut faire

RECETTES

● *Cordon blanc*

TARTE VALENTINOISE

— *Faire une pâte à tarte ou acheter 1 paquet de pâte à tarte.*
— *1/2 pot de moutarde forte*
— *200 gr. de gruyère en lamelles.*
— *2 grosses tomates.*
— *Un peu d'huile.*
— *50 gr. de râpé.*

● Etendre la pâte sur la tourtière, étaler sur la pâte le demi-pot de moutarde. Couvrir entièrement cette moutarde de lamelles de gruyère assez épaisses, puis recouvrir le gruyère d'une bonne couche de rondelles de tomates crues. Arroser d'huile d'olive, saupoudrer avec le gruyère râpé. Mettre à four chaud. Laisser cuire jusqu'à ce que l'ensemble soit doré à four moyen.

● *Cordon bleu*

KNEPPES

— *1 kg de pommes de terre en purée.*
— *1 livre de farine.*
— *4 œufs.*
— *2 gros oignons blancs.*

● Mélanger la farine et les œufs entiers, incorporer la purée au mélange. Ajouter ensuite les oignons crus, hachés grossièrement. Faire des boules, les faire pocher. Les sortir quand elles arrivent à la surface. Les mettre à sécher sur un torchon plié en quatre. Faire frire à grande friture.

Servir en entrée ou autour d'un rôti.

SUZANNE ET HENRIETTE.

(Eve.)

Bien paresseux.
Noir...

établir son métabolisme basal et procéder à un dosage d'hormones (que l'on réalise facilement à l'heure actuelle à partir des analyses d'urine). Souvent, une simple administration de gonadotrophines (hormones fabriquées par l'hypophyse, glande minuscule située à la base du cerveau qui régit le fonctionnement de toutes les autres glandes endocrines) suffit à rétablir un équilibre hormonal satisfaisant. La fillette franchit le cap de la puberté avec un minimum de troubles sur le plan général et sur le plan esthétique en particulier. Toute mère qui a tendance à grossir ou qui souffre de grosses jambes, doit veiller chez sa fille à un équilibre dont dépendent en partie sa beauté et son bonheur de femme.

HOMMES

Retour du parapluie

● ***Les Français redécouvrent une habitude britannique.***

ALORS que la moyenne est de 57 mm, il est tombé, en octobre, 119 mm d'eau de pluie. Les Français commencent à ressembler aux Britanniques. Ils ne sortent plus sans parapluie. Cet objet avait complètement disparu des garde-robes masculines depuis dix ans; il semble être, cette année, une nécessité absolue. Certaines boutiques ont vu passer leurs ventes de dix par mois à quinze par jour.

Au marché noir

Les détaillants, qui d'abord s'étaient réjouis, sont inquiets. Leurs stocks s'épuisent, et le réapprovisionnement ne suit pas le rythme des ventes. Aux Galeries Lafayette, par exemple, il ne reste plus qu'un seul modèle. On parle même d'un éventuel marché noir, au moment des cadeaux de Noël !

Avant cette hypothétique disette, Madame Express a fait (sous la pluie) le tour des magasins spécialisés.

Le parapluie masculin (tout comme le parapluie féminin, d'ailleurs) est composé de trois parties : la monture, la couverture et la poignée. Les parapluies féminins ont presque toujours une monture métallique très fine, et sont couverts de nylon. Les parapluies d'homme, au contraire, ont encore très souvent une monture de bois moins esthétique que la monture métallique, mais beaucoup plus solide. On les recouvre de rayonne ou de soie. Le nylon, inesthétique en noir, est rarement utilisé. Quant au coton, son aspect un peu rustique le destine évidemment aux parapluies... de campagne.

Une seule bonne couleur : le noir. On a vu récemment des parapluies bleus, ou « Prince de Galles ». Cette innovation est très discutée.

Java = bambou

Pour être élégant, un parapluie doit être, évidemment, aussi mince que possible (l'idéal étant la soie sur monture métallique), et avoir une poignée discrète, mais raffinée. Les modèles classiques sont en jonc, en bois

(Eve.)

Bien abrité.
Ou noir...

plus ou moins précieux, et en « Java », que les non-initiés appellent vulgairement bambou. Depuis quelque temps, on les trouve également gainés de cuir noir (très élégant), de cuir gris ou brun (plus excentrique), de porc ou de lézard (très cher), de bois précieux ou, même d'argent ciselé. (Très très, très cher.) Mais dans ce dernier cas, il s'agit plus d'une œuvre d'art que d'un parapluie !).

Nous avons remarqué :

- A 35 NF : parapluie de bois et rayonne. Poignée gainée de cuir. (*Printemps.*)
- A 78 NF : parapluie pliant, monture de métal, soie noire, poignée « Java », étui de cuir noir. (*Printemps.*)
- A 95 NF : monture métallique très fine. Soie noire. Poignée gainée de cuir noir. (*Red and Blue, 45, avenue George-V.*)
- A 130 NF : monture métallique soie noire, poignée de genêt, importation anglaise. (*Old England, 12, boulevard des Capucines.*)
- A plus de 200 NF... une série d'objets d'art. (*Dona Sol, 22, avenue Victor-Hugo.*)

(Eve.)

Bien roulé.
... Ou encore noir.

CUISINE

Servez chaud

● ***Pour les grandes occasions, la cuisine des meilleurs restaurants sur votre table.***

APRES les Suédois et les Américains, les Français découvrent les plats cuisinés réfrigérés, ressource providentielle — mais évidemment coûteuse — des maîtresses de maison débordées et des célibataires qui reçoivent.

Comment ces plats sont-ils fabriqués, où les trouve-t-on, combien coûtent-ils ? Voici ce que Mme Express a appris à ce propos.

En hibernation

Pour le moment, la « surgélation » semble réservée aux plats de grande cuisine, difficiles à réaliser chez soi, et destinés, en principe, aux circonstances exceptionnelles.

On les prépare exactement comme s'ils devaient être consommés immédiatement, dans un restaurant. Versés dans de petits plats d'aluminium, fermés par un couvercle, ils sont ensuite portés, très brusquement, à — 40°. Ils sont ainsi, en quelque sorte, mis en hibernation. La banque de la peau utilise le même procédé pour conserver les tissus humains et les artères destinés aux greffes. Il ne faut pas le confondre avec la congélation, qui se fait très progressivement, et ne donne pas du tout les mêmes résultats. (Qui a oublié la viande congelée des années de guerre ?)

Les plus grosses difficultés rencontrées par les fabricants de plats sur-

→

Revlon Revlon Revlon Revlon

TOUJOURS PLUS NOMBREUSES DANS LE MONDE LES FEMMES ÉLÉGANTES PRÉFÈRENT

Revlon

CADEAUX
CADEAUX
CADEAUX
CADEAUX
CADEAUX
CADEAUX
QUI DIT CADEAUX
PENSE :
JACQUES FRANCK
372, RUE ST-HONORE - PARIS (1er)

avez-vous lu ?

J'AI VU VIVRE LA MODE
par Claude-Salvy

Lorsqu'on demande à Claude-Salvy quelle a été sa première impression de journaliste de mode, elle dit :
— J'ai eu l'impression de tomber dans une pelote d'épingles dont toutes les pointes étaient tournées vers moi.
Dans ce livre, on voit les maisons de Couture au travail et on apprend sur tous les métiers qui vivent de la Couture ou gravitent autour d'elle mille détails passionnants, éclairés par de nombreuses anecdotes.

ELLE TOUJOURS JEUNE
par Ida Bailey Allen

Ida Bailey Allen, célèbre aux Etats-Unis par plus de quarante ouvrages et cinq mille émissions radiophoniques, évoque pour son immense public le dynamisme, la vitalité, l'enthousiasme, en un mot : la jeunesse. Elle reçut des millions de lettres qu'elle analysa avec soin et elle réalisa qu'elle dirigeait le plus grand laboratoire de problèmes féminins du monde. C'est alors qu'elle décida de chercher les solutions et de les offrir au public le moment venu : dans ce livre.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

NOUVEAU
BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable
Marcel Franck

cuivre
prune
huit nouveaux
tons de rouge
carven.

Ellion
LES PLUS BEAUX CADEAUX DE MAROQUINERIE
61, Avenue Victor-Hugo
Paris - Klé. 08-49.

HIVER
Sports d'hiver
votre pantalon sur mesures depuis 69 NF
Ville pli permanent
Fuseau : ski, après-ski
Elastiss uni, fantaisie et lamé
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

bientôt...
Maman
LE PRÊT A PORTER
LE PLUS "BOUTIQUE"
Robes, Ensembles
Jersey, Lainage
Catalogue gratuit sur demande
167, Bd MONTPARNASSE
PARIS 6e

La Femme élégante et avisée
achète
MANTEAUX, ROBES, TAILLEURS
IMPERMEABLES - Sport ou habillé
LE COUTURIER DU PRET A PORTER
Mesures sous 48 heures
bella boutique
12, r. La Boétie, Paris-8e. Anj. 93.96
Collection 20 ans

(Archives.)

Le remplissage des plats d'aluminium.
Comme dans les grands restaurants.

gelés ont été le conditionnement et la distribution.

Les plats doivent être conservés dans des récipients d'aluminium. Au départ, rien n'avait jamais été fait dans ce domaine. Il a fallu des machines spéciales, des essais innombrables, et beaucoup de capitaux, avant de mettre au point un modèle pour deux portions, seule dimension actuellement en vente.

Paris en retard

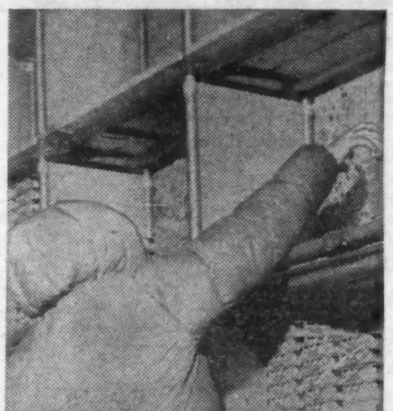
Deuxième problème : celui de la distribution. Les plats surgelés doivent être conservés à une température de — 18°. Les fabricants les entreposent dans des chambres froides, mais les détaillants doivent obligatoirement posséder un comptoir réfrigéré. C'est le cas des super-marchés et des grandes chaines de magasins d'alimentation, mais beaucoup de petits commerçants ne possèdent pas encore cet équipement-froid qui permettrait d'étendre la vente et de diminuer, de ce fait, le prix de revient. Dans ce domaine, Paris semble très en retard par rapport à certaines villes de province (Potel et Chabot compte, à Lyon, 150 points de vente et 30 seulement à Paris). Les régions récemment reconstruites, comme le Nord, sont également beaucoup mieux équipées que les autres.

Actuellement, trois fabricants se partagent le marché : Potel et Chabot (catégorie luxe), le Finglouton (fournisseur des compagnies aériennes) et les Conserveries morvandelles. Leurs « menus » sont à peu près les mêmes : caneton à l'orange, curry de volailles, poissons en sauce, coq aux vins, crêpes Suzette, etc.

Un quatrième concurrent entrera bientôt en lice. Raymond Oliver, vedette de la télévision et propriétaire du « Grand Véfour », vient en effet de monter une usine de plats cuisinés. Cette usine, résultat d'une association de producteurs et de fabricants, a été installée à Vannes, pays de primeurs et de viande de bonne qualité, proche des principaux ports de pêche.

Huit cents personnes, dont quarante « chefs » formés par Raymond Oliver, y prépareront (pour deux, quatre ou six personnes) les « petits plats » traditionnels de la gastronomie française. Ils feront aussi une cuisine plus courante, et surtout, ils traiteront le poisson sous toutes ses formes (en sauce, en sticks, en filets prêts à être frits, etc.). Cette usine aura ainsi un rôle économique : elle normalisera le marché, pour l'instant limité à un ou deux jours de la semaine, et permettra d'utiliser des poissons parfaitement comestibles, mais difficiles à vendre au détail, tels que le flétan, les grosses lottes, et bien d'autres espèces.

« Les ménagères françaises, dit Raymond Oliver, *boudent le poisson, ennuyeux à préparer. Grâce aux plats cuisinés, elles apprendront à en servir plus fréquemment ; ce sera excellent pour leur budget et la santé de leurs familles. »*



(Archives.)

L'entreposage à — 18°.
Comme les tissus humains.

Il assure que les plats préparés à Vannes coûteront moins cher que la cuisine familiale. Attendons Noël, puisqu'ils seront en vente à cette époque, pour le savoir.

Actuellement, les plats proposés à la gourmandise des consommateurs valent de 7 à 18 NF la portion de deux, selon la « matière première » employée et le standing du fabricant. Potel et Chabot vend 15.000 portions chaque semaine, et pourrait en vendre beaucoup plus s'il disposait d'un plus grand nombre de distributeurs.

Pour les soirs de panique

Les plats surgelés peuvent être conservés deux jours sans réfrigérateur, quatre jours avec. Lorsqu'ils sont dégelés, ils évoluent de la même façon que les aliments frais.

Pour les servir, il faut les faire réchauffer une vingtaine de minutes, au four ou au bain-marie. Mme Express a goûté le caneton à l'orange et les crêpes Suzette. Elle n'a pu déceler aucune différence entre ces plats réfrigérés-dégelés-réchauffés et les plats normalement préparés.

Les dépositaires des principales marques sont trop nombreux pour que nous puissions en donner la liste. Voici cependant, pour les soirs de panique (ou de folie) deux numéros de téléphone, qui vous permettront de connaître le distributeur le plus proche de chez vous, et, même, au-dessus de 30 NF, de vous faire livrer à domicile.

Potel et Chabot : PAS. 54-90.
Finglouton : BER. 16-24.

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

QUINZAINE COMMERCIALE
Poêles à mazout
POTEZ
NOS MODÈLES 1960 : Lignes élégantes, flamme visible, couleur au choix.
Absolument sans odeur - chauffage puissant instantané S'allume et s'éteint à la seconde.
Gamme complète à partir de 356 NF.
VOTRE GARANTIE : 15 ans d'expérience. Des centaines de milliers d'appareils en service.
MAGASINS DE DÉMONSTRATION :
18, bd Sébastopol - 57, r. de Rome - 44, bd Magenta - 162, bd Montparnasse - 108, r. de Ménilmontant
59, bd de Grenelle - Versailles : 59, r. Paroisse - Colombes : 16, av. Agent-Sarre
et CHEZ NOS CONCESSIONNAIRES SIGNALÉS PAR CE PANONCEAU
POTEZ

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

MEIN KAMPF : Hitler par lui-même. Un incomparable documentaire, uniquement composé de bandes d'actualités allemandes. (1914-1945). (*Capri, LOU.* 11-69 ; *Avenue, ELY.* 49-34 ; *Cinémonde-Opéra, PRO.* 01-90.) (*Voir la critique de Morvan Lebesque, page* 42.)

FESTIVAL MACK SENNETT : en hommage au « père du comique américain », mort la semaine dernière. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

SUR LE BOWERY : vu avec tendresse et talent par Lionel Rogosin, le monde désespéré des clochards new-yorkais. (*Pagode, INV.* 12-15.)

PSYCHOSE : Hitchcock délaisse le suspense pour le Grand-Guignol, mais garde son punch. (*Elysées Cinéma, BAL.* 37-90 ; *Lord Byron, BAL.* 04-22 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19.)

LA VÉRITÉ : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

ZAZIE DANS LE MÉTRO : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Mercury, BAL.* 75-90.)

L'INTENDANT SANSHO : du grand réalisateur japonais Kenji Mizoguchi, un conte cruel et poétique des temps féodaux. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

L'AVVENTURA : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

UN FRANÇAIS A MOSCOU : le nouveau Kinopanorama : de Moscou à Samarcande. (*Kinopanorama, FON.* 50-50).

BEN-HUR : 3 h. 50 de spectacle sur écran géant, location 14 jours à l'avance. Attention aux enfants émotifs. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21.)

RECENT

LA GARÇONNIÈRE : une amère satire de la vie américaine qui se termine dans l'attendrissement. Un grand comique : Jack Lemmon, et un prix d'interprétation à Venise : Shirley MacLaine. (*Cinéac Ternes, WAG.* 24-50.)

LES CORPS SAUVAGES (LOOK BACK IN ANGER) : l'histoire d'un jeune Anglais « en colère ». Un film franc et dénué de conventions. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

MOI, UN NOIR : la « caméra-vérité » de Jean Rouch dans les rues d'Abidjan. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

ETOILES : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand. Un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04.)

HOLD-UP A LONDRES : d'anciens officiers de Sa Majesté reprennent du service... comme gangsters. Une bonne renaissance de l'humour britannique. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

MON ONCLE : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

LE VOYAGE EN BALLON : un pays nouveau, étonnant : la France, vue du ciel. (*Reflets, GAL.* 99-91.)

LE PIGEON : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les hommes ». (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

ANCIEN

LE CUIRASSÉ POTEMKINE : 1925. D'Eisenstein. Le classique des classiques. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

UNE FEMME DISPARAIT : 1938. L'Orient-Express, une vieille dame excentrique, deux Anglais passionnés de cricket, de vrais espions et l'humour de Hitchcock. (*Monte-Carlo. BAL.* 09-83.)

LOLA MONTÈS : 1954. Le dernier film de Max Ophüls. Délirant mais passionnant. (*Agriculteurs, T R I.* 96-48.)

MINES DE RIEN : 1949. Pour les amateurs de burlesque. Un superbe W. C. Fields. (*Floride, PRO.* 63-40.)

HOTEL DU NORD : 1938. Amour raté autour du canal Saint-Martin. Marcel Carné poétique et une merveilleuse distribution : Annabella, Arletty, Jean-Pierre Aumont et Louis Jouvet. (*Passy, AUT.* 62-34.)

LES GRANDES MANŒUVRES : 1955. Michèle Morgan et Gérard Philipe dans une exquise comédie de René Clair. (*Arc-en-Ciel-Boucicaut, VAU.* 94-49.)

GRAINE DE VIOLENCE : 1955. Les malheurs d'un instituteur new-yorkais. Un film remarquable sur la délinquance juvénile aux Etats-Unis. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

JOURNAL D'UN CURÉ DE CAMPAGNE : 1950. Bernanos porté à l'écran par Bresson. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

UMBERTO D : 1952. Décrite par de Sica, la vie d'un homme quelconque. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

CHRONIQUE DES PAUVRES AMANTS : 1953. Florence aux premiers temps du fascisme. Un beau film. (*Noctambules, ODE.* 42-34.)

concerts

SAMEDI 19 NOVEMBRE A 21 H. ET DIMANCHE 20 NOVEMBRE A 15 H. : l'ensemble I Musici interprète Mozart, Haydn et quelques célèbres représentants de la musique italienne. (*Salle Gaveau.*)

DIMANCHE 20 NOVEMBRE A 17 H. 45 : les Concerts Lamoureux présentent, sous la direction d'Igor Markevitch, la création française des « Mouvements pour piano et orchestre » d'Igor Stravinsky. Au même programme, des pages de Cherubini, Beethoven, Martinu et Roussel. (*Salle Pleyel.*)

LUNDI 21 NOVEMBRE A 21 H. : T.N.P. : ouverture de la saison des concerts de musique contemporaine avec des œuvres de Lutoslawski, Manuel Rosenthal et Igor Stravinsky. (*Palais de Chaillot.*)

DIMANCHE 27 NOVEMBRE A 17 H. 45 : la fameuse équipe de « Carmen », Jane Rhodes-Roberto Benzi seront les vedettes du concert Lamoureux dans un programme sans audace. (*Salle Pleyel.*)

expositions

VIEIRA DA SILVA : les peintres véritables ont horreur du pittoresque. (*Jeanne Bucher,* 53, *rue de Seine.*)

MINIATURES ARMÉNIENNES : un très beau livre de reproductions inconnues et surprenantes. (*Galeries du Passeur,* 90, *rue du Bac.*)

(*Pour ces deux expositions, voir page* 45 *la rubrique de Jean-François Chabrun.*)

ECOLE DE PARIS 1960 : bien vivante, y compris l'Italie. Lanskoy invité d'honneur. (*Charpentier,* 76, *faubourg Saint-Honoré.*)

SALON D'AUTOMNE : une tentative de réanimation sous la houlette relativement convaincante de Lorjou. (*Grand Palais.*)

ART ITALIEN DU XVIII[e] : ce qu'on ne voit pas toujours, même quand on passe ses vacances en Italie. (*Petit Palais.*)

GOYA : tout l'œuvre gravé. (*Gaveau,* 35, *rue La Boétie.*)

MARTIN BARRE : les anecdotes de la matière rigoureusement transcendées. (*Arnaud,* 34, *rue du Four.*)

BRISSON : sélectionné par la « Société des amateurs de peinture moderne ». (*Heim,* 42, *rue de Varennes.*)

BUSSE : le chef de file du « tachisme constructiviste ». (*Massol,* 12, *rue La Boétie.*)

MARTINE BOILEAU : première exposition de « bronzes végétaux » dont on reparlera. (*Jeanne Castel,* 3, *rue du Cirque.*)

CALMETTES : talentueux et significatif retour à l'humain. (*Galerie de Poche,* 11, *rue Bernard-Palissy.*)

DI TEANA : d'impressionnants bas-reliefs en métal. (*Denise René,* 124, *rue La Boétie.*)

DUMITRESCO : scintillante richesse de la pâte. (*XX[e] siècle,* 14, *rue des Canettes.*)

DURAND : matière et mémoire de l'imagination. (*Haut-Pavé,* 3, *quai de Montebello.*)

LA PEINTURE A PARIS ET A NEW YORK : 28 peintres abstraits à la recherche de la vérité : Tal Coat, Bryen, Sam Francis, Joan Mitchell, Zuka, etc. (*Galerie des Quatre-Saisons,* 59, *rue de Grenelle.*)

théâtre

LE MARIAGE DE M. MISSISSIPPI : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. Des acteurs admirables : Jacqueline Gauthier, Jacques Dufilho, Robert Murzeau, Claude Nicot. (*Théâtre La Bruyère*). (*Voir la critique de Robert Kanters, page* 44.)

LES FEMMES SAVANTES : Molière joué au présent. Belise traverse les siècles grâce à Jacqueline Maillan. (*Bouffes Parisiens,* le lundi, à 21 h. 10, le jeudi, à 15 h. 10. (*Voir la critique de Robert Kanters, page* 45.)

LE CARAFON : de Marc Bernard. Scènes populaires de la vie nîmoise observées avec finesse et bonhomie, autour d'une grande composition très étudiée de Mme Sylvie. (*Théâtre en Rond.*)

RHINOCÉROS : une parabole très simple qui doit ouvrir le grand public à Ionesco et Ionesco au grand public. (*Théâtre de France.*)

RUY BLAS : Victor Hugo mis en scène par Raymond Rouleau. Une cérémonie pleine de faste et de goût. (*Comédie-Française.*)

TARTUFFE : mis en scène par Jean Anouilh. François Périer séducteur et dévot, en costume de la belle époque. (*Comédie des Champs-Elysées.* Tous les samedis, à 14 h. 30 et les lundis, à 21 heures. Voir la critique de Robert Kanters, p. 45).

BIEDERMANN ET LES INCENDIAIRES : de Max Frisch. Le thème de « Rhinocéros » dans un style brechtien. (*Théâtre de Lutèce.*)

COMME TU ME VEUX : Pirandello dans un jeu de miroirs et d'échos. Danièle Delorme sensible et émouvante. (*Studio Champs-Elysées.*)

LA LOGEUSE : un fait divers transposé par Audiberti jusqu'aux extrêmes limites de l'absurde. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

GENOUSIE : la première pièce de René de Obaldia. De l'humour et de la poésie. (*T.N.P. Récamier.*)

HENRI SALVADOR : tel qu'en lui-même, sa fantaisie le change : un bon spectacle de music-hall. (*Alhambra-Maurice Chevalier.*)

jazz

Pour la première fois à Paris, Gerry Mulligan et son grand orchestre. (*Olympia,* samedi 19 novembre, à 18 h. et à minuit.)

télévision

JEUDI 17 NOVEMBRE A 21 H. 30 : « Portrait - Souvenir d'Alfred de Vigny », évoqué par Jules Roy, dans l'émission de Roger Stéphane et Roland Darbois.

VENDREDI 18 NOVEMBRE A 18 H. 45 : « A la rencontre de la Grèce »,

VENDREDI 18 NOVEMBRE A 22 H. : « Bouquets de femme », de Marianne Oswald. Une incursion dans le domaine des femmes peintres

SAMEDI 19 NOVEMBRE A 22 H. : « Ciné-panorama ». L'actualité cinématographique présentée par Frédéric Rossif et François Chalais.

DIMANCHE 20 NOVEMBRE A 18 H. 45 : « A la rencontre des grands musiciens », de Denise Glaser et Pierre Viallet : Mozart.

DIMANCHE 20 NOVEMBRE A 21 H. : « De fil en aiguille », une nouvelle de René Clair adaptée par André Gillois et Jérôme Geronimi.

LUNDI 21 NOVEMBRE A 21 H. 35 : « La stomatologie », émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou, en direct de l'hôpital de la Pitié.

MARDI 22 NOVEMBRE A 20 H. 30 : « Les cinq dernières minutes », de Claude Loursais, avec Raymond Souplex.

MERCREDI 23 NOVEMBRE A 21 H. 30 : « Lectures pour tous »

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
NOVEMBRE
Jean-Pierre VIELFAURE
PEINTURES
« L'apocalypse de l'atome »

LOUIS CARRÉ
10, avenue de Messine
EURope 50.50
Borès - Delaunay - Duchamp-Villon - Estève
Gilioli - Gromaire - Hartung - Kupka - Lanskoy
Lapicque - Léger - Moser - Pougny - Schneider
Soulages - Staël - Villon

GALERIE CRAVEN
5, rue des Beaux-Arts
VANO
12 novembre - 1er décembre

LA COUR D'INGRES
STURBELLE
17 bis, quai Voltaire - 16 nov.-7 déc.

GALERIE MAEGHT
TAL-COAT
DESSINS PERIODE D'AIX
(1947 - 1950)

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
GUY DE VOGÜÉ
Du 16 novembre au 10 décembre

GALERIE SAINT-PLACIDE
41, rue Saint-Placide - PARIS - LIT. 59-58
RAQUIN
« A LA CAVE »
JEAN DE PAUL
Du 19 novembre au 2 décembre

Galerie Karl Flinker
34, rue du Bac - LIT. 20-59
SONDERBORG
Du 15 novembre au 10 décembre

Galerie de l'Université (A.G.)
32, rue de l'Université
ALTMANN
Du 4 au 23 novembre

BERRY-LARDY et Cie
Direction LIVENGOOD
MOULY
Jusqu'au 15 décembre
4, rue des Beaux-Arts, Paris-6e - ODE. 52-19

Pour la première fois à Paris
EXPOSITION DE
MINIATURES ARMENIENNES
(reproductions inédites)
du 18 au 30 novembre 1960
GALERIE-LIBRAIRIE DU PASSEUR
90, rue du Bac - Paris (7e) - LIT. 38-36

Galerie Marcel GUIOT
SARTHOU
Peintures récentes
Jusqu'au 8 décembre
7, r. La Boétie-8e - ANJ. 58-20

nevelson
sculptures du 10 novembre au 16 décembre
galerie daniel cordier

GALERIE DAVID ET GARNIER
ÉMAUX DE L'ABBAYE DE LIGUGÉ
d'après des œuvres de
ANDRÉ MARCHAND
ET PASTELS RECENTS
Du 15 au 30 novembre

ENSEIGNEMENT

L'U.N.E.F. propose

● ***Pierre Gaudez, président de l'U.N.E.F., présente les conclusions du colloque de Royaumont sur la réforme de l'Enseignement supérieur (1).***

EN dehors de perspectives globales cohérentes, toute réforme de détail de l'enseignement supérieur ne serait qu'un palliatif inefficace et, à longue échéance, même néfaste. C'est un des premiers résultats de notre colloque de Royaumont (2), et non le moindre, d'avoir montré cette priorité absolue d'une conception d'ensemble de l'université sur toutes les réformes partielles, sur ce qui se passe actuellement et qui n'est que du replâtrage.

A) Toute réforme doit viser aujourd'hui à une réadaptation de l'Université à sa fonction sociale, qui est la formation de cadres qualifiés en nombre suffisant pour tous les domaines de l'activité nationale. Elle doit aussi viser pour l'avenir à une adaptation continue de l'Université à sa fonction et, pour cela, mettre en place des structures qui permettent une transformation permanente et sans heurt de l'Université en fonction de l'évolution des sciences, des techniques et du marché de l'emploi.

Depuis son Congrès de Grenoble, en avril 1959, l'U.N.E.F. « demande la création, sous la tutelle du ministère de l'Education, d'un organisme de confrontation entre l'enseignement supérieur et les représentants des différents secteurs d'activité du pays ; cet organisme, dont la réalisation pourrait s'inspirer de l'expérience de l'actuel Commissariat au Plan, aurait pour tâche de fournir une étude provisionnelle des besoins en cadres dans les divers domaines, ainsi que des propositions précises permettant l'adaptation des programmes et des méthodes des études supérieures à l'évolution des qualifications requises par les différents secteurs d'activité professionnelle ».

Une série de barrages

B) Bien sûr, la prévision en matière d'emploi est difficile, surtout la prévision à long terme qui est nécessaire à l'Education Nationale — les représentants du Plan qui ont parlé à Royaumont étaient unanimes sur ce point (MM. Le Gorgeu, Poignant et Bize). Mais un certain nombre de lignes générales se dessinent et ne peuvent être contestées par personne : l'augmentation du secteur tertiaire de l'emploi au fur et à mesure de la progression économique ; le manque de cadres scientifiques et techniques de tous ordres ; l'évolution vers une rationalisation des fonctions commerciales et administratives qui nécessite des cadres hautement qualifiés. En face de ce besoin général de cadres, le fait que la population universitaire ne comprenne que 4 p. 100 de fils d'ouvriers ne constitue pas seulement une injustice, mais un défi au bon sens, à l'utilisation rationnelle des ressources intellectuelles du pays. Les bourses ont été instituées pour démocratiser l'enseignement, et nous avons dit depuis de longues années que ce moyen ne nous paraissait pas efficace; aujourd'hui, les chiffres nous donnent raison; seule « l'allocation d'études » permettra la démocratisation.

C) Un certain nombre de réformes pédagogiques sont urgentes :

1) L'enseignement supérieur n'a pas pour fonction de former des érudits, mais des hommes capables de poser des problèmes et de raisonner valablement pour les résoudre. Il est nécessaire de réduire les enseignements au profit d'un entraînement au travail personnel, de limiter ce qui est information au profit de ce qui est formation.

2) Le contrôle permanent du travail en cours d'année permettrait de juger de la formation, alors que l'examen de fin d'année a tendance à sanctionner les capacités de la mémoire et le bachotage. Actuellement, les études universitaires se présentent comme une série de sauts, de barrages à franchir, et non comme l'acquisition progressive d'une compétence dans telle ou telle discipline. A cet égard, il est utile de rappeler ici un des scandales permanents de l'enseignement supérieur : 72 p. 100 des étudiants entrés en Faculté en sortent sans avoir obtenu la licence.

Le goût de la recherche

3) Les matières fondamentales devraient être confiées non plus à un professeur, mais à une équipe comprenant professeur et assistants. Il s'agit de définir rigoureusement les rôles du cours magistral et des travaux pratiques. Le cours, dans l'enseignement supérieur, doit être beaucoup moins lié à un programme déterminé qu'il ne l'est dans le secondaire. L'enseignement supérieur, en liaison continuelle avec la recherche et faisant appel plus qu'avant au travail personnel de l'élève, peut difficilement être contenu dans des manuels.

Si l'on fait appel, pour enseigner en Faculté, aux spécialistes les plus qualifiés de telle ou telle question, qu'ils sont encore en train d'étudier, le bon sens conduit à leur demander de traiter devant leurs étudiants ce qu'il y a de plus neuf et en même temps de plus personnel dans cette question. Il y aurait erreur, d'une part, à leur demander de traiter l'ensemble d'un programme : cela limiterait fatalement leur enseignement à n'être que la répétition des données acquises et consolidées sur cette question, et ne permettrait pas de susciter chez l'étudiant le goût et la compétence pour la recherche ; d'autre part, à demander à l'étudiant d'apprendre un nombre élevé de cours avec les précisions et les problèmes les plus actuels sur les questions traitées.

Apprendre par cœur

L'objectif final, en cours de licence, est de donner à l'étudiant la formation et la compétence nécessaires pour pouvoir traiter et approfondir les questions qui l'intéressent ou qui se poseront à lui plus tard (troisième cycle ou profession). Pour cela, l'étude très approfondie de quelques questions limitées sera nécessaire, mais autant, sinon plus, comme occasion de formation que pour la connaissance de ces questions en elles-mêmes. Tel doit être le rôle des cours magistraux. Actuellement, il n'en est pas ainsi : l'étudiant vient (et encore assez peu) écouter le cours, uniquement pour le prendre en notes ; ensuite, il le bachote avant l'examen en essayant d'apprendre par cœur les notes prises ou empruntées aux camarades, ou bien le cours polycopié quelques jours plus tôt. A quoi bon aller écouter le professeur ? Le texte qu'il a prononcé peut être ronéotypé intégralement : pourquoi se fatiguer à le prendre à la main ?

Les travaux pratiques doivent nécessairement être développés, mais à condition d'en faire autre chose que la répétition sur un mode mineur de cours « ex cathedra ». Ils doivent être le lieu d'un travail personnel et d'un travail d'équipe de la part de l'étudiant.

Ils doivent lui permettre :

— d'apprendre à travailler et à exposer une question; en d'autres termes, d'apprendre à :

- faire un exposé sur le sujet de son choix;
- préparer une enquête, l'exécuter et en faire un rapport ;
- extraire l'essentiel d'un ouvrage ou d'un article et l'exposer clairement;
- établir une bibliographie;

— d'apprendre à utiliser l'apport des sciences annexes à sa discipline pour l'étude d'une question;

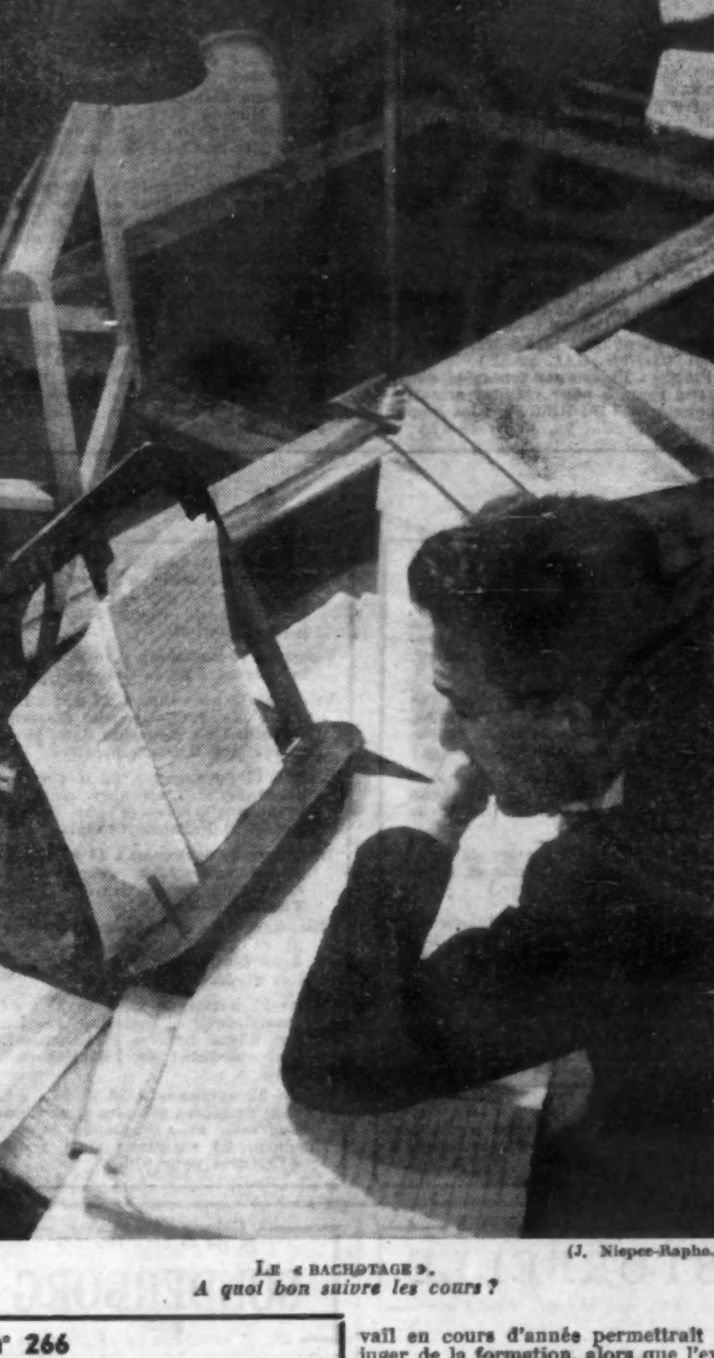
— d'apprendre à utiliser les articles ou ouvrages en langue étrangère traitant d'une question à l'étude.

Des divisions anachroniques

Cela exige un encadrement sérieux, qui amène l'étudiant à une participation effective et pratique au travail de son groupe, c'est-à-dire la multiplication de groupes restreints (le nombre maximum d'étudiants par groupe de travail varie selon les disciplines, mais il nous semble qu'il ne devrait jamais être supérieur à 40), donc, des locaux et des assistants en beaucoup plus grand nombre.

Pour assurer une véritable formation professionnelle, il faut créer des « Instituts d'Université », où les étudiants ayant terminé leur licence pourront se spécialiser en vue de l'exercice d'une profession. La Faculté des Lettres, celle des Science, celle du Droit, ne peuvent à elles seules répondre à toutes les exigences. Les vieilles divisions traditionnelles de nos facultés sont anachroniques en face du développement nouveau des connaissances. L'opposition Lettres-Sciences ne permet pas de rendre compte de l'originalité des sciences humaines. Les sociologues doivent actuellement préparer un certificat à la Faculté de Droit. Les Facultés des Lettres et des Sciences se partagent l'étude de la psychologie.

La formation professionnelle doit reposer sur une qualification solide et sur une connaissance du « contexte » du travail. Cela ne pourra être réalisé que dans les Instituts d'Université post-licence. Les instituts seraient organisés autour d'un domaine de travail et non autour d'une discipline. Cela permettrait à des étudiants venant d'horizons différents de recevoir néanmoins une formation commune, spécifique au domaine professionnel où il vont s'engager. On pourrait organiser, par exemple, un Institut de Travail industriel où des



(J. Niepce-Rapho.)

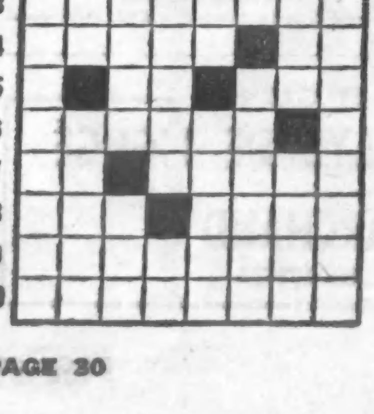
LE « BACHOTAGE ».
A quoi bon suivre les cours ?

(1) Voir « L'Express » de la semaine dernière (pp. 14, 15).

(2) Le colloque, qui s'est tenu les 11, 12 et 13 novembre, réunissait autour des dirigeants de l'U.N.E.F. et de l'U.G.E. de très nombreuses personnalités intéressées au problème de l'enseignement supérieur.

Mots croisés n° 266

HORIZONTALEMENT : 1. Le premier, il montra qu' « elle » tournait. — 2. Réduisit la dimension. — 3. C'est occupation de forgeron ou de répétiteur attaché à la tâche. — 4. Risque moins d'être lâchée, par temps couvert, pour un objectif assez abstrait. En épelant, et bête de trait de régions froides. — 5. A, sous notre ciel, près de soixante-dix ans devant lui. Elément d'un moufle. — 6. Dont le mal est derrière elle. — 7. C'est avec lui qu'on passe des nombres négatifs, en quelque sorte, aux nombres positifs. Tout prêt à arrêter l'eau, les rayons ou la faim. — 8. Donna lui aussi son avis au cours d'un trajet bien retracé par la fable. Annonce la suite, mais pas toujours. — 9. S'applique parfois ironiquement à une poche. — 10. Ne pouvoir regarder, même sur une toile.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	T	A	R	A	T	A	T	A
2	E	L	I	M	I	N	E	S
3	N	E	V	A	■	I	U	S
4	D	■	E	T	T	O	R	E
5	R	A	T	E	R	■	S	R
6	E	S	S	U	I	E	■	M
7	S	T	■	R	O	L	L	E
8	S	U	C	■	S	E	I	N
9	E	C	O	N	O	M	A	T
10	S	E	L	E	N	I	T	E

Solution du n° 265.

VERTICALEMENT : I. Sa région n'est pas nécessairement rase. — II. Parti de La Mecque, il aurait soumis des volumes à trop forte température. Pousse sur les vieux arbres. — III. Sa fracture n'est pas toujours seule. Rouge, le matin, il est également rouge à toute heure. — IV. Etat persistant de mainte question. Croix incomplète. — V. L'or en a subi une fameuse. Victimes de Pizarre. — VI. Nasser lui doit tout. Tout frais. — VII. Toute jeune, dans son val. Votre naissance doit avoir le sien. — VIII. Trouve de préférence sa nourriture dans notre règne.

psychologues, des sociologues, des juristes, des ethnologues, des économistes, des médecins se retrouveraient côte à côte. Les étudiants auraient à approfondir la découverte de l'industrie du point de vue de leur discipline. Ils recevraient en outre une formation commune les préparant à ce domaine commun.

Bien entendu, le temps d'études dans les instituts ne peut pas être uniforme : il faut moins de temps pour former un instituteur qu'un professeur de faculté. De même, certains instituts auront pour tâche, outre la formation professionnelle, d'apporter un complément d'information, d'enseignement théorique même, plus ou moins important selon les professions choisies. Enfin, des structures suffisamment souples devront prévoir le cas d'une entrée dans un institut d'une faculté différente de celle où l'on a poursuivi les études théoriques : ainsi, des étudiants en pharmacie entrant dans un institut du troisième cycle de la Faculté des Sciences.

Ces instituts, on le voit, viendraient combler le vide que nous connaissons à l'heure actuelle en matière de qualification professionnelle.

Cette formation serait étayée par l'appel à des chercheurs pour professer dans ces instituts, des stages contrôlés seraient intégrés dans la scolarité.

Un dialogue avec l'économie

L'étudiant jouirait d'une très grande liberté dans le choix de ces instituts. Une information sur les besoins réels du pays viendrait l'aider à objectiver son choix. Tel pourrait être le modèle d'organisation des institut: d'Université. Par là serait porté remède au gaspillage et au défaut de compétence trop généralement répandus.

Ce n'est que dans la mesure où l'Université décidera résolument de s'intéresser à la destinée professionnelle des étudiants que les entreprises ou les diverses professions l'aideront dans sa tâche, au lieu de prendre en main elles-mêmes la formation des futurs cadres. L'autonomie de l'Université lui donne le moyen de s'adapter aux besoins réels de l'économie, au-delà des besoins immédiats et pressants des entreprises. C'est pour le développement de l'économie elle-même qu'il faut éviter de ne donner au futur cadre qu'une formation limitée aux impératifs immédiats et à court terme de l'entreprise, ou liée à un état transitoire de la technique.

Aujourd'hui, les élèves des grandes écoles eux-mêmes *« craignent qu'au moment où se fait sentir dans tous les domaines une nécessité d'harmonie toujours plus grande, les grandes écoles ne s'étiolent peu à peu, si elles n'aboutissent pas à une certaine coordination sur le plan des niveaux d'études, des spécialisations fonctionnelles et techniques, des relations avec les facultés. »* C'est le président de l'Union des Grandes Ecoles qui s'exprime ainsi. Il poursuit : *« D'une manière ou d'une autre, nous serons conduits à un regroupement de ces écoles dans un cadre suffisamment large, qui pourrait être celui d'un ministère de l'Education nationale rénové, acceptant lui aussi la nécessité d'un dialogue avec l'économie et d'une décentralisation administrative poussée suffisamment pour que tous puissent participer à l'élaboration des décisions...*

« Nous ne saurions donc trop insister pour que cessent certains anachronismes qui mettent les grandes écoles en position fort inconfortable, puisqu'elles n'appartiennent finalement ni à l'économie ni à l'Université. »

Cette réforme des grandes écoles devrait être au cœur de la réforme d'ensemble.

PIERRE GAUDEZ,
Président de l'U.N.E.F.

(Agip.)

ALFREDO DI STEFANO.
Il court plus vite vers l'arrière.

SPORTS

L'automne du Real

● *Le premier club de football du monde a trébuché sur son propre terrain. Est-ce la fin d'un grand règne ?*

CE qui s'est passé, le 9 novembre, peu après 22 heures, sur le terrain du stade Bernabeu à Madrid, paraissait tellement invraisemblable que la foule espagnole, pourtant réputée pour sa véhémence, est restée muette de saisissement.

J'étais l'un des 100.000 spectateurs réunis sur ce stade, le plus moderne d'Europe, avec ses quatre-vingts portes, ses vestiaires luxueux, ses salles d'entraînement et de soins, ses piscines et sa chapelle privée. Le Real Madrid rencontrait sur son terrain, en huitième de finale de la Coupe d'Europe des clubs, le F.C. Barcelone. Il s'agissait de la première manche de l'éliminatoire, la seconde étant fixée au 23 novembre à Barcelone. Pour le Real Madrid, il était capital de gagner ce premier match par un ou même plusieurs buts d'écart, afin de supporter sans dommage le prochain déplacement en territoire ennemi.

Il y a six ans qu'a été créée la Coupe d'Europe, ouverte à tous les clubs européens vainqueurs de leurs championnats nationaux respectifs, et cinq fois de suite le Real Madrid l'a gagnée. Cette extraordinaire série de triomphes a tenu à la régularité presque mathématique avec laquelle l'équipe madrilène s'assurait l'avantage devant son public. En cinq ans, le Real a reçu seize adversaires venus de tous les pays d'Europe, et il les a tous battus, le plus souvent par deux ou trois buts d'écart. Le match-retour, dans ces conditions, était presque toujours une formalité.

Or, le 9 novembre, au stade Bernabeu, sous les projecteurs les plus puissants du monde, qui inondent le terrain d'une lumière presque égale à celle du soleil, le Real a été tenu en échec par Barcelone. Trois minutes avant la fin du match, alors que le Real menait par deux buts à un et se livrait à des assauts désespérés pour augmenter son avance, une contre-attaque barcelonaise se déclencha par l'aile droite.

Faim de ballon

Comme l'inter droit Evaristo contrôlait la balle, je vis nettement le juge de touche agiter son drapeau pour indiquer qu'un autre joueur catalan, l'avant-centre Kocsis, se trouvait en position de hors-jeu. Justement, Evaristo transmettait le ballon à Kocsis, ce qui rendait la faute définitive. Mais l'arbitre, l'Anglais Arthur Ellis — le plus réputé, pourtant, des arbitres actuels — ne regardait pas son juge de touche. Il laissa se dérouler le jeu et quand il vit le gardien madrilène se jeter de manière suspecte dans les jambes de son adversaire, il siffla penalty pour Barcelone.

La foule eut beau gronder et les joueurs madrilènes intervenir, la décision fut maintenue, le penalty transformé : 2-2 !

Il me sembla que le public qui s'écoulait silencieusement dans la nuit madrilène était frappé de stupeur et, déjà, presque résigné. Pour la première fois dans l'histoire de la Coupe d'Europe, le Real Madrid allait devoir jouer chez son adversaire sans aucun avantage initial et il risquait d'être éliminé d'une épreuve qu'il avait jusque-là marquée de sa griffe. Une défaite du Real Madrid ne signifierait nullement la fin du club le plus puissant et le mieux organisé du monde, mais elle marquerait la fin d'un règne, celui d'une équipe et celui d'un joueur.

Jamais sans doute le sort d'une équipe de football n'a dépendu à ce point d'un seul homme : Alfredo Di Stefano. Né en Argentine et déjà considéré à Buenos-Aires comme un des meilleurs joueurs de sa génération, Di Stefano, vite naturalisé espagnol, s'est épanoui complètement au Real.

C'est le joueur le plus complet qui ait existé. Il était le seul footballeur capable d'exécuter les gestes les plus difficiles du football, des deux pieds et de la tête, sans donner jamais l'impression d'accomplir une prouesse technique. Sur le plan tactique, il était également un joueur d'exception, couvrant un terrain immense, se portant couramment aux arrière-postes, et surgissant aussitôt après en attaque, commandant le jeu au centre du terrain et accumulant les buts. Plus qu'aucun autre footballeur, Di Stefano avait faim de ballon, faim de jeu. Tout s'effaçait devant sa présence. C'est ce qui explique que des joueurs aussi talentueux que le Français Kopa et le Brésilien Didi n'aient qu'imparfaitement réussi à s'imposer au Real.

Cinq ans

Mais Di Stefano a, par degrés, perdu sa souveraineté. L'âge (35 ans) a commencé à peser sur ses épaules et, comme dit son président, Santiago Bernabeu : *« Il court désormais plus vite lorsqu'il se replie vers son but que lorsqu'il se précipite vers le but adverse. »* Contre Barcelone, mercredi, il a tenu une place de demi sans jamais réussir à s'élever au-dessus du niveau commun. C'est pourquoi le Real Madrid est devenu une équipe comme les autres, vulnérable.

Cinq ans, c'est ce que vivent habituellement les grandes formations de football. Malgré sa richesse, malgré sa puissance, malgré l'habileté de ses dirigeants, il sera difficile au Real Madrid de faire exception à cette règle. M. Bernabeu et ses collègues eux-mêmes paraissent l'avoir compris. Ils savent qu'une équipe de football ne peut pas gagner indéfiniment. Et s'ils luttent encore, s'ils font le maximum pour gagner le match du 23 à Barcelone, déjà, ils admettent la possibilité d'un échec. Ils s'y préparent et y préparent l'opinion. Les Madrilènes, du reste, trop habitués à la victoire, n'ont plus autant de foi et d'exigences que naguère, alors que tout Barcelone attend dans la fièvre l'heure de son triomphe.

JEAN MEUNIER.

SCIENCES

● L'aviation américaine tient cette semaine une conférence ultra-secrète sur le projet SAINT — « Satellite, Inspection, Technique » — destiné à produire le plus vite possible un satellite anti-satellite.

● L'armée britannique va disposer d'une nouvelle JEEP VOLANTE, véhicule tout terrain capable de voler sur de courtes distances, qui sera équipée de fusées anti-chars.

● L'Institut de physique des nuages qui va être construit sur le plateau de Lannemezan étudiera les meilleurs procédés de PLUIE ARTIFICIELLE.

● Les atomistes anglais ont mis au point une méthode permettant de déceler des fuites de moins d'un QUATRE MILLIARDIÈME DE LITRE. Le secret : l'utilisation du crypton radio-actif.

● En 1961, sera lancé aux Etats-Unis un OSO (ORBITING SOLAR OBSERVATORY), satellite original destiné à observer de plus près le soleil, dont les versions ultérieures emporteront un télescope de 125 centimètres. Il mesurera la raie rouge émise par les galaxies plus lointaines que celles qu'atteint actuellement le télescope du MONT PALOMAR — qui se trouvent déjà à deux milliards d'années-lumière de nous !

● Deux chercheurs au Commissariat à l'énergie atomique, MM. P. JAFFRY et R. HOURS, étudient le mouvement des galets et des sédiments sur les côtes françaises, en les « marquant » par des substances radio-actives.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

Trois cents romans, quatre élus, littérature et petits fours, à quoi servent les prix.

« A *qui ? A qui ?* » C'est le cri automnal des jurés qui n'ont pas tout à fait fini le dépouillement de 250 ou 300 romans candidats aux quatre premiers grands prix littéraires de la saison (1). Bien sûr chaque juré a son favori secret. Mais l'incertitude est générale. Contrairement à l'année dernière, où Schwarz-Bart s'imposa d'emblée à presque tous, cette moisson de novembre est, dans l'ensemble, pauvre. « Trois ou quatre bons livres, mais pas le grand, grand livre », déclare Dominique Rollin, juré (e) du Femina. « Aucun de nous, sauf un, n'a eu le coup de foudre pour un livre, soupire Armand Salacrou, de l'Académie Goncourt. Certaines années, il faudrait donner dix petits Goncourt et non un seul gros lot... »

Aux questions qui se posent sur les quatre prix, quatre jurés, interviewés séparément et choisis au hasard, répondent. D'abord, à quoi servent les prix ? « A faire des cadeaux de Noël », répond Roger Grenier (Renaudot). Mais encore ? Un Goncourt rapporte au lauréat environ 20 millions d'anciens francs (et à son éditeur bien davantage), soit, en moyenne, 200.000 exemplaires vendus. Un Femina : 100 à 200.000 exemplaires. Un Renaudot : 80 à 100.000. Un Médicis : de 30 à 50.000. (C'est peu, dites-vous ? Mais le Médicis n'a que trois ans. Et c'est un prix qui monte.)

Ajoutez à cela la récompense elle-même. Celle du Femina — 5.000 NF — est la plus importante. Le Médicis « vaut » 3.333,33 NF. Le Goncourt, lui, ne rapporte en soi que 50 NF (et le Renaudot, rien).

Cela dit, peut-on affirmer que les prix servent la littérature ?

ROGER GRENIER. — Ils permettent, en tout, de découvrir un auteur qui autrement mettrait des années à se faire connaître...

— Les jurés prennent-ils en considération l'accessibilité d'un livre pour le grand public ?

DOMINIQUE ROLLIN. — Hélas ! je crains que la valeur marchande des prix (qui a énormément augmenté depuis la guerre) n'influence les jurés, même à leur insu.

DENISE BOURDET. — Au Médicis, nous ne pensons pas du tout au public. Il est vrai que notre jury, qui a couronné Claude Mauriac, est généralement sensible aux tendances d'avant-garde. Le Médicis, si vous voulez, c'est le Renaudot du Femina.

— C'est-à-dire ?...

R. GRENIER. — ... que le Renaudot, qui prime souvent, lui aussi, des auteurs jeunes et réputés difficiles (Glissant, Butor), fait pendant au Goncourt qui, lui, vise plutôt le grand public.

ARMAND SALACROU. — A l'Académie Goncourt, nous ne pensons pas au public, mais à l'auteur ; ou bien à une tendance littéraire. Pour aller vite, deux exemples : Proust qui passait, lors de son prix Goncourt, pour un auteur illisible, et Julien Gracq, dont on ne peut pas dire que son « Rivage des Syrtes » avait été écrit pour être un best-seller. Cela s'explique peut-être par notre origine ; nous sommes, par le testament Goncourt, chargés, chaque année, non pas de signaler un livre, mais d'aider un auteur.

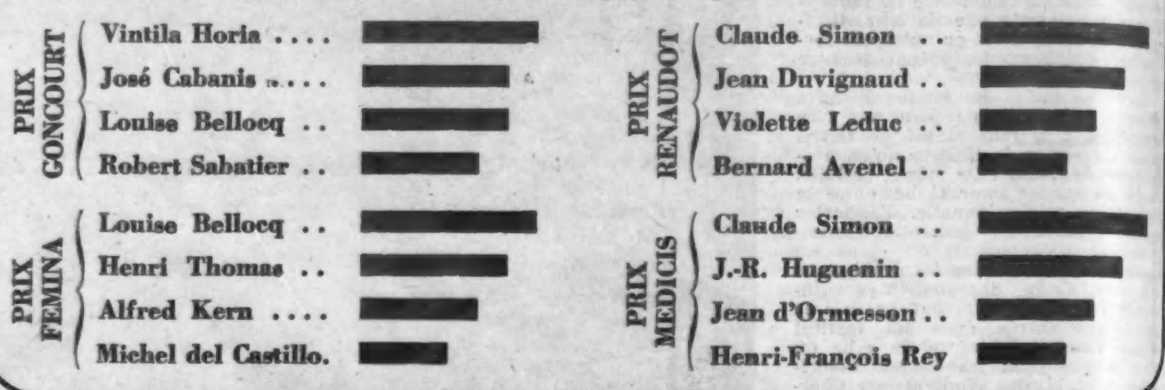
Mais le choix Goncourt, chaque année critiqué, a été tel depuis l'origine, qu'en plus du prix, l'auteur touche maintenant des centaines de milliers de lecteurs.

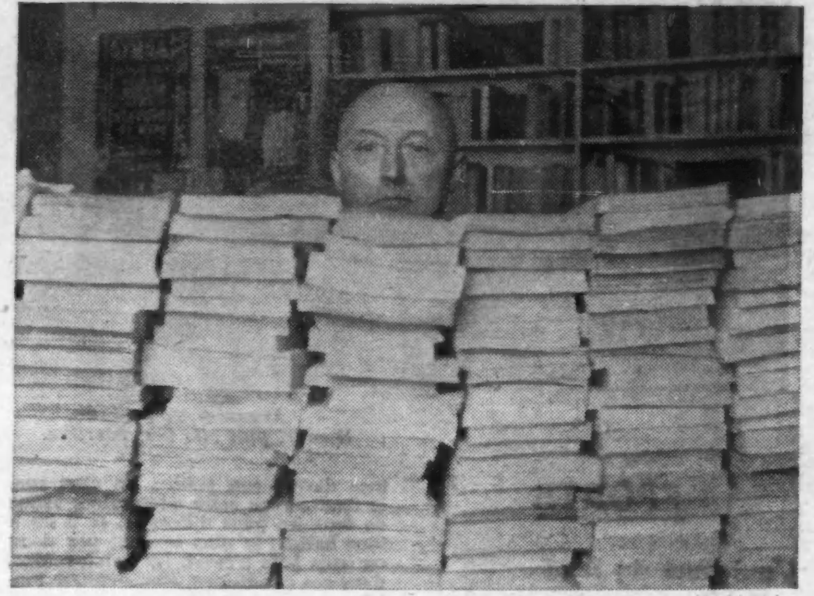
(1) Goncourt, Renaudot, Femina, Médicis.

(Archives.)
DOMINIQUE ROLLIN.
« N'importe quoi, à tout prix. »

PRONOSTICS

Le Goncourt et le Renaudot (21 novembre), le Femina et le Médicis (28 novembre) sont cette année particulièrement indécis. Voici les dernières positions, mais il se peut que les jurys échangent leurs favoris.





(Archives.)
ARMAND SALACROU.
« Il faudrait dix petits Goncourt. »

— Qui a fondé vos prix, et quand ?

R. GRENIER. — Des courriéristes littéraires, réunis dans l'antichambre des Goncourt. En attendant leur décision, ces journalistes, qui s'ennuyaient, fondèrent leur propre prix. C'est ainsi qu'entre les deux guerres le Renaudot est né.

D. BOURDET. — C'est une émigrée russe, Gala Barbisan, qui réunit autour d'elle quelques amis, entre autres Félicien Marceau, Nathalie Sarraute, Maurice Gascar. Les amis devinrent les jurés du Médicis. Et nous déjeunons tous ensemble, une fois par mois, dans le même restaurant que ces dames du Femina.

— Vous décernez votre prix le même jour qu'elles ?

D. BOURDET. — Oui, mais ce n'est pas pour les vexer. Par modestie, plutôt. Notre premier prix ne bénéficiant d'aucune publicité, nous avons choisi ce restaurant pour que les journalistes à l'affût du Femina n'aient pas de peine à nous trouver.

— Revenons aux prix...

D. ROLLIN. — Fondé en 1904 par Hachette, le « Prix Femina - Vie Heureuse » avait dix-huit membres-femmes s'intéressant vivement aux lettres. Elles sont maintenant douze.

A. SALACROU. — Le choix d'un livre, l'année même de sa création, n'est pas aisé. Il est plus aisé de nous donner tort vingt ans plus tard. Il y a aussi les rencontres malheureuses : l'année, par exemple, où se rencontrent « La Loi » et « La Modification ». Publiés à un an d'intervalle, ces deux livres eussent eu le prix. Ainsi, en 1913, nos aînés se disputèrent, les uns voulant couronner « Barnabooth », de Valery Larbaud, et les autres « Le Grand Meaulnes », d'Alain-Fournier. N'était-ce pas une dispute honorable ? Malheureusement, lassés par des scrutins sans résultat, ils se résignèrent à s'accorder sur un troisième nom.

— Et... les pressions que vous subissez ?

D. ROLLIN. — Il n'y a pas de favoritisme.

R. GRENIER. — C'est un sujet délicat. A aborder avec précaution. Evidemment, le milieu a ses osmoses, ses sympathies...

On l'imagine : un journaliste (par exemple) ami de tel auteur, le recommande à tel juré. Ajoutez que journaliste, juré et auteur travaillent souvent dans une maison d'édition, et le tour est fait, le cercle fermé.

Le mouton de Panurge

D. BOURDET. — Les prix ont au moins l'avantage d'être lus. Par des gens qui autrement ne liraient peut-être rien du tout.

A. SALACROU. — Ce côté « queue devant les cinémas », le côté mouton de Panurge du Prix Goncourt, ce vote plus animal que culturel, n'est pas grave : nous faisons lire, nous n'empêchons pas de lire. Il y a tout de même un fait désolant : si le livre couronné est le quatrième de l'auteur, sur la page de garde figurent les trois titres précédents. Le livre couronné va se vendre 200.000. Sur ces 200.000 acheteurs combien manifesteront le désir de lire un des livres précédents de l'auteur ? D'après les statistiques, moins de deux mille ! Mais les libraires aident-ils le lecteur à sortir de sa torpeur ? Dans combien de librairies avez-vous vu à côté de la pile impressionnante du livre couronné, des exemplaires des livres précédents du même auteur ?

Un nom fichu

— Vous avez des griefs ?

D. ROLLIN. — Nous sommes noyées dans la médiocrité. Je ne comprends pas la politique des éditeurs qui publient beaucoup trop, et, semble-t-il, sans discernement ; et qui pour donner leur chance au plus grand nombre publient des livres qui n'ont rien à voir avec la littérature.

(Agip.)
ROGER GRENIER.
« Le milieu a ses osmoses. »

(Suite page 34.)

ÉMILE SERVAN-SCHREIBER
CHINE ROUGE
25 ANS APRÈS. 1935-1960
PLON
PEP

CANDIDATS AUX PRIX

par TIM

Christian Pineau

LA SIMPLE VERITE

Cette « SIMPLE VERITE », Christian Pineau est un des hommes les mieux qualifiés pour l'écrire sur les années qui vont de 1940 à la Libération. Il en a vécu le sens et le drame historique. La première partie de ce vaste récit nous montre Christian Pineau résistant, un des premiers à avoir pu parler au Général de Gaulle de la bataille des obscurs. Puis arrêté, l'auteur nous peint sa lutte contre la solitude et le désespoir dans les prisons de l'occupant. De Compiègne, un wagon plombé l'emporte avec soixante-dix autres compagnons au camp de Buchenwald. Il y rencontrera, parmi tant d'autres, Marcel Paul, Julien Cain, Rémy Roure, Claude Bourdet.

Le recul que Christian Pineau a voulu prendre par rapport à l'expérience et aux événements qu'il relate, lui permet d'entrer dans des détails jusqu'alors négligés et d'obtenir d'un bout à l'autre de ses souvenirs une exactitude irrécusable. Le ton du récit, constamment à la hauteur des sentiments, des idées et des situations, l'intelligence et l'allure du récit émergeant du passé, donnent sans le vouloir au livre une forme épique.

Michel del Castillo

LE MANEGE ESPAGNOL

« Mal de l'Espagne » ? LE MANEGE ESPAGNOL de Michel del Castillo est un roman passionné, un roman où le ressentiment est douloureux, où il déforme jusqu'à la caricature un monde confortable et puissant pour qui compte, avant tout, l'éblouissement de l'entourage ». L'argent, la religion, conduisent seulement au culte du confort matériel et des sophismes spirituels.

LE MANEGE ESPAGNOL, portrait d'une certaine Espagne, n'est pourtant pas toujours sombre et débouche finalement sur l'Espoir. Michel del Castillo, Espagnol d'origine, n'a pas perdu sa confiance. Ce livre n'est pas celui d'un jeune romancier nostalgique mais celui d'une conscience qui a « mal à l'Espagne ».

C.T. sont les initiales qui seront bientôt les plus familières au public féminin.

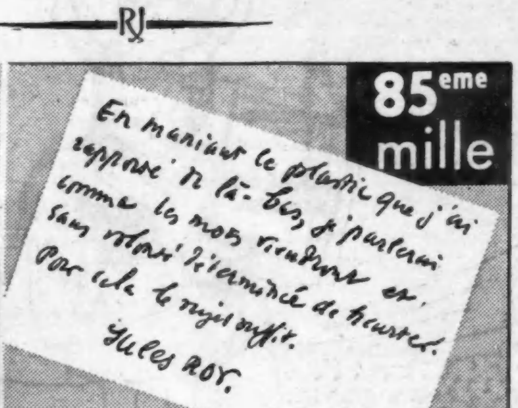
COURBE THERMIQUE

Le Docteur Sacha Geller, dans un exposé simple et complet permet de comprendre en quoi la Méthode de contrôle de la santé féminine par la Courbe Thermique peut assurer une régulation des naissances qui concilie la liberté de l'individu et les impératifs de la morale.

demandez chez votre libraire

La température, guide de la femme

COLLECTION MAPPEMONDE



JULES ROY - La guerre d'Algérie

Georges Vaucher : GAMAL ABDEL NASSER ET SON EQUIPE (Tome II)

L'Edification de la République Arabe Unie

LE premier tome de cet ouvrage nous avait décrit « les années d'humiliation et la conquête du pouvoir ». Aujourd'hui Georges Vaucher expose comment Nasser a transformé ce coup d'Etat en une véritable Révolution modifiant profondément la structure sociale de l'Egypte et déclenchant un mouvement d'émancipation politique, sociale et économique qui dépasse les frontières de la vallée du Nil, influençant tout le monde arabe et de nombreux autres pays d'Afrique, d'Asie et même d'Amérique.

Puis il montre l'évolution du régime autoritaire vers un régime de démocratie présidentielle sans partis, par l'organisation des comités et des congrès de l'Union nationale.

Une entière liberté d'esprit et un scrupuleux souci d'information sont les garants des qualités historiques actuelles de ce livre.

Les films Warner Bross viennent d'acheter les drotis d'adaptation cinématographique du roman de Pierre Boulle « UN METIER DE SEIGNEUR » récemment paru dans sa traduction américaine à New-York. « Un métier de Seigneur » se passe en France pendant l'occupation allemande.

La confession anonyme

"Histoire d'un amour, dans cet irréel, cet absolu, qui constituent le "grand roman psychologique". RENÉ-MARIE ALBERES (Les Nouvelles Littéraires)

" Un ouvrage riche, courageux... Quelle langue ! Quel don pour les images ! DOMINIQUE FERNANDEZ (L'Express)

" Un frémissement lyrique qui fait penser à certaines pages d'Annunzio ". JEAN MISTLER (L'Aurore)

" Il n'y a rien dans aucune littérature qui puisse être comparé à cette " confession anonyme " ROGER RABINIAUX (Combat)

JULLIARD

(Suite de la page 32.)

A. SALACROU. — Des griefs ? Ma foi, non. C'est agréable de jouer les Pères Noël une fois par an, même si quelquefois on se trompe de cheminée.

R. GRENIER. — Un tas de bons livres sont écrabouillés par le système des prix. Système qui fausse l'optique des écrivains (il y en a que ça rend malades) et des éditeurs, qui organisent toute leur production annuelle en fonction des prix.

— Faut-il donner foi aux pronostics ?

D. ROLLIN. — Un livre dont on parle dès octobre remporte rarement un prix. Un nom dit trop tôt est un nom fichu.

A. SALACROU. — Quand nous pouvons donner le prix à un livre paru huit ou neuf mois avant la date de clôture, c'est-à-dire le 15 octobre, nous en sommes ravis, pour bien prouver qu'il est absurde de nous adresser deux cents romans dans les six dernières semaines.

Qui aura le prix cette année ? Nous sommes dix, vous le savez, eh bien, il y a quinze favoris ! C'est vous dire que nous sommes en désaccord non seulement entre nous, mais avec nous-mêmes ! Je crois que c'est un seizième qui aura le prix, mais personne ne sait encore son nom.

ANNE GUERIN.

(Charpentier.)

DENISE BOURDET.
Par modestie.

ROMANS

« La Comédie » par Henri-François Rey

Dans une Espagne violente, un désespéré entre en alcool comme on entre en religion.

CE n'est pas par hasard que Franck, le dernier héros d'Henri-François Rey, se coupe les veines dans une maison close de Séville, au terme de la semaine sainte. Le délire espagnol transformant le Christ en idole clownesque, la mort au creux le plus sordide de la débauche clandestine, voilà pour lui le sommet de la dérision scandaleuse. C'est son Golgotha, Golgotha noir. Ce sacrifice désespéré, blasphématoire, telle est la conclusion logique de cette comédie qu'est, à ses yeux, l'existence, et à laquelle il s'est vainement appliqué. Avec l'alcool pour aide. Puis pour refuge. Refuge devenu prison mortelle.

« La Comédie » (1) nous raconte une tentative de désintoxication. En trois mouvements : premier mouvement, la crise menace, elle éclate ; deuxième mouvement, désintoxication, tentative de réadaptation au monde des autres ; troisième mouvement, rechute et mort. Mouvements nettement dessinés, se terminant, chacun, par un crescendo impitoyable, sur l'abrupt écroulement du héros, prisonnier d'abord de la clinique, puis de l'amour dont il espère le salut, enfin du bordel et de la mort. Au vrai, le héros n'a pas cessé d'être prisonnier : de lui-même, de l'alcool — c'est-à-dire encore de lui-même. Et tout le reste est comédie.

Se croyant guéri, Franck s'accroche, il aime Kim, mais l'amour, c'est « les autres », et si Franck buvait, n'était-ce pas parce qu'il y avait, précisément, les autres ? Franck appartient à cette sorte de gens qui ne savent pas, qui ne peuvent pas vivre. La désintoxication ne l'a pas guéri de son angoisse. Il faudra peu de chose : un choc, celui du délire espagnol, et la peur de Kim (l'angoisse est contagieuse), pour que Franck reboive à mort.

Le monde d'Henri-François Rey — sur lequel, déjà, « La Fête espagnole » nous avait éclairés — est un monde violent, à la fois héroïque et désespéré. Des êtres perdus s'y débattent pour leur salut. Chacun pour soi, malgré l'amour. L'alcool — comme la guerre, dans « La Fête espagnole » — sert de masque à notre angoisse. Comédie.

« La java des verres »

Il faut voir plus loin, plus haut, que cette histoire d'incurable. L'auteur nous y invite, discrètement. Franck a mal à l'âme avant d'avoir mal aux cheveux. L'alcoolisme est une ascèse, mieux : une démarche mystique. Franck entre en alcool comme on entre en religion, le whisky remplace l'eau bénite. Pour Franck, comme pour le croyant, il s'agit, émergeant enfin de la solitude, de vaincre une angoisse essentielle. Il échoue. Un homme se penche sur son abîme, il tombe. « La Comédie » est l'analyse scrupuleuse de ce vertige définitif.

C'est donc autre chose, on le constate, qu'un roman sur l'alcoolisme. « La Comédie » vaut plus que l'honnête « Lost Week-End », ne serait-ce que par la forme, musclée, rapide, avec habile insertion du monologue intérieur dans le récit de l'action, et dialogues efficaces (trop, peut-être ; on ne peut parfois oublier qu'Henri-François Rey écrit pour le cinéma). Le prix de ce roman, je le vois dans la lucidité. Même au plus terrible des crises, même au bord de l'évanouissement, même aux frontières de la mort, elle ne perd aucun de ses droits, analysant avec une sérénité souvent gouailleuse l'impitoyable mécanisme — la « java des verres » — dont Franck se sait le prisonnier, et l'impuissance de Franck, mêlée de délectation morose. Toute cette pénible histoire, la lucidité la baigne comme d'une lumière blanche, une de ces lumières de tube au néon qui, dans le décor douteux des bars, nous donnent un visage de cadavre.

JEAN-LOUIS BORY.

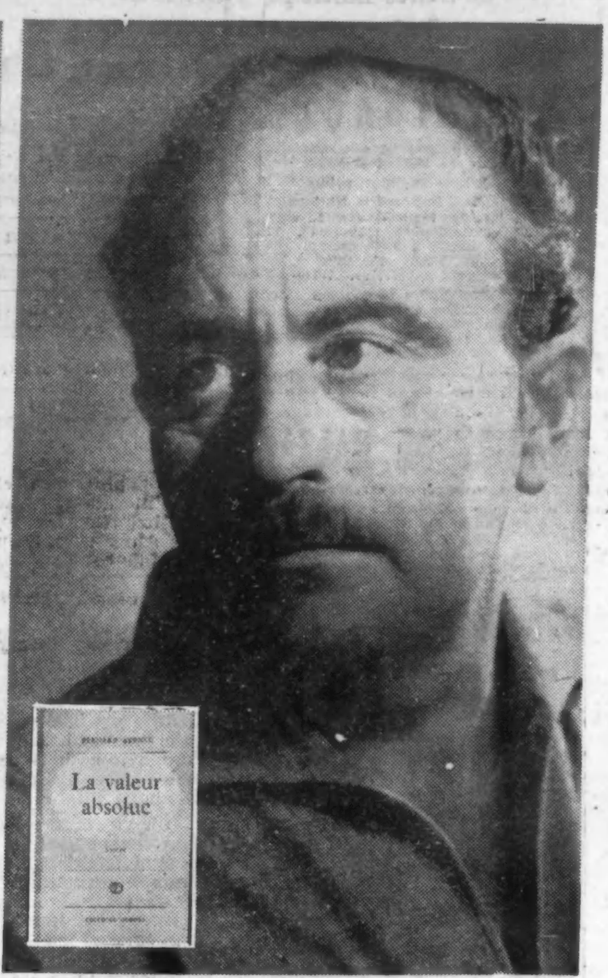
« Dieu est né en exil » par Vintila Horia

Le journal intime et apocryphe d'Ovide, un récit qui se lit avec plaisir.

SOUS le règne d'Auguste, Ovide était, après la publication de « L'Art d'aimer », le poète à la mode. Brusquement l'empereur décida de le bannir et Ovide dut quitter la ville qu'on n'appelait pas encore éternelle. On ignore les raisons exactes de ce bannissement : selon certains historiens, Ovide aurait été un adepte de l'ésotérisme pythagoricien; selon d'autres, Auguste l'aurait éloigné de Rome pour des raisons morales.

(1) Ed. R. Laffont. 258 pages. 9,80 N.F.

VINTILA HORIA. (Archives.)
Théodore était bien informé.



BERNARD AVENEL. (Archives.)
Monsieur Ile, un neutre.

Vintila Horia nous propose une interprétation synthétique. Raisons religieuses et raisons morales seraient la cause de la disgrâce et pour nous expliquer l'évolution du poète dans son exil — dont il n'est jamais rentré — l'auteur imagine son journal intime. Ce journal apocryphe donne l'image d'une époque et décrit aussi bien la dissolution des mœurs romaines que l'aspiration obscure vers une nouvelle foi. Auprès des Gaètes, peuple qui croyait à un Dieu unique, Ovide aurait découvert le Dieu des Chrétiens.

Lorsqu'on songe qu'Ovide est mort en 17 et que la vie publique de Jésus ne commence qu'en 30, on est émerveillé de l'information du poète ou plus exactement de celle de son correspondant, le médecin grec Théodore. Mais le romancier dispose de toutes les libertés à l'égard de l'Histoire, à condition qu'il réussisse à rendre crédibles ses héros.

« Dieu est né en exil » (1) se lit avec beaucoup de plaisir, mais est-ce suffisant pour un aussi grand sujet ? Le livre souffre de la comparaison avec les « Mémoires d'Hadrien » de Marguerite Yourcenar et surtout avec l'admirable « Mort de Virgile » de Hermann Broch.

T. L.

« La Valeur absolue » par Bernard Avenel

● ***Après une catastrophe, que reste-t-il de notre civilisation ? Une petite fille muette.***

On voit déjà le film. Tout y est : l'avion qui s'écrase dans la forêt d'Afrique, son saccage spectaculaire au cœur d'un îlot boueux entouré d'eaux bouillonnantes, une cataracte, la pluie tropicale, des tornades, somptueuses filles survivantes, agonies atroces, héros inquiétant, pathétique petite fille, de la violence, de l'angoisse, de l'érotisme, de l'émotion, des séquences à la Franju (on opère à cru la petite fille qui s'est coupé la langue), et malgré les cadavres, la langue coupée et divers membres brisés, happy ending. Titre : « Les Pèlerins de l'Enfer ». Ou « Les Miraculés du Ciel ».

Les dévoyés de l'ordinaire

Le livre (2) vaut mieux que ce film (il me semble en avoir déjà vu un de ce genre) ; il vaut mieux que l'histoire qu'il raconte. Ce qui importe, c'est le thème du naufrage. N'importe quelle histoire de naufrage aurait fait l'affaire, celle-là autant qu'une autre. Ce qui intéresse l'auteur, manifestement, c'est d'isoler, au cœur d'une nature brute, quelques spécimens de notre humanité civilisée, et d'examiner ce qu'il advient alors des petites valeurs qui nous sont chères. Pour des gens violemment dévoyés de l'ordinaire, que reste-t-il de notre civilisation après catastrophe ? Alors que des circonstances particulières, très particulières, peuvent déclencher de fulgurants retours aux « sources animales, nos sources », quels dangers risque de courir cette valeur absolue que possède, selon les données de notre civilisation, le moindre d'entre nous ?

« *A partir d'un point : « Comment pourrais-je prendre mon bain, mes sels sont épuisés »... pour aller jusqu'aux assassinats de mousses à des fins culinaires, il n'y a qu'un seul pas à faire, et du concert Pleyel, si profondément humain ma chère... jusqu'aux radeaux de la Méduse, un seul accident de parcours. Oui, il y a des possibilités de freinage, des reliquats de civilisation, mais que le compteur marque An Mille et toutes les églises sont pleines, toutes les vertus effondrées, les corps jalousement gardés, offerts, tous les diables et les bon dieux ne sachant où donner de la tête, et le ghetto de Varsovie et les choses moins connues : une ville qui brûle, des caves inondées, des canalisations rompues, des égouts éclatés, des caves où se réfugiaient des gens pour s'abriter des bombes et qui furent les pièces de viande d'un hallucinant pot-au-feu. Trop cuit. Huit jours d'incendie, même à feu doux, les chairs se détachaient des os et flottaient dans les yeux de ce bouillon...* »

Cette longue citation, d'abord parce qu'elle souligne le propos principal de l'auteur (me semble-t-il), — qui est de montrer dans quels liens de dépendance s'unissent civilisation et catastrophe : quel équilibre délicat ; — ensuite parce que cette tirade donne le ton du livre, et que ce livre vaut surtout par ce ton.

Chaotique et cahotant

La technique de Bernard Avenel consiste ici dans l'absence de technique. Ou plutôt : dans la présence de toutes — poème, récit, prose rythmée, fiches signalétiques, journaux, théâtre, notes au bas de la page, cinéma, voire technicolor, discours, interviews. On pense d'abord à des exercices de style à la Queneau : c'est amusant. Et puis l'agressivité de ce désordre — « désordre dans le temps, désordre dans les lieux, dans le nombre des personnes, dans le système d'expression, désordre sévère, avec retours en arrière, pénétration dans les avenirs, contrepoints, échos, entrechats, musiques discordantes » — donne à réfléchir.

Ce désordre de la forme se veut à l'image du désordre de notre Histoire, dont nous savons, depuis Shakespeare au moins, qu'elle est sans queue ni tête et que la remplissent volontiers bruits et fureurs. Il entend surtout demeurer en harmonie avec ce récit de catastrophe, de naufrage. Concassé comme l'avion, comme le destin des personnages, le roman offre l'allure anarchique d'un amas de ruines hétéroclites ramenées au disparate des matériaux bruts. Si bien que l'on se demande (rien ne ressemble plus qu'un chantier à un champ de ruines) si ces matériaux en vrac ne sont pas aussi les éléments avec lesquels l'auteur va bâtir son histoire.

Cette ambiguïté, d'ailleurs, se révèle en accord étroit avec le sens même du livre : le héros profitera-t-il de la catastrophe pour tenter un nouveau départ ?

Le héros s'appelle Monsieur Ile. Ce n'est pas un nom ; un pronom ? mais avec un e au bout, « *ni masculin ni féminin, neutre... neutre comme une île sans vie, neutre comme une île sans dieu* ». Il apparaît comme le héros central de l'histoire et comme son auteur, puisque c'est lui qui la raconte. Et si Monsieur Ile n'est pas Bernard Avenel, il lui ressemble comme un frère — venu lui aussi « *se planquer dans ce qu'il raconte* », obsédé par la double idée de naufrage et de valeur absolue. Il s'est raccroché à la petite fille muette, sans fable, encore toute neuve, symbole d'espoir, refuge pour l'amour et la foi. Mais tout nouveau départ est impossible. La civilisation remet la main sur les rescapés. La vie continue, «normale», après cet entracte de délire.

Ce livre vous bouscule, tantôt vous piétinant les doigts de pied, tantôt vous claquant les omoplates, vous tutoyant sous le nez, le regard un peu fou. Je ne déteste pas ces mauvaises manières.

J.-L. B.

(1) Fayard. 310 pages. 11 NF.
(2) Ed. Denoël, 223 pages, 7,50 NF

« Les Blanc-Bleu » par Guy Ponce de Léon

● ***La terre dépeuplée est envahie par de mystérieux étrangers.***

En empruntant quelques effets — un peu éculés du reste — aux romans d'anticipation, Guy Ponce de Léon a écrit un petit conte philosophique : un ethnologue demeuré seul être vivant sur une Terre dépeuplée par une étrange épidémie, peut enfin juger les hommes à leur juste valeur grâce aux vestiges qu'ils ont laissés derrière eux. Le résultat de ses investigations est catastrophique, bien entendu. Mais, comble de l'horreur, les « Blanc-Bleu » (1) envahissent la Terre, ils prennent la place des hommes, et tout va recommencer.

Qu'est-il arrivé à l'émouvant Ponce de Léon des « Tours de la 14e rue » ? Il se perd aujourd'hui dans des chemins tout tracés et transforme en vieilles rengaines des considérations qui auraient pu être intéressantes. Quelle déception !

M.-C. DE BRUNHOFF.

« Tous les chevaux du Roi » par Michèle Bernstein

● ***De Saint-Germain-des-Prés à Saint-Tropez, un couple de libertins s'ennuie.***

Michele Bernstein s'est amusée à démystifier ces romans à la page où des personnages oisifs, flottant entre la Rive Gauche et la Côte d'Azur, partagent leur temps vide entre des beuveries et des coucheries. Gilles et Geneviève, les héros de « Tous les Chevaux du Roi » (2) sont aussi des libertins. Mais l'auteur nous fait comprendre que derrière ce paravent d'anticonformisme, la vérité est tout autre : mariés depuis trois ans, ils forment un vrai couple en dépit de leurs aventures respectives, et surtout ils sont tristes et fatigués : « Notre vie est aussi prévisible que dans les romans », soupire Gilles. Ce roman-caricature est écrit avec tellement de sérieux que parfois l'on hésite : est-ce un original, est-ce une parodie ?

M.-C. B.

(1) Ed. Calmann-Lévy, 224 pages, 8,90 NF.
(3) Ed. Corréa, 162 pages, 5,85 NF.

LE TERRAIN VAGUE
ÉDITIONS ORIGINALES SURRÉALISTES
(catalogue franco)
LIVRES DE CINÉMA
(catalogue franco)
23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25
PARIS (6e)

LA SEXUALITÉ
numéro spécial : 6,50 nf.
19, rue Jacob, 6e ESPRIT C. C. P. 1154-51

Pour les Amateurs de Belles Éditions

ROGER MARTIN DU GARD

LES THIBAULT

illustré de lithographies originales en couleurs de BERTHOLD MAHN

Edition de luxe en huit volumes

Typographie de l'Imprimerie Nationale, lithographies de Mourlot frères. Présentation sous double emboîtage, le tirage a été limité à 3.700 exemplaires numérotés sur Vélin d'Arches à la forme. Le volume................ 119 NF

Le chef-d'œuvre incontesté de la littérature française contemporaine (Prix Nobel)

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES DE

HONORÉ DE BALZAC

en trois volumes reliés

Une nouvelle édition en 3 volumes in-4° (19 × 29) sur Vélin, reliés dos cuir véritable, frappé or, 3.700 pages, 500 illustrations. Le tirage a été limité à 3.000 exemplaires numérotés. Le volume : 128 NF.

Qui n'aime lire ou relire les œuvres de ce géant des lettres, prestigieux tableau des mœurs de la Société française du XIX^e siècle.

COLLECTION DES DOUZE

MEILLEURS ROMANS D'AMOUR

en treize volumes in-8 (16,5 × 22,5)

Edition de luxe

Sélectionné par un éminent jury, chaque volume est illustré d'un portrait de l'auteur en eau-forte ou litho originale de : Dunoyer de Segonzac, Decaris, Van Dongen, Trémois, M. Ciry, etc.

COLETTE : **La Retraite sentimentale** — Alphonse DAUDET : **Sapho** — Francis JAMMES : **Clara d'Ellebeuse** — Alain FOURNIER : **Le Grand Meaulnes** — Pierre LOUYS : **La Femme et le Pantin.** — Raymond RADIGUET : **Le Diable au corps** — Anatole FRANCE : **Le Lys rouge.** — André GIDE : **La Porte étroite.** — Guy de MAUPASSANT : **Fort comme la mort.** — Joseph BEDIER : **Le Roman de Tristan et Iseult.** — Octave MIRBEAU : **Le Calvaire.** — Gaston CHERAU : **Valentine Pacquault** (2 volumes)

Avec une préface originale pour chaque volume. Typographie de l'Imprimerie Nationale. Présentation sous étui luxe. Le tirage a été limité à 3.000 exemplaires numérotés sur Vélin d'Arches. Le volume : 45 NF.

Toutes ces Collections sont payables au comptant ou par mensualités

Notice, spécimen et conditions sur demande

OFFICE DE CENTRALISATION D'OUVRAGES

7, rue des Grands-Augustins, Paris (6^e)

4^e ANNIVERSAIRE DE SUEZ

Et voici qu'à propos de la guerre d'Algérie, on reparle de Suez. On trouvera tous les éléments du « dossier Suez », réunis pour la première fois dans le livre passionnant que BENOIST MECHIN vient de publier aux EDITIONS ALBIN MICHEL : **LE ROI SAUD, ou l'Orient à l'heure des relèves**, et qui, en quelques jours, est devenu le « best-seller » de la librairie française

OLIVIER COTTIOU

LES CHARCUTNOS

"...un feu roulant de truculences d'une extraordinaire richesse d'invention"

Nouvelles Littéraires

"une famille de personnages volubiles, farfelus et cocasses.. langue juteuse moelleuse, assaisonnée"

N.N.R.F

STOCK

« L'Avocat du Diable » de Morris L. West

L'enquête d'un vieil évêque chargé d'instruire, en Calabre, un procès en béatification : un aperçu sur un enfer quelque peu climatisé.

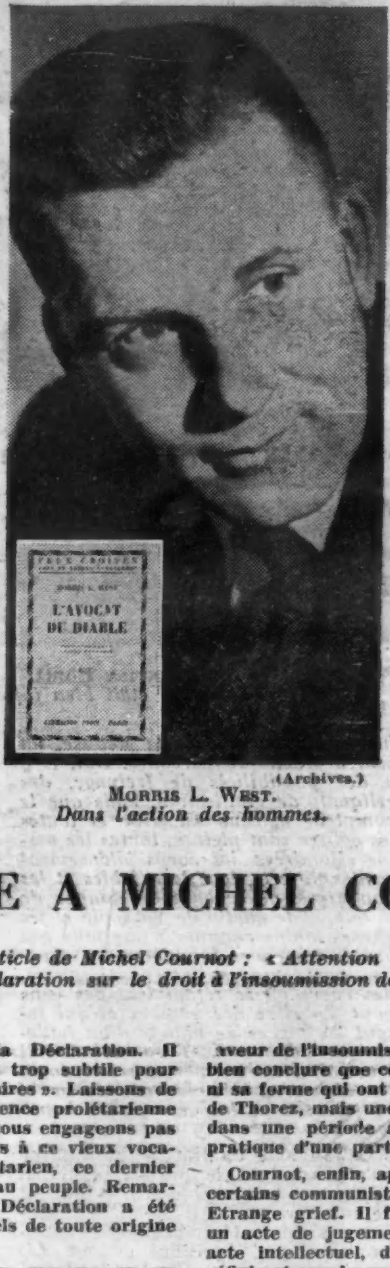
LE roman catholique a longtemps été un roman de bonne compagnie. Il y a trente ans encore, les âmes bigotes se voilaient la face devant les audaces de François Mauriac. Puis, avec Julien Green, avec Bernanos, on s'est habitué à faire la part du diable en littérature, puisque aussi bien il est le prince de ce monde. Ivrognes et fornicateurs, les prêtres et les chrétiens de Graham Greene semblent vouloir nous persuader que, plus le péché est profond, plus haute sera la sainteté.

Voici un roman de la même école. Comme Graham Greene auquel on le compare souvent et dont il pourrait avoir le succès (il était second sur la liste des « best-sellers » de notre dernier numéro), M. Morris L. West situe son action dans un pays lointain et sauvage, et puisqu'il est Australien, il a choisi l'Italie.

Un vieux curé dégoûtant et stupide qui couche avec sa vieille bonne ; une femme frigide, un peu droguée, un peu nymphomane; un peintre anglais pédéraste qui essaie de débaucher un jeune garçon, fils que le saint homme de l'histoire a eu d'une prostituée, tels sont les personnages qui doivent travailler à notre édification dans ce roman (1) que « La France Catholique » salue comme « le plus important et le plus original de l'année ».

C'est le roman d'une enquête canonique. Mgr Blaise Meredith est chargé, par Rome, d'une enquête sur un personnage mystérieux, exécuté par les partisans communistes lors de la libération de la Calabre et que la piété populaire invoque déjà comme un saint : il sera l'avocat du diable, c'est-à-dire celui qui doit peser sévèrement témoignages et miracles éventuels pour dire si oui ou non l'Eglise doit entreprendre le processus de la béatification. Mission délicate, qui sera la dernière mission de Mgr Meredith puisqu'il sait qu'il est condamné à mourir d'un cancer à très brève échéance.

(1) Traduction (parfois médiocre) de Mme Cécile Messadié. Plon. 306 pages. 11,70 NF.



(Archives.)

MORRIS L. WEST.
Dans l'action des hommes.

Enquête difficile parce que les témoins sont étrangement réticents : la femme qui a été la maîtresse de l'étrange Giacomo Nerone, la comtesse qui est la grande dame du petit village, le vieux curé, personne ne veut parler; c'est encore le médecin juif Aldo Meyer qui est le plus loquace. Le roman, très habilement composé, progressera donc sur trois plans : la découverte de la personnalité profonde de Nerone; la recherche des raisons personnelles qui rendent les témoins muets ou hostiles ; et l'influence de l'enquête sur l'enquêteur dont la maladie évolue impitoyablement.

Aux bords des abîmes

Thèmes inséparables : Mgr Meredith découvrira comment Nerone, officier anglais déserteur, est revenu à la foi, comment il a tout sacrifié à la charité la plus agissante, comment il a accepté de mourir en témoin de Dieu. Il découvrira en même temps que si ses témoins à lui sont fuyants, c'est parce qu'ils haïssent la leçon que Nerone leur a donnée, parce qu'ils ne peuvent pas et ne veulent pas s'arracher à leurs passions personnelles et à leur érotisme stérile. Mais en même temps Mgr Meredith, qui a peur d'avoir été lui-même un prêtre stérile, trouve l'occasion d'une action féconde : il délie les langues, il débride les plaies, il amène les maux à la douce lumière de Dieu, si bien qu'à mesure que progresse son enquête sur le saint, il progresse en sainteté. Le monde cesse d'être un chaos inintelligible dans la mesure où, en face du mal et du péché, Dieu s'incarne dans l'action des hommes.

Beau thème spirituel, on le voit, belle leçon qui se dégage peu à peu d'un roman solide, mais sans éclat. Si les desseins de Dieu sont impénétrables, ceux de M. Morris West ne le sont pas assez. Il nous conduit aux bords des abîmes d'une main si ferme que nous ne pouvons guère frissonner ni à la vue du mal ni au souffle de la grâce. Nous visitons l'enfer, mais un enfer quelque peu climatisé.

ROBERT KANTERS.

RÉPONSE A MICHEL COURNOT

A la suite de l'article de Michel Cournot : « Attention au divorce ! » (1), des signataires de la « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » nous écrivent :

COURNOT critique la forme de la Déclaration. Il l'appelle bourgeoise, elle lui paraît trop subtile pour pouvoir être entendue par des « prolétaires ». Laissons de côté l'espèce de mépris pour l'intelligence prolétarienne dont témoigne un tel jugement. Et ne nous engageons pas dans la critique qu'appellerait le recours à ce vieux vocabulaire : style bourgeois, style prolétarien, ce dernier convenant seul lorsqu'on veut parler au peuple. Remarquons seulement que le texte de la Déclaration a été rédigé collectivement par des intellectuels de toute origine et de toute formation.

Ceux-ci se sont exprimés selon leurs moyens, en un langage que Cournot juge trop subtil, que d'autres ont jugé trop tranchant et qui s'efforce d'abord d'analyser convenablement une situation, puis de juger et de décider. Chaque phrase a été discutée, pesée et méditée. Il n'a jamais été question de recherches stylistiques, mais au contraire de parler comme anonymement afin de parvenir à la simplicité d'une conclusion juste.

« Ce n'est pas un langage qu'on tient à des prolétaires », dit Cournot, suggérant ainsi que la Déclaration est directement destinée aux jeunes ouvriers et aux jeunes paysans. Affirmation fâcheusement irréfléchie. (Analysant un texte interdit que personne ne peut lire et dont personne ne peut contrôler les interprétations qu'on en donne, Cournot avait, semble-t-il, le devoir d'en respecter plus scrupuleusement les intentions.)

En effet, d'une manière tout à fait explicite, la Déclaration précise à qui elle s'adresse : non pas aux jeunes hommes qui, face à la guerre d'Algérie, ont à prendre la décision de s'y refuser ou d'y participer, mais à tous ceux qui jugent ces hommes, qui les jugent et les condamnent à la légère, en invoquant des valeurs traditionnelles qui, dans les circonstances présentes, n'ont plus cours — et ces instances, nous les connaissons : ce ne sont pas seulement les instances judiciaires, ce sont, plus décisivement, des groupements, des organes de presse, tout ce qui dans un pays d'opinion contribue à former ou à déformer le jugement d'un peuple.

Quant aux critiques qu'ont opposées à la Déclaration certains dirigeants du parti communiste, critiques dont Cournot a mal dégagé le sens, nous nous contenterons de faire remarquer ceci. D'abord, c'est un fait que cette Déclaration a été signée par plusieurs intellectuels communistes. C'est un autre fait qu'elle a été, durant les premières semaines, accueillie, dans « L'Humanité » même, par un jugement de sympathie. Il a fallu du temps pour que Maurice Thorez exprime plus nettement son désaccord. Mais comme, au même moment, les dirigeants communistes prenaient aussi leur distance à l'égard des projets de l'U.N.E.F., projets d'où pourtant toute manifestation en faveur de l'insoumission était rigoureusement exclue, il faut bien conclure que ce n'est pas le contenu de la Déclaration ni sa forme qui ont provoqué le jugement enfin défavorable de Thorez, mais une réticence plus générale qui se traduit, dans une période aussi décisive, par une immobilisation pratique d'une partie importante de la classe ouvrière.

Cournot, enfin, après bien d'autres, y compris, en effet, certains communistes, accuse la Déclaration d'inefficacité. Etrange grief. Il faut donc ici rappeler ce qu'elle est : un acte de jugement, acte très grave sans doute, mais acte intellectuel, décidant fermement, dans la situation définie et par la guerre d'Algérie et par la transformation du pouvoir militaire en pouvoir politique, de ce qui est juste, de ce qui ne l'est pas. Chercher dans cette Déclaration des mots d'ordre et des conseils pratiques, ce ne serait pas seulement en altérer mais en affaiblir la portée. Et pourquoi a-t-elle eu une telle force d'ébranlement, non seulement en France, mais dans le monde entier, comme nous en assurent d'innombrables témoignages ? Pour une raison qui est claire : c'est qu'en une parole simple, et avec l'autorité propre à la parole, à un moment où il fallait que cette parole fût dite, il a été rappelé par des hommes de culture et de réflexion (dont beaucoup n'ont aucune activité politique) que, lorsque l'Etat engendre ou laisse naître, en lui-même ou auprès de lui, une force oppressive qui menace les libertés essentielles, c'est alors le droit de chaque citoyen de refuser et de dénoncer. Rien de plus.

Voilà qui est inefficace ? Il se peut, encore que tous les développements politiques de cette simple parole prouveraient le contraire. Nous dirons cependant qu'une parole de ce genre, parole de jugement, doit toute son efficacité précisément au refus de la faire dépendre des calculs d'efficacité pratique et politique ; à un certain moment, il faut qu'elle soit prononcée, quelles qu'en puissent être les conséquences, quoi qu'il doive en coûter, voilà sa vérité, voilà sa force ; c'est une parole juste.

Naturellement, l'ordre subsistant peut toujours atteindre et frapper ceux qui parlent. Mais la parole elle-même est hors d'atteinte. Elle a été dite et ce qu'elle a dit restera ...t. Ici, dans la Déclaration, ce qui a été dit, c'est un seul mot, le mot grave du refus extrême. A tous les moments décisifs de l'humanité, quelques hommes, parfois un grand nombre, ont toujours su sauvegarder ce droit de refuser. « Nous ne pouvons pas », « Je m'en tiens là, je ne puis autrement. » C'est le recours fondamental. Sur un tel droit, nous devons tous veiller, veiller pour qu'il n'en soit pas fait un usage sans rigueur, veiller pour que, réaffirmé et maintenu, il reste ce qu'il est : le recours ultime comme pouvoir de dire non.

(1) « L'Express », n° —, p. —

BEST-SELLERS

Vive Tintin !

● *Dix-neuf albums, vendus à 500.000 exemplaires, est-ce une bande dessinée ou une épopée ?*

ET Tintin ? Il lui suffit de paraître en librairie pour battre tous les records de vente, et ce n'est pas le moindre de ses exploits, ni le moins sympathique. Avec la sortie de « Tintin au Tibet », ce mois-ci, dix-neuf albums ont été tirés à plus de 500.000 exemplaires chacun, et en même temps qu'à Paris, « Tintin » paraît maintenant à New York, à Londres, à Rio de Janeiro, à Copenhague, à Barcelone, à Milan, à Lisbonne et à Stockholm. Pourtant les esprits sérieux, à « L'Express » et ailleurs, hésitent à le faire figurer sur leurs listes de « best-sellers ». Les esprits sérieux, comme il arrive souvent, sont frivoles : le succès de Tintin, c'est plus qu'un succès de librairie, c'est un fait de civilisation.

Un démon-chien

Les aventures de Tintin, ce n'est pas une épopée travestie en bande dessinée, c'est une bande dessinée qui prend une valeur épique. Epopée par le renouvellement fabuleux des exploits héroïques ; par la richesse du vocabulaire pictural et par le sens homérique de l'injure dans la bouche du capitaine Haddock : *« Macrocéphale ! Amphitryon ! Rocambole ! Phylloxéra ! Diplodocus ! Mégalomane ! Coloquinte ! Satrape ! »*, etc. ; par l'intervention discrète du merveilleux : quand Milou va faire une bêtise, son démon-chien et son chien d'ange gardien luttent autour de lui.

Epopée enfin grâce à son personnage principal, Tintin, ce jeune garçon rouquin et déluré, toujours vainqueur à la fois par sa gentillesse, par son courage, par son astuce et par l'humour de son créateur. Il triomphe de tous les obstacles, il met en déroute tous ses ennemis : et pourtant, je crois bien que dans « Tintin au Tibet », il n'y a pas un seul coup de feu. Quand Tintin triomphe de l'abominable homme des neiges, c'est avec le flash de son appareil photographique, et d'ailleurs toute l'histoire nous prouve que cette créature n'est pas si abominable que cela puisque, après tout, elle est homme. Tintin gagne parce que le meilleur l'emporte, et le meilleur c'est le héros « sans peur et sans reproche », lui disait-on en Amérique, le héros « au cœur pur », comme le dit ici un lama tibétain. C'est un roman de chevalerie.

« Faire tintin »

Mais c'est justement cela, la grande découverte. L'immense succès d'un roman de chevalerie, cela signifie qu'il y a un peuple immense de chevaliers. Il y a, de Milan à Stockholm, de New York à Lisbonne et à Copenhague, un âge où l'on croit à Tintin, une foule de garçons qui ne demandent qu'à espérer. Tintin est le sourcier de cette génération de la jeunesse. N'en soyons pas l'exterminateur. On a parfois l'impression que c'est en devenant homme que l'on cesse de croire à l'homme. Essayons. On rêve d'un jour où l'expression « faire tintin » n'aurait plus un sens ignoble, mais un sens chevaleresque.

R. K.

(A. Lefebvre.)

TINTIN AU TIBET.
Un fait de civilisation.

(A. Lefebvre.)

HERGÉ.
Le sens homérique.

ÉDITION

● Le jury du Prix de la Critique a courageusement récompensé « Répertoire », de MICHEL BUTOR, signataire du manifeste des 121. On ne parlera donc pas du Prix à la télévision et à la radio.

● En janvier 1961, JEAN-PAUL SARTRE fera une préface à deux longs articles de FIDEL CASTRO.

● Le journal d'ANDRÉ GIDE paraîtra en 1961, dans le Livre de Poche. « Le Repos du Guerrier », de CHRISTIANE ROCHEFORT, est le best-seller de cette collection pour 1960.

● Les EDITIONS DE MINUIT annoncent quatre traductions étrangères en moyenne pour chaque roman qu'elles publient : SAMUEL BECKETT, traduit en quatorze langues; ROBBE-GRILLET, traduit en douze; MICHEL BUTOR, en onze ; MARGUERITE DURAS et CLAUDE SIMON, en sept.

● 151 INTELLECTUELS ITALIENS (dont les écrivains Danilo Dolci, Carlo Levi, Alberto Moravia, Piero Pasolini, Vasco Pratolini, Salvator Quasimodo et Cesare Zavattini, l'industriel Roberto Olivetti et les éditeurs Einaudi et Feltrinelli) ; l'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS DANOIS ; 74 ARTISTES ET ÉCRIVAINS SUÉDOIS ; 51 INTELLECTUELS FINLANDAIS; le SYNDICAT BRITANNIQUE des écrivains de l'écran et de la télévision et un groupe international d'écrivains comprenant Norman Mailer (U.S.A.), John Osborne (Angleterre), Sean O'Casey (Irlande), Elio Vittorini (Italie), Heinrich Bœll, Albrecht Gœs et Erich Kæstner (Allemagne), ont protesté contre les mesures prises par le gouvernement français contre les « 121 ».

● Avant même que « La Force de l'âge », par SIMONE DE BEAUVOIR, ait paru, Gallimard a reçu des commandes pour 35.000 exemplaires de ce livre.

● C'est avec les œuvres complètes de l'ÉCRIVAIN ITALIEN LEOPARDI que Del Duca inaugurera, au début de l'année prochaine, une collection de traductions placée sous les auspices de l'U.N.E.S.C.O.

● Quelques « best-sellers » étrangers en Hongrie : STENDHAL, « Le plaires) ; MAUPASSANT, « Une Vie » (153.000) ; STEINBECK, « Les Raisins de la colère » (65.000) ; THOMAS MANN, « La Montagne magique » (60.500) et FRANÇOIS VILLON, « Poèmes » (56.500).

LE TRICHEUR DE VENISE
par THOMAS STERLING
GRAND PRIX
DE LITTÉRATURE POLICIÈRE
COLLECTION LE CACHET
EDITIONS DE TREVISE
UN VOLUME : NF 2,70 - EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Ils ne trichent pas.
Ils ne sont pas en "colère".
Ils sont les héros
de
LA RÉUSSITE
ROBERT LAFFONT
Lisez...
LA RÉUSSITE
le roman de
GÉRARD DELMAIN
" Le portrait sans fard d'une génération. "

ARTHUR KOESTLER

LES SOMNAMBULES

Voici l'œuvre capitale de l'auteur du ZERO ET L'INFINI. Il retrace la grande aventure de l'esprit humain aux prises avec les énigmes du cosmos : histoire passionnante comme un roman dont les héros seraient Copernic, Tycho Brahé, Kepler, Galilée, ces somnambules qui découvrirent la vérité en tâtonnant dans les ténèbres.

CALMANN-LÉVY

50.000 ex.
en dix jours

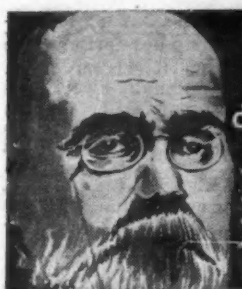
du roman de

MARCEL AYMÉ

Les tiroirs
de l'inconnu

nrf

Les Romans d'EMILE ZOLA



Tous les « Rougon-Macquart », « Thérèse Raquin », « La Confession de Claude » et « Les Trois Villes »

Textes intégraux en 24 volumes

Une édition d'une qualité exceptionnelle par la présence à chaque volume des **Préfaces d'Henri GUILLEMIN,** qui révèlent sous ses divers aspects, la grandeur de Zola comme homme et comme écrivain,

parait à la cadence d'un volume par mois, depuis le 15 mai (7 volumes parus), à la Coopérative d'éditions «RENCONTRE», à Lausanne.

Forts volumes jusqu'à 700 pages, typographie deux couleurs, en caractère Diethelm, reliure de luxe en plein cuir de synthèse Kivar 8, fers originaux de J.-P. Rittener, gardes de couleurs, gaufrés or et à froid sur les plats, tranchefile.

Seul un examen personnel vous convaincra de cette nouvelle et extraordinaire réussite coopérative, à un prix auquel vous ne pourrez croire quand vous aurez vu un volume. Possibilité de demander un volume par mois, ou en un premier envoi - tous les volumes parus.

POUR UN EXAMEN GRATUIT
de 8 jours, sans engagement ni frais

Veuillez m'envoyer sans engagement le premier tome de ZOLA et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous retournerai le tout ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.

M./Mme/Mlle .... Prénom : ....
Profession : .... Adresse : ....
.... Signature : ....

A découper et à envoyer aux

ÉDITIONS RENCONTRE
51, RUE DE LA HARPE - PARIS (Ve)

7,50 NF le volume et par mois

BON

Lausanne - Bruxelles - Casablanca - Tunis

ESSAIS

« Vivants Piliers » par Jean-Jacques Mayoux

● ***Une étude sur douze grands écrivains anglo-saxons, qui est aussi une réflexion sur le rôle de la littérature.***

Il n'est pas vrai que la grande critique moderne fasse litière de l'histoire littéraire. Elle ne peut éviter d'y venir et méditer tant les courants que les accidents de l'Histoire, le monde des biographies. Mais si elle y vient, ce n'est pas d'elle que la critique moderne part. Elle ne veut connaître *d'abord* que ce mot, cette phrase, cette page, tous les textes comme s'ils avaient été écrits hors du temps et comme si elle les pensait hors du temps.

Si Conrad, toute sa vie (on est tenté d'écrire : toute son œuvre) a tenté de justifier, à ses propres yeux, son changement de nationalité, sa trahison à l'égard de la Pologne (il s'est fait naturaliser anglais), ce sentiment, chez le critique, doit naître de l'étude méthodique, obstinée, comparée, des œuvres. La réflexion critique *crée* l'auteur, au sens le plus fort du verbe, et l'Histoire, les biographies n'importent qu'en dernier ressort : on attend d'elles qu'elles confirment les découvertes de l'intelligence et de l'intuition critiques.

Le réel n'existe pas

La série d'études que Jean-Jacques Mayoux a rassemblées sous le titre imagé de « Vivants Piliers » (1) illustre cette méthode. Limitées, pour l'essentiel, au monde anglo-saxon : Conrad, Joyce, James, Faulkner, Melville, Virginia Woolf, Beckett, d'autres encore, elles n'ignorent pas, pour autant, les écrivains français, voire allemands, et de riches parallèles nous donnent à penser que les grandes hantises et obsessions qui sont à l'origine des chefs-d'œuvre méconnaissent tant les frontières que les divisions de l'Histoire ou les individualités.

Ces traits communs sont d'autant plus frappants, il va sans dire, qu'ils concernent une même famille d'esprits, unis par la même langue (Beckett ne fait pas exception, qui écrit aussi en anglais). Tous les écrivains que Mayoux étudie se définissent d'abord par ce trait : ils ne croient pas à *la réalité du réel.* On peut trouver, en Angleterre, une partielle explication de ce phénomène, si l'on songe à la force des traditions platonicienne et néo-platonicienne, associées bizarrement à l'esprit puritain. Mais qui peut dire l'origine, en Amérique, de cette *« méfiance à l'égard de la vie »*, de cette *« vieille négation de la matière »?*

Le monde capitaliste a, dans ces deux pays, engendré une littérature symboliste. Mayoux compare Faulkner à Keats, Mallarmé, Proust : *« Faulkner ne voit pas d'autre matière que des matérialisations, des signes, des forces, des symboles qui se poussent en existences. »* A propos de Joyce, il note : *« L'existant est, de toute manière, négligeable. »* Joyce a cherché au miroir de lui-même tous les reflets du monde, forgé une langue, celle du monologue intérieur où la vie pragmatique (le réel, encore) n'exerce plus aucune pression. Cas limite, certes, que le romancier d'« Ulysse » ; mais le cosmos, pour Melville, est *« le reflet de l'âme »*. A son propos, Mayoux note encore que *« l'intériorisation est fondamentale »*.

Contre le désespoir

Que si l'on passe de Melville ou de Joyce (James) à James (Henry), à Beckett, à Conrad, à Virginia Woolf, nous découvrons aussi des idéalistes, des symbolistes pour qui seule compte une situation vécue dans la conscience, une symbolique descriptive de l'existence (Beckett), le passage métaphorique de la réalité à l'éloignement dans l'espace et le temps qui, pour Virginia Woolf, aboutit à l'obsession de la mort.

Conrad, enfin : la vision symbolique est au centre de son art et il nie les existences concrètes au profit d'essences qu'il s'efforce de rendre visibles.

« Vivants Piliers » a le mérite de nous faire mieux connaître la nature du lien qui nous attache à de grandes figures de la littérature mondiale. Sur bien des points : la notion du temps, chez Faulkner, par exemple, ou le rôle (encore jamais bien vu) de l'éthique dans son œuvre, Mayoux renouvelle nos connaissances et propose de neuves interprétations. Surtout, c'est un livre *impressionnant*, au sens propre du mot : on n'avait pas entrepris, jusqu'ici, à propos de douze souverains piliers, une étude systématique de leur symbolique.

Comment la définir ? Une tentative pour lutter contre le désespoir. Aucun de ces écrivains en question qui ne se sente tragiquement seul et qui ne le dise, aucun qui n'essaie, à sa personnelle façon, de refaire le monde. Et le monde refait, ce sont les livres. Non pas joyeux, mais le contraire, comme si la littérature, cette manière de faire échec à l'échec de la vie, conduisait, finalement, au désastre. On sait que Virginia Woolf se suicida : son geste est rappelé dans presque chacune des études, qui affirment l'inévitable divorce de l'homme et du monde, de l'homme et de la littérature.

YVES BERGER.

(1) Ed. Julliard. 300 pp. 13,20 NF.

« Zola, légende ou vérité ? » Par Henri Guillemin

● ***Comment un homme s'enfonce dans le combat politique. Le livre le plus sensible d'Henri Guillemin.***

M. HENRI GUILLEMIN est un importun, un trublion, un insoumis. Si la République des Lettres était comme l'autre, elle l'eût, depuis longtemps, poursuivi pour atteinte au moral de la Littérature. Ce qu'il nous a révélé sur Vigny, sur Constant, sur Hugo a fait scandale. Ces gloires nationales n'étaient pas si pures : le génie ne peut rien contre certaines faiblesses.

Ces faiblesses, en revanche, ne peuvent rien contre le génie, et M. Guillemin n'a jamais prétendu le contraire : on n'a pas, pour autant, toléré ses indiscrétions.

Il dérangea certains dans l'adoration qu'ils portaient à tel nom de nos Lettres. Et puis, son œuvre est, souvent, pour l'écrivain, un beau masque, qui dérobe à autrui les imperfections de sa personne. Il aime bien, ainsi caparaçonné, courir les routes de la postérité. Ses péchés de vivant sont niés par cette œuvre rédemptrice : sa personne en devient sacrée. M. Henri Guillemin, en profanant celle d'écrivains morts, scandalisa peut-être moins des écrivains vivants qu'il ne

Vient de paraître

John STEINBECK
IL ETAIT UNE FOIS UNE GUERRE
Quand l'auteur de « A l'Est d'Eden » narre une guerre comme un conte de fée. 8 NF

Maurice PERCHERON
L'INVISIBLE ASIE
Une Asie secrète et envoûtante. 15 NF

Jean NOCHER
EN DIRECT AVEC VOUS
Une sélection des entretiens radiophoniques du célèbre chroniqueur de la R.T.F. 7,50 NF

Jorge FERRER-VIDAL
LE TRAPEZE DE DIEU
Une vision chrétienne du picaresque existentiel. 6,00 NF

Léon G. TURROU
BONHEUR EN SURSIS
Une intrigue mouvementée dans les milieux américains de Paris. 8,00 NF

André MERCIER
YAMBO, MON AMI
L'aventure d'un guépard parmi les hommes. 8,00 NF

del DUCA PARIS

les angoissa sur leur destinée future : il donnait là un bien mauvais exemple aux critiques, qui, plus tard, s'occuperont d'eux !

M. Henri Guillemin publie aujourd'hui un livre sur Zola (1) et je gage que les admirateurs de ce dernier trembleront, en l'apprenant. Qu'ils en soient rassurés : cette fois, il a changé la robe du procureur pour celle de l'avocat.

Un jeune homme vierge

Il faut dire que Zola a suscité bien des critiques, des insultes, des calomnies, qui ne donnent guère envie d'en ajouter d'autres. Anatole France, pour ne citer que lui, l'accusa d'« avilir l'humanité », d'« insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier tout ce qui est bon, tout ce qui est bien. » Et que dire des haines que Zola, dreyfusard, souleva ?

Or, il se trouve que ce contempteur de la bonté, de la beauté et de l'amour connut, vers la vingtième année, une grande passion. C'est banal. Il l'est un peu moins que cette passion touche un jeune homme vierge et se porte sur une prostituée.

Ainsi, Zola vivra-t-il avec Berthe, la putain, non pour s'encanailler, mais pour sauver la malheureuse du péché. A quoi, cela va sans dire, il échouera ; mais cet échec obsédera son œuvre. Il hésitera entre les deux formes qu'il peut donner à celle-ci : la *satire* ou le *cantique*. Quittant les bras empoisonnés de Berthe, il écrit un poème sur Jeanne d'Arc. Mais quoi ? c'est *fuir le réel*. Il se reprend de cette faiblesse, de cette capitulation devant le mal : ce mal, il ne faut pas l'ignorer, mais le mettre en évidence. Au cantique, il préfère la satire, et c'est alors qu'il forme le projet des « Rougon-Macquart ».

Ecrivain à la voie désormais fixée, Zola demeurera longtemps impécunieux. Il vivra médiocrement entre sa mère et sa femme. Ses premiers romans se lisent peu. Il ne fait rien pour forcer la gloire, qui tarde à venir. Elle vient, pourtant, avec « L'Assommoir », et il ne fait rien pour la repousser. Le voilà, en 1891, président de la Société des Gens de Lettres. La Légion d'honneur (ce « prestigieux licou », disait Valéry) multiplie les spirales autour de son cou. Il regarde maintenant du côté de l'Académie. Du moins, le fait-il jusqu'à l'affaire Dreyfus.

« J'accuse »

Car l'Affaire, dans laquelle il s'engage de toute son âme, volontairement, irrépressiblement, fait bientôt de l'officieux Zola quelque chose comme un romancier maudit. Lui, qui n'a jamais été un homme politique, encore moins un révolutionnaire, qui n'est au fond qu'un petit bourgeois pusillanime, un témoin privilégié du malheur social, se lance à corps perdu dans la lutte contre l'Etat-Major, la Magistrature, la Raison d'Etat. Sa gloire d'homme de lettres a beau être assurée, c'est prendre des risques que faire ce qu'il fait. La Justice le convoque ; les argousins le pistent ; les terroristes le menacent ; il est couvert d'insultes.

Et M. Henri Guillemin de conclure que l'Affaire fut comme l'intronisation de la pureté, de la grandeur, du sacrifice, dans ce destin d'homme de lettres inspiré, jusque-là, par la seule peinture du mal extérieur, tout en étant assis sur une confortable médiocrité personnelle. « J'accuse », et les « Quatre évangiles » suppriment l'alternative rudimentaire du début de l'œuvre, dont chaque pôle à sa façon demeurait négatif : Zola, à la fin de sa vie, unit la satire au cantique, la peinture du mal à l'allégation du bien.

(Cossira.)

EMILE ZOLA.
Un insoumis en 1898.

Mais tout cela, au fond, ne sert à M. Henri Guillemin que de préface au propos principal de son livre, qui est de caractère religieux. Si Zola fut attaqué par beaucoup de gens, il le fut surtout par les catholiques. Il est vrai que, de son côté, il ne les ménagea guère. M. Henri Guillemin fait le compte des sarcasmes que, directement ou par le truchement de ses personnages, il leur adresse. Il est clair que Zola manifestait à l'égard de l'Evangile et de l'Eglise une incroyance, une défiance, une révolte inspirées par une approbation fondamentale de la vie, du progrès, de l'intelligence, bref par l'humanisme scientiste et radical de la fin du XIX[e] et du début du XX[e] siècle.

Pour autant, son athéisme n'est pas sans inquiétude. M. Henri Guillemin a beau jeu d'étaler (avec ce talent qu'il a de mêler à ses phrases autant de citations exactement choisies, comme si, à la fin, l'auteur dont il parle se confessait lui-même, à travers ce qu'il dit), d'étaler donc les *preuves* de cette inquiétude, telle que Zola la manifeste dans le domaine de la sexualité, de la souffrance, des pulsions spirituelles de l'individu, du messianisme social, etc.

Assez crâne

M. Henri Guillemin, dont on a décelé l'ambition, est de toute bonne foi dans ce procès et ne dissimule pas les *preuves* adverses, dont l'anticléricalisme de Zola est sans doute la plus spectaculaire. Il n'est pas de ceux qui convertissent les mécréants quand ils sont dans le coma. Il n'empêche qu'il affirme, à la fin, Zola chrétien : chrétien refoulé, certes, insconscient, contaminé par une foi sournoise impuissante à emporter son être, mais enfin : chrétien tout de même.

Or, en quoi un athée incertain est-il nécessairement un croyant ? un agnostique, qui n'épargne pas l'agnosticisme, nécessairement un dogmatique ? un homme qui n'est pas un salaud, nécessairement un disciple de Jésus ? Si la religion existe, c'est qu'il y a en l'homme quelque chose qui la fait exister, mais en quoi serait-elle la constitution même de l'homme ?

Il est à présumer que M. Henri Guillemin connaît l'échec de tentatives comme la sienne sur des catholiques sourcilleux, qu'elles ne convainquent pas, et qui, en l'occurrence, refuseront à Zola le renom de chrétien, même celui de *para-* ou de *crypto*-chrétien, et continueront de le juger comme ce prêtre qui, à quinze ans, lui interdisait de le lire.

Mais connaît-il la gêne que ces mêmes tentatives donnent aux agnostiques, comme s'ils étaient subrepticement amputés par l'auteur de leur incroyance, interdits d'athéisme, comme on l'est de séjour ? Je ne sais pas, en tout cas, d'entreprises inverses, fomentées par des agnostiques, qui aient voulu dérober aux chrétiens l'un des leurs : c'est toujours dans le même sens que le larcin s'accomplit !

Et pourtant, le livre de M. Henri Guillemin est serein, assez crâne, sans indulgence pour ces chrétiens, comme disait Peguy, « qui ne s'ignorent pas, mais qui ne sont malheureusement pas chrétiens. »

Tels ces prêtres qui, lors de l'affaire Dreyfus, donnaient leur obole à la Souscription Henry, en l'assortissant de ces mots charitables : « *Pour une descente de lit en peau de youpin.* »

JACQUES CHARPIER.

(1) Editions Julliard, 187 pages, 7,50 NF.

SILVAGNI
Sur un petit air de Naples
SILVAGNI
Sur un petit air de Naples
SILVAGNI
Sur un petit air de Naples
roman, vient de paraître
chez ROBERT LAFFONT

« La Boulangerie »
1, rue Bernard-Palissy
LIT. 45-22
DÉJEUNERS - DINERS
SOUPERS
Uniquement sur réservation

Réfléchissez !
C'est Seulement la poussière que rencontre votre saphir au fond du microsillon, qui use vos disques.
"DustBug" le bras-BALAI-dépoussiéreur vous l'enlèvera AUTOMATIQUEMENT
CONCESSIONNAIRES exclusivement
à défaut écrire à
HI-FA 13, Rue FROISSART - PARIS 3

CINEMA D'ESSAI
17, rue Caumartin OPE. 81-50
HOMMAGE A
MACK SENNETT
« PERE DU COMIQUE AMERICAIN »
1880 - 1960
Sélection de VRAIS « mack sennett » de la meilleure époque (1914-1920) dans leurs versions intégrales : KEATON, FATTY, PICRATT, LANGDON, MABEL, et les BATHING BEAUTIES - CHAPLIN
Demi-tarif pour enfants et étudiants

PAGODE
SUR LE BOWERY
de Lionel ROGOSIN (1er prix Venise 1956)
et Paul KLEE ou la Genèse
de René MICHA

Théâtre des Champs-Elysées
Vendr. 2 déc. à 21 h.
(Dandelot)
UNIQUE RECITAL
ALDO
CICCOLINI

Tout ce que vous aimez dans
HITCHCOCK
vous le trouverez dans
UNE FEMME DISPARAIT
THE LADY VANISHES
MONTE CARLO V.O.

Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli, Paris, jeudi 17 et samedi 19 à 21 heures, ORIENT-OCCIDENT (Fulchignoni) : COME BACK AFRICA, de Lionel Rogosin.
Communiqué.

Ce que personne n'avait osé montrer
Mein Kampf
HITLER
Les documents les plus secrets des nazis
AVENUE - CINÉMONDE OPÉRA - CAPRI

Paris en parle...

(Charpentier.)

JEAN COCTEAU.
Le vide qu'Aragon et Claudel ont comblé.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Jean Cocteau : le masque colle étroitement à la figure.*

« GROS PLAN » : Jean Cocteau (Pierre Cardinal). La télévision fait des miracles : le petit écran nous renvoyait l'image du Cocteau d'autrefois. Quel art de l'attitude ! La belle main maigre cache le cou, la mise est négligée juste ce qu'il faut, le ton n'enfle à aucun moment : c'est le Cocteau qui, durant ces cinquante dernières années, n'eut qu'à paraître pour séduire. Mais c'est aussi de ce Cocteau-là que le « Gros Plan » aurait dû venir à bout, et il a échoué.

Il n'empêche qu'un enchanteur devenu vieux devrait se méfier de la télévision : cette plaque sensible ne fait grâce de rien. Le malentendu qui n'a cessé d'exaspérer notre poète, l'erreur sur sa personne qu'il dénonce sans fin en gémissant, la cause en éclate ici : l'idée de son génie qu'il s'efforce de donner aux téléspectateurs, la même qu'il cherche à nous imposer depuis tant d'années, contredit l'image qu'entre les deux guerres nous avons prise de lui, et qui d'ailleurs nous est chère. Les noms des artistes parmi lesquels il inscrit le sien, la place qu'il prétend occuper dans la constellation poétique où, de sa propre autorité, il se situe, rien de tout cela ne correspond à ce que nous avons pu observer à loisir (et admirer) durant un demi-siècle.

Car il est le moins mystérieux des écrivains d'aujourd'hui. En vérité, nous avons chaque jour pu mesurer la distance entre ce qui éclatait à notre regard et ce que Cocteau disait qu'il était.

Il a bien tort de renier le poète qu'il fut à vingt ans. C'est cet adolescent qui lui a interdit de rompre avec l'intelligible. En cela, il a droit au titre de prince : ses sujets comprennent son langage. Il reste, avec Aragon, le dernier poète qui consente à être entendu clairement, ou enfin qui s'y résigne.

Etiemble écrivait récemment de Claudel et d'Aragon que, parce qu'ils appartiennent à une Eglise, « ils ont dû renoncer à cette soi-disant poésie qui n'aspire qu'à l'ineffable, au silence, ou qui, lorsqu'elle condescend à s'exprimer, répugne au discours et croit se déshonorer en restant communicable ». Certes, ce n'est pas une foi politique ou religieuse qui interdit à Cocteau d'être obscur malgré le désir qu'il en a eu parfois. C'est le jeune poète de 1910, le poète de la rue d'Anjou et de Maisons-Laffitte qui n'est jamais parvenu à n'être pas compris de nous.

La foi au néant

Une seule parole, la plus grave que Jean Cocteau ait prononcée au cours de ce « Gros Plan », m'a paru être conforme à sa plus profonde vérité : lorsqu'il a affirmé, devant des milliers de téléspectateurs, sa foi au néant, ou du moins à son néant personnel, sa certitude que, comme il n'était rien avant de naître, il ne serait rien après avoir vécu. Ainsi ouvrait-il sous notre regard ce vide qu'Aragon et Claudel ont comblé, eux, comme l'a très bien vu Etiemble, chacun avec sa vérité. Ce vide, Cocteau n'a pu le peupler qu'à sa façon : « Le Testament d'Orphée » en dresse l'inventaire... Mais ici je m'arrête et renonce à l'analyse spectrale de « L'Ange Heurtebise ».

Au vrai, c'est l'amitié que ce « Gros Plan » a déçue. Il offrait à Jean Cocteau l'occasion de rompre enfin avec son personnage : nous aurions entendu, à travers un masque à demi détaché, sa vraie voix, un cri non étudié enfin ! Mais il ne l'a pas voulu, ou peut-être ne l'a-t-il pu, si, chez lui, le personnage a fini par se confondre avec la personne : c'est le risque des métiers qui relèvent du théâtre : la créature fictive se nourrit de la personne réelle et la détruit.

Je me trompais tout à l'heure : en dépit des projecteurs, nous ne connaissons pas Cocteau, nous ne savons pas qui il est. Le masque colle si étroitement à la figure que rien ne l'en détachera, je le crains, si ce n'est la mort qui ne finit rien, cher Jean, car elle sera notre vraie naissance — et nous serons à jamais ce que nous aurons fait.

● *«Et ce fut la Marne», une bataille rendue intelligible.*

« ET CE FUT LA MARNE » (Henri Noguères). A quoi bon insister, ici, sur les faiblesses ? L'émission a atteint son but, elle nous a rendu intelligible cette bataille de la Marne qui fut un miracle en effet ; des chefs militaires de valeur inégale, de tempéraments opposés, que tout aurait dû dresser les uns contre les autres, conjuguèrent leur action pour profiter au maximum d'une erreur de l'adversaire. Et cette immense armée vaincue, en retraite depuis tant de jours, s'arrêta, se retourna et fit front. Mais à quel prix ! Chaque téléspectateur de ma génération, le soir du 11 novembre, a fait le compte de ses morts. Puissent-ils, au moment où j'écris, intercéder pour nous.

FRANÇOIS MAURIAC.

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

Cabarets Dancings
A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince Afr. Esp.-Sud-Américaines
Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 • 23 h. 15
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
Restaurants
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR!" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Le reflux.*

QUE d'encre ! que d'encre ! que de pages noircies, que de mots écrits pour lancer, glorifier puis vilipender les jeunes metteurs en scène inconnus qui depuis trois ou quatre ans se sont mis à tourner leur premier film. Dans cette « nouvelle vague », il y a eu quelques très grands succès.

Pour mémoire, « Les 400 Coups » (Truffaut), « A bout de souffle » (Godard), « Les Amants » (Malle), « Les Cousins » (Chabrol), « Orphée Noir » (Camus), « Hiroshima mon amour » (Resnais).

(Roustan.)

JACQUES ROZIER.
Un reportage.

Il y a eu aussi, portés par la vague, d'autres jeunes metteurs en scène, beaucoup moins doués. Leurs films se sont écroulés chez les exploitants, qui sont devenus méfiants.

Avec leur second ou troisième film, ceux qui avaient connu un premier succès n'ont pas renouvelé l'exploit, n'ont pas rallié tous les suffrages, et voici qu'on les jette aux orties.

« Tirez sur le pianiste » (Truffaut) a été mal accueilli sur les plages cet été, et bien qu'il ait rapporté au Canada, par exemple, autant d'argent que « Les 400 Coups », les exploitants parisiens boudent le film.

« Le Petit Soldat » (Godard) a été interdit par la censure. « Zazie » (Malle) et « Les Bonnes Femmes » (Chabrol) sont terriblement discutés.

Dans leur ensemble, les critiques ont eu beau écrire, ces deux dernières semaines, que des films comme « Terrain vague », « Le Passage du Rhin » et même « La Vérité » relevaient d'une esthétique périmée, qu'il s'agissait là de « vieux cinéma », un climat s'est créé. La « nouvelle vague » fait peur. Elle a nettement besoin d'un succès pour redorer son blason.

D'autre part, devant les quelques triomphes de la « nouvelle vague » et tentés également par la politique du petit budget, beaucoup de producteurs improvisés ont commencé à financer des films sans s'assurer d'avance des distributeurs.

Une fois ces films terminés, les distributeurs ont refusé de les distribuer. Ils préfèrent distribuer les films dans lesquels ils ont mis de l'argent, et cela se conçoit bien. Ainsi, on peut voir « Les Distractions », de Jacques Dupont, ou « Le Gigolo », de Jacques Demy, qui sont des films fort peu convaincants, mais dont les vedettes, Belmondo ou Brialy, permettent la distribution. Et l'on ne peut pas voir « Le Farceur », de Philippe de Broca, qui a eu le prix du Festival de Locarno. « Le Farceur » a été produit par Claude Chabrol, tout seul, qui a également produit « Le Signe du Lion », d'Eric Rohmer, dont personne ne veut. Amical et audacieux, Chabrol risque de se retrouver incessamment sans un sou.

« Un Jour comme les autres », de Paul Bordry, produit en partie par la ville de Limoges, ne trouve pas de sortie. Non plus que « Les Petits Chats », de Jacques Villa, que « Les Lâches vivent d'espoir », de Claude-Bernard Aubert. Problème aussi pour « La morte saison des amours », de Pierre Kast, pour « La Pyramide humaine », de Jean Rouch, etc.

Cent quarante films environ ont été produits cette année et les salles n'ont pas augmenté proportionnellement.

A Paris, le circuit Publicis-Vendôme s'est fait une spécialité de sortir des films de qualité, destinés à un public averti. Mais les directeurs de ces salles préfèrent passer des films étrangers auxquels ils sont intéressés, plutôt que des films français. On le comprend, mais c'est encore une « sortie » bouchée.

De nouveaux metteurs en scène doivent pouvoir s'exprimer. On ne pourra pas éternellement citer les mêmes noms. Ce n'est plus tellement l'argent qui manque pour faire des films : ce sont maintenant les circuits de distribution, la bonne volonté des exploitants.

La baisse des taxes, si elle est obtenue, les rendra peut-être plus compréhensifs. Il faut l'espérer.

Des quantités de films intéressants attendent, qui méritent d'être montrés. J'ai vu ainsi en projection « Lola », de Jacques Demy.

● *Jacques Demy : « En hommage à Ophüls ».*

JACQUES DEMY a 28 ans, l'air très doux, très calme, très convenable. Mais son film est le plus insolite, le plus profondément empreint de fantaisie que j'aie vu depuis... Ophüls. « Lola » est d'ailleurs dédié à Ophüls, avec des répliques tirées directement de « La Maison Tellier », des situations calquées sur « Le Plaisir », et une intrigue qui pourrait s'intituler « La Ronde ». Il y a des références aux « Dames du Bois de Boulogne », et pourtant c'est un film absolument personnel au ton giralducien, un film sentimental comme il n'en existe plus, où le cœur passe avant le corps. Les images de Coutard, d'extraordinaires harmonies en blanc, contribuent à créer ce rêve où Demy avance comme un funambule.

Il a tourné « Lola » en cinq semaines, à Nantes, sa ville natale. Comme Chabrol était retourné à ses sources de la Creuse pour tourner « Le Beau Serge ». Avant « Lola », il avait suivi les cours de l'école technique de la rue de Vaugirard et réalisé quelques courts métrages dont un très joli, en couleurs, d'après « Le Bel Indifférent », de Cocteau. Il doit d'avoir tourné « Lola » pour 50 millions au succès de « A bout de souffle ». Leur producteur, Beauregard, est le même. Il est associé avec Carlo Ponti.

● *Jacques Rozier: « Du cinéma spontané ».*

JACQUES ROZIER, 31 ans, doit lui aussi son premier film à Jean-Luc Godard-Beauregard-Ponti. Son film porte un très joli titre. Il s'appelle « Adieu Philippine » et cela pourrait bien vouloir dire « Adieu Jeunesse ». Rozier a tourné sur le vif, « caméra au poing ». Style reportage, super-reportage. Il a choisi ses interprètes après avoir photographié dans la rue plus de mille personnes. Il a fait faire des essais aux plus intéressants. Il voulait qu'ils soient absolument « populaires », de manières aussi bien que de langage, et dans son film il les a regardé vivre sur l'escalator du « Printemps » ou au Club Méditerranée. Rozier a même déjà une formule. Il dit : « *C'est du cinéma spontané.* »

Rozier a tourné en Corse et en France. Il a changé de lieux quatre-vingt-quinze fois pour raconter l'histoire de deux petites amies et d'un petit camarade.

Avant « Adieu Philippine », il avait tourné un court métrage dont on se souvient : « Blue-jeans ».

Sa formation, il la doit à l'I.D.H.E.C. et à la Télévision.

● *Gabriel Albicoco : « La Fille aux yeux d'or », avec Marie Laforêt.*

UN autre espoir. Encore un jeune garçon de 24 ans. Gabriel Albicoco. Son père a tourné des dizaines

(Barton.)

JACQUES DEMY.
Une ronde.

(Charpentier.)

GABRIEL ALBICOCO.
Un rêve.

de courts métrages. Lui, il est né à Cannes, presque dans le laboratoire où son père développait ses films. Il a grandi à l'ombre des caméras, sous le soleil des projecteurs. Après un an et demi de préparation, il commence cette semaine son premier film, « La Fille aux yeux d'or », d'après Balzac, mais complètement transposé, modernisé, 1961.

Albicoco est un rêveur qui croit à l'astrologie. Il veut faire de « La Fille aux yeux d'or » (Marie Laforêt) le personnage envoûtant qu'elle est dans Balzac, mais comme elle est devenue un personnage actuel, il explique : « *Oui, ce sera une de ces filles qui ne peuvent que tomber dans des dépressions nerveuses.* »

Rocambolesque, fou, excessif, on a déjà envie de voir le film d'Albicoco.

Comme on a déjà envie de découvrir « L'Enclos », le film atroce qu'Armand Gatti est allé tourner en Yougoslavie. Expérience de l'univers concentrationnaire que Gatti, déjà auteur d'une vingtaine de pièces de théâtre, a réalisée simplement, sans autre effet que celui de la vérité.

On est curieux aussi de connaître le talent de François Leterrier, ex-« Condamné à mort » de Bresson, ex-assistant de Louis Malle, ex-agrégatif de philosophie en rupture de faculté. Il tourne dans l'Yonne avec Simone Signoret et un Américain improvisé acteur « Les Mauvais Coups », de Roger Vailland. Les premiers rushes portent la marque d'un style très personnel.

Il y a encore Claude de Givray, qui, produit par François Truffaut, entreprend de tourner « Tire-au-flanc », cinquième version. Dans la première version, réalisée par Jean Renoir, débutait un inconnu : Michel Simon. Cette fois, Givray fera débuter au cinéma un chanteur : Ricet Barrier.

Tant de nouveaux décorateurs (Saulnier, Evein), de musiciens (Delerue), d'acteurs (la liste est trop longue) ont été découverts et lancés ces trois dernières années pour que le bilan soit négatif.

Les films dont je vous parle cette semaine sont tous très prometteurs. Il serait quand même dommage de ne pas faire confiance, de brûler ce que l'on a adoré, et de retourner au « star system ».

MICHÈLE MANCEAUX.

2 MAGNIFIQUES ALBUMS D'ART

LA GRÈCE QUE J'AIME
présenté par JACQUES DE LACRETELLE
textes et légendes de A. FRAIGNEAU et M. DEON
120 photos noir et couleurs
29,40 N F

SCULPTURES GRECQUES
texte de PIERRE DEVAMBEZ
Un magnifique volume 21 x 22 relié sous jaquette couleur
180 pages - 200 illustrations dont 12 en couleurs
24,00 N F
deux exclusivités VILO

Au Théâtre HÉBERTOT
Vous irez applaudir comme tout le monde la comédie satirique de
JOSEPH BREITBACH
LA JUBILAIRE

ENTRETIEN

André Cayatte

« Mon film aurait pu s'appeler « Les Chemins de la Liberté » si le titre n'était déjà pris, et bien pris. »

Le dernier film d'André Cayatte, « Le Passage du Rhin », qui avait obtenu le « Lion d'Or » au dernier Festival de Venise, vient de sortir à Paris.

Un des héros du film, prisonnier en Allemagne pendant plusieurs années, ne peut, après sa libération, se réadapter à sa vie française et retourne dans le village où il avait passé sa captivité.

Un certain nombre de spectateurs ont été heurtés par cet épilogue qui choque leur nationalisme.

Madeleine Chapsal est allée voir André Cayatte, qui lui a expliqué pourquoi il avait fait « Le Passage du Rhin ».

— D'où vous est venue l'idée de votre film, « Le Passage du Rhin »?

ANDRÉ CAYATTE. — Un jour, on m'a raconté l'histoire qui est celle de mon film : un de mes amis venait de rencontrer un de ses copains qui avait été prisonnier en Allemagne, puis libéré en 1945, et qui, après quatre ou cinq mois passés en France, était revenu en Allemagne, délibérément cette fois, pour y vivre.

Eh bien ! sur le coup, j'ai eu une mauvaise réaction... Je veux dire que ce type-là ne m'a pas été sympathique, mais pas du tout. Et cela m'a surpris. Je me suis interrogé : je ne suis pas du tout chauvin, je suis pacifiste. Pourquoi est-ce que je ne comprenais pas cette réaction ? Etait-ce parce que, lorsque j'ai été fait prisonnier moi-même, je me suis évadé, et dans des conditions extrêmement faciles, avec le consentement de beaucoup de gens? J'ai été exactement le contraire d'un héros. (Et je peux vous l'assurer : des milliers de prisonniers auraient pu s'évader dans les mêmes conditions que moi, s'ils n'avaient pas été prisonniers d'eux-mêmes.)

L'histoire à l'envers

Je me suis dit qu'il y avait au fond, en moi, très profondément, malgré moi, un préjugé ; quelque chose qui fait qu'un Français accepte mal qu'un autre Français retourne en Allemagne après la fin de la guerre.

Je m'en suis convaincu en me racontant l'histoire à l'envers : qu'est-ce que je penserais d'un Allemand prisonnier en France qui, à la fin de la guerre, reviendrait s'installer ici ? Rien, je trouverais cela normal.

Donc, j'avais une attitude stéréotypée. Je n'ai pas voulu rester dessus. Je suis allé en Allemagne, pour rencontrer le type en question.

J'ai vu cet homme : c'était quelqu'un de parfaitement simple. Il ne s'était pas du tout posé de questions. Il était allé à la guerre, parce qu'il fallait y aller, parce qu'il vivait dans un milieu petit-bourgeois où l'Allemand était considéré comme l'ennemi héréditaire. Il trouvait donc tout à fait normal d'aller tuer des Allemands. Pourquoi, à la fin, est-il retourné en Allemagne ? Eh bien ! parce qu'il s'est trouvé dans un milieu où, peu à peu, il avait été amené à assumer des responsabilités, et cet homme qui n'avait aucune personnalité en France, qui était une espèce d'objet, s'est trouvé tout à coup dans ces conditions paradoxales, devenir quelqu'un dans un village allemand.

Et je me suis aperçu que la notion de frontière, cette notion du Rhin, lui était devenue complètement étrangère. En fait, il l'avait oubliée au bénéfice de sa libération intérieure.

A ce moment-là, j'ai fait aussi une autre rencontre, un homme également prisonnier de cette quête de liberté.

En l'espace de deux mois et demi-trois mois, l'histoire du prisonnier retourné en Allemagne, que j'étais allé voir, et cette dernière rencontre m'ont peu à peu orienté vers le sujet du « Passage du Rhin », qui a fini de naître comme ça, de lui-même, et dont le thème essentiel est la liberté.

Pour tout dire, ce film aurait parfaitement pu s'appeler « Les Chemins de la Liberté », si le titre n'était pas déjà pris, et bien pris !...

— Quelles sont les réactions à votre film ?

A. CAYATTE. — Il heurte profondément beaucoup de gens. D'une manière que je trouve sympathique, je comprends leur attitude, elle a été la mienne. Et si les gens ne réagissaient pas comme ça, comme moi, selon un ancien, un profond préjugé, je n'aurais pas éprouvé le besoin de faire mon film.

— Quels sont vos projets ?

A. CAYATTE. — Faire un film avec Simone de Beauvoir. Le sujet, c'est

(Dalmas.)
C. AZNAVOUR, C. TRANTOW, A. CAYATTE.
D'abord une mauvaise réaction.

l'autopsie d'un couple: un homme, une femme, tous deux de bonne volonté, normaux, décident de se marier, de constituer un couple, et au terme de dix ans constatent l'échec de ce couple. Au moment de comparaître devant le juge des conciliations, ils font, chacun pour soi, avec le maximum d'honnêteté, leur examen de conscience.

Chacun, tout en se donnant des torts, cherche normalement et naturellement à se donner raison en tout... Chacun croit que c'est l'autre qui est essentiellement responsable de leur échec. Eh bien ! au terme de la reconstitution de ces deux vies, le spectateur s'aperçoit qu'en croyant chacun faire le procès de l'autre — ou craignant de le faire — cet homme et cette femme ont fait en réalité un troisième procès : celui de la condition de la femme, à une époque bien déterminée qui est la nôtre. On s'aperçoit qu'au fond cet homme et cette femme de bonne volonté se sont heurtés à un obstacle qui est plus fort qu'eux, qui les dépasse. Et auquel se heurte immanquablement un couple qui cherche son équilibre.

L'idée, à l'origine, est de moi. Mais le scénario, et tout particulièrement ce qui concerne la part de la femme, est de Simone de Beauvoir. Elle l'a déjà écrit, et je trouve que c'est très remarquable...

CINÉMA

La chronique de Morvan Lebesque

« Mein Kampf » : si vous devez baisser les yeux, ne les baissez qu'une fois.

SI les crimes de Macbeth avaient été filmés, il n'y aurait pas eu « Macbeth ». « Mein Kampf », simple montage d'actualités allemandes par le Suédois Erwin Leiser, est à toute œuvre recomposée sur l'hitlérisme ce que le sang qui coule d'une plaie est à l'hémoglobine de théâtre.

Ceux qui avaient vu ce film en Allemagne en parlaient comme d'un second « Nuit et Brouillard ». Comparaison juste, mais incomplète. « Nuit et Brouillard » projetait d'emblée le spectateur dans l'horreur nazie, à sa plus haute note noire; « Mein Kampf » se veut synthèse historique, voire didactique. Il s'ouvre sur l'Allemagne vaincue de 1918 et l'assassinat de Rathenau, lorsque la haute finance, la bourgeoisie revancharde et l'armée ex-impériale cherchent en commun un homme-gueuloir capable de terrasser la République. Cet homme, elles le sentent bien, ne peut être un des leurs : pour entraîner le peuple, il faut qu'il soit du peuple. Un prolétaire ? Le sort fait mieux : il leur donne un clochard. Photos de groupes, photos anthropométriques : le bébé ahuri que nous avait montré une première image limbaire devient — école, caserne, lazaret — une bille de clown sur quoi l'asile de nuit colle un nom encore vague : *Hietler, Hittler, Hitler.* Puis le corps apparaît, les membres poussent, le bras se lève, roide, le gueuloir s'ouvre... *Cela* vivra donc ? Oui. Et de quoi donc nourri ? Nous l'avons dit : de sang.

Toute l'histoire de « Mein Kampf » est celle d'une transfusion sacrilège, le sang de vingt millions d'hommes alimentant une marionnette. En 1927, les bandes d'actualités tressautent encore et le premier bataillon S.A. qui parade dans Berlin, coupé par un tramway facétieux, perd pied et se débande en pagaille accélérée comme dans un film de Mack Sennett. Mais, très vite, les images se fixent et le crazy show devient tragédie : plus rien ne s'interpose entre l'idole et ses robots. Pas tous des robots, d'ailleurs.

Un chiffon de papier

Parmi ces milliers de faces vides, ces beaux Aryens blonds disponibles, piétinant à Nuremberg, la caméra surprend, ici et là, un visage humain, ménagère en extase, pêcheur à la ligne fasciné. En cinq ans, pas davantage, le golem antisémite qui se trémousse sur l'estrade ne *nous* a-t-il pas « gonflés » avec lui ? Ne *nous* a-t-il pas faits plus grands, plus redoutables, plus respectés de l'univers qu'au temps de l'empereur ? Dès lors, c'est l'Histoire qui accélère, prise de vertige. A Vienne, Dollfuss, mettant l'Autriche en garde contre la contagion nazie, ne s'aperçoit même pas qu'il parle à des troupes à uniformes et étendards, mimétisées par l'*autre*. Retour de Munich, Chamberlain, aux doux yeux de poète lakiste, brandit avec émotion son chiffon de papier.

L'horreur est là, ponctuelle. On nous dit que « Mein Kampf » a été amputé en France de vingt minutes — les vingt minutes relatives aux camps de concentration et qui doublaient, en effet, « Nuit et Brouillard ». Il en reste vingt autres, impérissables. Ces images sont celles du ghetto de Varsovie. Gœbbels les commanda lui-même, en 1943, afin de montrer au peuple allemand la « bestialité juive » (lorsqu'il vit le reportage, Hitler le censura entièrement : il risquait, dit-il, de « provoquer la pitié »).

Bestialité ? Non, certes : ces êtres humains entassés par centaines de milliers, nourris au septième du minimum vital, ne sont pas des bêtes, mais des *objets.* Leurs corps ne connaissent plus ni chaud, ni froid, ni fonctions naturelles : ils meurent à pleins trottoirs, par paquets, nus et squelettiques; on les ramasse par ce qui pend, bras, jambe, et on les envoie, par une gouttière suiffée, au four à chaux. Cependant, le reporter nazi met en scène, folklorise, ironise. Il oblige un enfant affamé à danser dans la boue. Il en guette d'autres qui ont réussi à ramener une poignée de carottes en creusant un trou dans le mur d'enceinte et filme la *restitution.* Un bon gros caporal fessu secoue les gosses désespérés, fait tomber leurs carottes dans la fange (et de rire !) et leur balance, pour finir, un coup de botte dans le ventre. Amusant, *nicht war ?*

Une « mômerie » tragique

Des enfants... En vérité, il y en a d'autres : pomponnés, frisés au petit fer, vêtus de blanches fourrures, les enfants de Gœbbels souhaitent sa fête à Hitler et, ravis, échappent à leur nurse et viennent saluer la caméra — sans savoir qu'ils saluent leur mort et que, six ans plus tard, leur propre père les assassinera dans le bunker. D'autres encore : la dernière image de Hitler — avant que la marionnette ne dégorge tout son sang d'un coup, dans une brusque désintégration finale — nous le montre décorant des volontaires de quatorze ans, le reste de son armée. Car ce film, commencé par le visage poupin d'un monstre au berceau, se termine sur le visage poupin d'un soldat-enfant et n'a été, tout au long, qu'une *mômerie* tragique, l'illustration involontaire de l'essence même du fascisme : l'infantilisme. Quinze années d'Histoire, et l'on dira d'elles : ce fut le temps où des enfants commandèrent aux adultes et les rabaissèrent à leur âge. Comment ? Allez voir « Mein Kampf ».

Allez le voir. Et, en préambule au commentaire pertinent de Léon Zitrone, s'il faut baisser les yeux, ne les baissez qu'une fois : lorsqu'un carton sur l'écran vous priera de ne pas y amener de jeunes spectateurs, trop sensibles. **Car Hitler écrivit « Mein Kampf » pour la jeunesse, et il est nécessaire, en retour, que la jeunesse aujourd'hui voie « Mein Kampf ». A l'heure tremblante des tentations et du choix, ce film est mieux qu'une leçon : une chance pour nos fils.**

MORVAN LEBESQUE.

(Archives.)
UNE SCÈNE DE « MEIN KAMPF ».
Le sang de vingt millions d'hommes.

URSULINES - 10, r. Ursulines - ODE. 39-19
DU 16 au 29 NOVEMBRE
Continuation de la première exclusivité de
LOOK BACK IN ANGER
de Tony RICHARDSON
d'après la pièce de J. OSBORNE
JEUNES GENS EN COLÈRE

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

De Fidel Castro à Buster Keaton

Des films cubains, roumains et une rétrospective Mack Sennett.

LE cinéma, ce n'est pas seulement cette énorme foire dans laquelle on investit le budget des « 400 Coups » pour le lancement publicitaire de « Ben-Hur ». Il comporte aussi un secteur réservé, dont les Parisiens sont les principaux bénéficiaires, avec ses fêtes intimes et passionnées. C'est ainsi que, cette semaine, les cinéphiles parisiens ont découvert les cinémas cubain et roumain, et qu'ils peuvent, depuis mercredi, redécouvrir l'extraordinaire verve burlesque de Mack Sennett.

Les cinq documentaires cubains présentés par le Ciné-Club « Action » ont permis de communiquer directement, affectivement, avec la révolution castriste, et son climat si particulier. Les horreurs de l'oppression de Batista, la naissance de l'armée populaire et l'élan de révolte de tout un peuple, les principales réalisations politiques, économiques et sociales du nouveau régime, nous furent montrés d'une manière évidemment sommaire, mais toujours attachante, et qui visait à convaincre plus par l'émotion que par le raisonnement. A en juger par l'intense chaleur de son accueil, il semble que le public français ait, du romantisme révolutionnaire, une vive nostalgie...

Les meilleurs de ces films (« Cette terre qui est nôtre », « Sixième Anniversaire », « Un An de Liberté ») sont l'œuvre de deux jeunes réalisateurs : Tomas Guttierez Alea et Julio Garcia Espinosa, formés au Centre expérimental de Rome. Ils manifestent un sens très développé du montage. Le cinéma cubain a produit deux longs métrages cette année, et envisage d'en produire un par mois en 1961. Parmi les films en préparation, on compte deux scénarios de Zavattini et un de Bunuel.

Une surprise

Il n'y avait aucune raison d'attendre beaucoup des « Journées du Cinéma roumain » : dans le passé, des manifestations de ce genre, organisées afin de permettre le déroulement de semaines du cinéma français à l'étranger, n'avaient guère apporté de révélations. Et le cinéma roumain, si l'on excepte les spirituels dessins animés de Popesco-Gopo (« Une Courte Histoire », « Sept Arts », « Homo Sapiens »), avait été jusqu'alors fort avare de chefs-d'œuvre. Or ces Journées nous ont valu une excellente surprise. Le film « Les Flots du Danube » n'est peut-être pas un chef-d'œuvre accompli, mais ce fut pour nous la révélation d'un véritable tempérament poétique, celui de Liviu Ciulei, metteur en scène, décorateur, monteur et acteur de cette histoire de résistance. Le sens de l'atmosphère (la péniche de Ciulei fait parfois penser à celle de Jean Vigo dans « L'Atalante »), la finesse de la psychologie, la qualité des images, sont d'un authentique créateur, capable d'exprimer une vision personnelle du monde. Il serait bien étonnant que, ces prochaines années, on ne retrouve pas le nom de Ciulei dans les palmarès des festivals.

Cette semaine, le Cinéma d'Essai invite ses fidèles à un pèlerinage aux sources, les sources du comique, du burlesque, de l'absurde cruel et dérisoire dont Mack Sennett fut le fertile inventeur. Cet « Hommage à Mack Sennett » permet de revoir non seulement Charlie Chaplin, la plus célèbre de ses découvertes, mais aussi tous ceux, injustement oubliés, qui, dix ans durant, ont fait rire le monde entier : Fatty, la brute épanouie et boursouflée, Ben Turpin, qui fit du strabisme un genre artistique, Harry Langdon, Pierrot mélancolique et lunaire, Buster Keaton, au grand visage pétrifié... Il n'est pas d'auteur comique qui puisse nier sa dette à l'égard de Mack Sennett, de sa troupe, de ses trucs. Jamais, peut-être, des moyens aussi simples que la tarte à la crème n'ont été employés avec un tel délire imaginatif. Jamais, peut-être, une telle folie destructrice ne submergea les écrans. Mack Sennett, c'est Zazie, cinquante ans avant sa naissance.

PIERRE BILLARD.

MARILYN MONROE.
« En général, je ne suis pas heureuse. »

PERSONNALITÉS

La fin d'une expérience

Sans une dispute, sans un éclat, le couple le plus célèbre du monde se sépare. Quel est le bilan de quatre années de mariage pour Marilyn Monroe et Arthur Miller ?

MARILYN MONROE divorce. Après quatre ans de mariage. Elle était pourtant bien satisfaisante, cette alliance, justement parce qu'elle était extrême : venus d'horizons opposés, Marilyn et Arthur, la beauté et l'intelligence, le corps et l'esprit, la femme et l'homme, correspondaient bien à l'idée classique que l'on se fait du couple.

Vont-ils repartir chacun de leur côté, un peu plus blessés, un peu plus meurtris ? Faut-il encore un fois constater l'échec d'un grand amour ? Le « couple » serait-il devenu impossible ?

En fait, nous ne savons rien de ce qui s'est passé récemment entre cette jeune femme à la bouche perpétuellement entrouverte, toujours trop serrée — « cousue » disent les Américains — dans ses vêtements, et l'homme ayant 1 m. 85, à l'œil moqueur derrière ses lunettes, tout le portrait (moins la barbe) d'Abraham Lincoln.

Nous ne savons qu'une chose : tout se passe dans le calme et la dignité. Pas une dispute, pas un éclat (même sur l'affaire Montand, le couple Miller ne s'est pas montré désuni, du moins publiquement, ni dans ses déclarations ni dans son attitude). Lorsqu'on pense à la soif des échotiers du monde entier sur tout ce qui touche aux affaires de Marilyn, cela représente une belle somme de domination de soi, de calme, de courage. Cela représente une union.

Sur la souffrance

Miller admirait l'humanité de sa femme : « Elle est l'être humain le plus direct que j'aie jamais connu... (1). Dès notre première rencontre, j'ai senti en elle l'intense volonté de bien faire, d'être parfaite. L'extraordinaire en elle, c'est qu'elle a toujours l'air de voir tout pour la première fois. C'est un don merveilleux, mais aussi une grande source de souffrance... »

Tout ce qu'elle dit de son enfance, et même de son début dans le cinéma et de ses premiers succès est sur le ton de la plainte et de l'angoisse. Et cela continue aujourd'hui : « En général, je ne suis pas heureuse. Si je suis quelque chose, ce serait plutôt misérable comme un chien ! »

Le bégaiement dont elle était affectée dès l'âge de huit ans lui a passé, mais il revient lorsqu'elle est inquiète ou particulièrement tendre. Elle souffre d'autres troubles psychiques : migraines, rhumes constants, sueurs, angoisses.

Son célèbre retard de une à deux heures aux rendez-vous est maladif. Elle ne *peut* pas être à l'heure, c'est-à-dire affronter une situation qui lui fait peur. « Elle aime mieux se sentir *coupable*, elle en a l'habitude », disent ses amis qui s'amusent à la psychanalyser.

Miller dit d'elle : « C'est une perfectionniste. » Tous ses professeurs, ses metteurs en scène ont été étonnés et émus par son acharnement au travail — retards mis à part. Elle-même reconnaît qu'elle est guidée par un mouvement vers l'avant : « Je voudrais être une grande actrice », dit-elle parfois, ou

→

(1) Propos rapportés par Georges Belmont. « Marie-Claire », octobre 1960.

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Du mardi 8 nov. au samedi 3 décembre
manguin
AQUARELLES

GALERIE DI MEO
12, rue des Beaux-Arts (6e) - ODE. 10-98
BOUVIER
Du 18 novembre au 10 décembre

GALERIE ABDY
8, rue de Duras (8e) - ANJ. 25-99
Jean-Pierre JOUFFROY
« PASIPHAË »
18 novembre - 10 décembre

LA HUNE, 170, bd St-Germain
Anna-Eva BERGMAN
temperas
8 au 28 novembre

GALERIE MOTTE
22, rue Bonaparte - PARIS (VIe)
EXPOSITION
MICHEL CIRY
Peintures récentes
Du 3 au 30 novembre

SAGOT LE GARREC
24, rue du Four
« HOMMAGE A
JEAN FRELAUT »
18 novembre au 10 décembre

GALERIE H. LE GENDRE
31, rue Guénégaud, PARIS (6e) - DAN. 20-76
« 7 schémas négatifs 120 F »
ARNAL
Vernissage le 16 novembre

Galerie ART DE FRANCE
92, boulevard Raspail - LIT. 21-76
ALBALAT
15 au 30 novembre

GALERIE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN, 253, rue Saint-Honoré
AFFIRMATIONS
PREMIERE MANIFESTATION DU
Cercle d'Art Contemporain
NOVEMBRE - DECEMBRE

GALERIE DE LA CONCORDE
8, rue Boissy-d'Anglas - PARIS (VIIIe)
COROT et les
PRE - IMPRESSIONNISTES
Jusqu'au 6 décembre

GALERIE JEANNE BUCHER
Vieira da Silva

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Ecole de Paris 1960

GALERIE ARIEL - 1, av. de Messine (8e)
GOUACHES et PASTELS de
HARTUNG - POLIAKOFF - BITRAN
GILLET - MARYAN - MIHAILOVITCH
Du 4 novembre au 28 inclus

DENISE RENE
124, rue La Boétie
DI TEANA
SCULPTURES EN ACIER

GALERIE DE VARENNE
MICHAELIS
17 novembre-10 décembre
61, rue de Varenne

Paris en parle...

JACQUELINE GAUTHIER.
Du burlesque au tragique.

« Personnellement, je tiens notre rencontre pour une bénédiction pour moi... Je suis certain qu'elle a renforcé l'homme que j'ai toujours été. Parce que je l'ai connue, je suis plus moi-même qu'autrefois ».

Lorsqu'elle a un réflexe, un mouvement, Arthur est derrière elle pour lui en fournir l'explication. « Ce qui m'ennuie, dit Marilyn, ce sont les gens qui s'ennuient. » Et Miller précise : « Les gens s'enveloppent d'ennui, par protection contre l'effort de renouveler leur point de vue. Pas elle ».

On leur demande : « Comment se fait-il que Marilyn Monroe soit devenue un symbole sexuel universel ? »

Arthur donne immédiatement une réponse généreuse, généreuse pour elle et pour son public : « Je crois que c'est parce qu'elle est géniale ! » Sur quoi Marilyn rétorque : « Il est fou ! »

Oui, avec son bon sens, peut-être un peu élémentaire, mais solide, d'Américain désireux d'avoir et de donner confiance, Arthur Miller est allé tout de suite à ce qui fait de Marilyn un être selon son cœur : une personne en quête de mieux. « L'humanité est faite pour être heureuse,

→

« Je voudrais bien être heureuse », ajoutant aussitôt : « Cela demande beaucoup de temps et d'effort », car, dans le monde de Marilyn, rien de valable ne s'acquiert sans « effort ».

Mais, derrière tous ces discours, il y a, en fait, une autre exigence, qui lui échappe de temps en temps : être merveilleuse. Elle se souvient de l'avoir exprimé spontanément et hors de propos à un homme de loi qui lui expliquait vainement une affaire d'argent : « Je n'y comprends rien et je m'en moque. Je sais seulement que je voudrais être merveilleuse ! »

Est-ce ce besoin de perfection qui a séduit, ému Arthur Miller ? Lui aussi, à sa façon, voudrait être merveilleux. On se souvient de sa sérénité, presque de son contentement, lorsqu'il se fit condamner pour avoir tu, en 1957, le nom des personnes ayant assisté avec lui à des réunions paracommunistes. Ses pièces sont des démonstrations morales. « Une pièce, dit-il, doit me représenter au plus fort de mes sentiments. Je veux pousser chacune de mes pièces jusqu'à la limite de mes connaissances. Je ne veux jamais être obligé d'admettre : « Vous en saviez plus que moi ».

Marilyn Monroe fut avant tout pour Arthur Miller — vous en seriez-vous douté ? — une expérience « morale » : non ? » demande-t-elle parfois.

Il résume ainsi lui-même le dernier film qu'il a écrit (prophétiquement ?) et qu'elle vient de tourner, « The Misfits » : « C'est l'histoire d'une jeune femme qui vient de divorcer. Elle est libre sans l'être vraiment, parce que rien ne la relie à rien en ce monde, et elle s'efforce douloureusement de découvrir une échelle de valeurs qui lui permette de se raccorder pour cesser enfin d'être une inadaptée ».

« Douloureusement ». « Inadaptée ». Penseriez-vous à glisser ces deux mots-là sous la chair lisse et rose de la « dumb blonde » ?

Fleuve de lait

N'est-elle pas, pour les photographes et le public, celle qu'a captée Richard Avedon (voir page précédente) : fleuve de lait, courbes exquises, épanouies en un éventail ; elle-même plume, aigrette, pointe extrême d'un effort émouvant pour arracher à la terre, à la pesanteur, le corps le plus fait pour y peser et s'y abandonner.

Il n'y a pas incompatibilité entre les deux images. Il n'y a jamais rupture, chez un être humain, entre ce qu'il est et ce qu'il paraît. Ce qui permet à Marilyn, actrice médiocre, d'être le personnage féminin le plus *vivant* — avec Brigitte Bardot — du cinéma mondial, c'est sa lutte acharnée, désespérée, pour échapper à une malédiction première et devenir quelqu'un de *bien*. Quelqu'un.

« Comme nous entendons, disait Miller, il y a à peine quelques mois, tirer le meilleur parti de notre vie et que nous sommes bien décidés à y parvenir, il n'y a, en fait, pas de problème. »

Pas de problème, mais un divorce. Est-ce parce que ces deux personnes, bien faites pour se comprendre, ne l'étaient pas pour s'entendre ? Est-ce parce qu'on ne fonde pas un couple seulement sur une association morale ?

Tous deux sortent de l'aventure profondément modifiés. Tous deux y ont beaucoup donné, mais aussi beaucoup gagné. Marilyn n'est plus la jeune oie juste bonne à lancer une naïveté à ceux qui l'interviewent : c'est une femme qui a su capter l'attention des plus grands metteurs en scène, qui va peut-être, enfin, faire du théâtre (on parle de son projet de jouer à New York « La Cerisaie », de Tchékov, avec Montgomery Clift). Mais c'est surtout, désormais, un être humain complet, conscient de sa dignité. La transformation qu'a subie Arthur Miller, nous la verrons mieux lorsqu'il va se remettre au théâtre : depuis qu'il est avec Marilyn tout dévoué aux soins de la carrière de sa femme, il n'a plus fait de pièces.

Tous deux se sont soutenus, étayés, épaulés — aussi fait souffrir probablement. Cela n'est pas grave, s'ils en sortent plus forts, plus « riches ».

Est-ce trop parler de personnes que nous ne connaissons qu'à travers des mots et des images ? C'est la nouveauté du monde moderne, que par le film, la télévision et les grands journaux, des personnes que nous n'avons jamais rencontrées nous sont plus proches que nos amis intimes. C'est le cas de ces deux-là. Et il est réconfortant de constater, à travers Arthur et Marilyn, que l'échec d'un couple peut n'être pas toujours un échec humain.

THOMAS LENOIR.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *« Le Mariage de Monsieur Mississippi » : un évangile dont les paraboles sont écrites à la manière d'Agatha Christie.*

MONSIEUR le Procureur Mississippi rend visite à la jeune veuve Anastasia. Il lui fait avouer qu'elle a empoisonné son mari qui la trompait. Mais il ne l'arrête pas. La maîtresse du mari était la femme du procureur. Lui aussi l'a empoisonnée. Il demande donc la main de la jeune veuve. Ils se marieront ; liés par leurs deux crimes et leurs deux aveux, ils formeront un couple indestructible, et le procureur-assassin, qui est aussi un recordman de la peine de mort, pourra en toute sérénité continuer à requérir selon la justice et selon la loi.

SPECTACLES

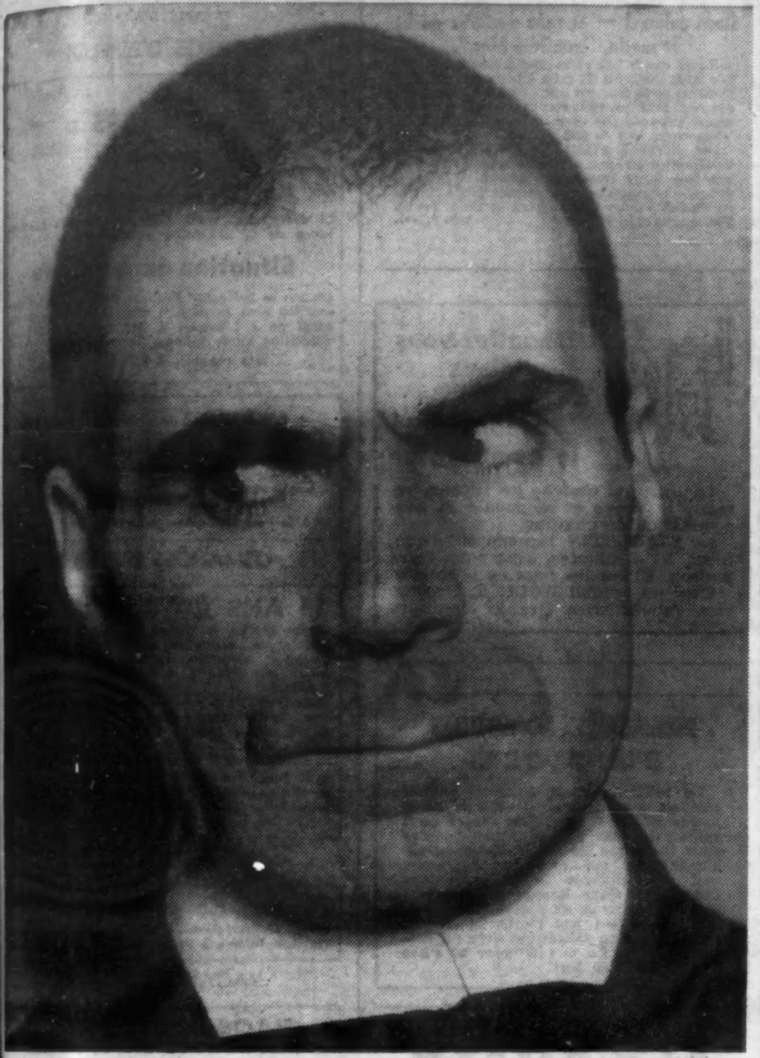
● AGNÈS VARDA, qui vient d'écrire « Lola », sur une musique de Michel Legrand, et chantée par Anouk Aimée dans le film du même nom du jeune metteur en scène Jacques Demy, veut devenir auteur de chansons.

● MARCEL CARNÉ commencera le tournage de son prochain film en janvier prochain : « L'Inconnu », d'après un roman brésilien d'Eric Verissimo. Adaptation d'HENRI-FRANÇOIS REY.

● LE FESTIVAL DES FESTIVALS se déroulera à Mexico du 18 novembre au 6 décembre. La France sera représentée par quatre films : « Le Passage du Rhin », d'André Cayatte, « Les Jeux de l'Amour », de Philippe de Broca, « A bout de souffle », de Jean-Luc Godard, et « Moderato cantabile », de Peter Brook. En privé, parce que non sous-titré : « Les Années folles », de Torrent et Alexandresco.

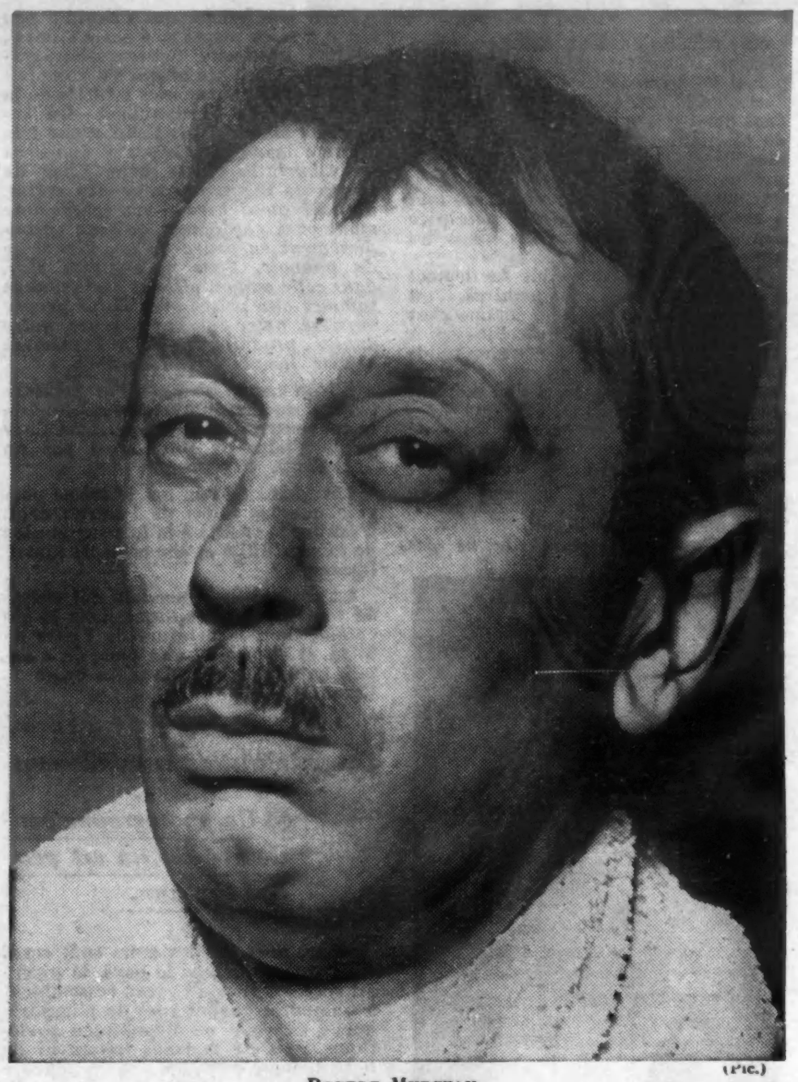
● Le prochain film sur saint François d'Assise sera signé du metteur en scène américain MICHAEL CURTIS et aura pour interprètes STUART WHITMAN et BRADFORD DILLMAN.

● Un nouveau CENTRE D'ART DRAMATIQUE sera créé à Bourges en 1961, sous la direction de GABRIEL MONNET, collaborateur de Jean Dasté à la « Comédie de Saint-Etienne », acteur et metteur en scène, animateur des « Nuits d'Annecy ». Projets : création, en mai-juin, de « L'Amant militaire », de Goldoni et, en septembre, d'une tragédie de Shakespeare jamais représentée en France, « La vie de Timon d'Athènes ».



(Pic.)

Jacques Dufilho.
Fanatique de la justice divine.



(Pic.)

Robert Murzeau.
Un homme d'amour.

C'est une des premières scènes de la comédie de M. Friedrich Durrenmatt, et filée d'une façon savoureuse par Mme Jacqueline Gauthier et M. Jacques Dufilho, c'est un petit chef-d'œuvre de comique. Mais avant d'arriver, vers la fin, à la scène aisément prévisible où les empoisonneurs s'empoisonneront réciproquement, il y aura des tas d'autres scènes, d'autres personnages, d'autres événements, d'autres explications dont l'enchaînement défie à peu près l'analyse. Autour d'Anastasia, nous verrons graviter un ministre opportuniste, un jeune meneur révolutionnaire et un noble comte qui est aussi un médecin hurluberlu et alcoolique. On passe du burlesque au tragique et entre deux coups d'Etat qui sont aussi des coups de théâtre, les personnages résistent mal à l'envie de venir faire de petites conférences aux spectateurs pour expliquer les intentions de l'auteur.

Erynnies « new-look »

Résurrections et extravagances nous montrent vite que, puisque les personnages ne sont pas vrais sur le plan de la vraisemblance, il faut qu'ils le soient sur le plan de la signification. Les histoires semi-policières de M. Durrenmatt, comme jadis celles de G. K. Chesterton, ont un sens religieux. « Le Mariage de Monsieur Mississippi » (1), c'est un évangile dont les paraboles sont écrites à la manière d'Agatha Christie. Le procureur est animé d'une passion rigoureuse et folle à la fois pour la loi, la loi de Moïse. Mais c'est vainement qu'il essaiera d'y soumettre le monde et même sa femme. Fanatique de la justice terrestre comme l'autre est fanatique de la justice divine, le révolutionnaire ne réussira pas mieux. La victoire apparente et passagère dans les affaires du monde restera au politique, à l'homme des médiocres compromis. Mais la victoire réelle appartient au médecin ivre et déchu, parce qu'il est un homme d'amour. Lui seul échappe aux contradictions meurtrières des autres, comme il échappe à ce chœur d'Erynnies « new-look » qui traverse la pièce sous la forme de trois tueurs, de trois ecclésiastiques bouffons, de trois psychiatres. Contre le procureur de la loi de Moïse, il est l'homme de la Nouvelle Alliance, et si, dans le monde moderne, la Foi et l'Espérance sont bien malades, il suffit de la Charité qui est Amour, pour triompher, même en piteux état, comme le Don Quichotte éternel triomphe finalement des moulins qui tournent au vent de la folie humaine.

Est-ce cela ? La parabole baroque de M. Durrenmatt est d'une « lecture » difficile à la simple audition. On connaît déjà de cet auteur deux romans et deux autres pièces, dont la très belle « Visite de la Vieille Dame » qui, après une carrière assez médiocre à Paris, a fait le tour du monde et connaît maintenant, dit-on, un grand succès au Centre dramatique de l'Est. Dans un bon décor de Labisse, ce « Mariage » est admirablement joué, ou plutôt est joué par des acteurs admirables : Dufilho, Jacqueline Gauthier, Murzeau, Claude Nicot. On a constamment l'impression, en effet, que l'image d'ensemble est légèrement décalée par rapport au sens profond, comme si l'appareil de projection du metteur en scène, M. Georges Vitaly, n'était pas tout à fait au point. Il reste que c'est un spectacle qu'il faut voir et qu'il faudra revoir et que M. Durrenmatt est sans doute un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui.

(1) Théâtre La Bruyère, dans une traduction française de Jean-Pierre Porret.

● *Molière au boulevard : il suffit d'une hirondelle pour faire le printemps.*

On joue Molière avec piété à la Comédie-Française, on le bouscule un peu au boulevard, les troupes ne sont pas toujours très homogènes, mais il suffit d'une hirondelle pour faire le printemps, d'un comédien pour faire reverdir une comédie.

Mme Jacqueline Maillan joue Bélise, des « Femmes savantes » (2), dans une mise en scène de Jacques Charon. Elle entre et on rit avec bonheur : elle n'a pas composé le personnage, elle est elle-même, avec sa drôlerie et son autorité, et Bélise devient vivante, elle traverse les siècles, prend un trait à Mme Verdurin, un autre ailleurs et aujourd'hui, et sans effort, sans truc, on joue Molière au présent, d'autant que son entrain gagne la troupe (Raymond Gérôme, Roger Carel, Judith Magre, etc.).

L'entreprise de M. Jean Anouilh est plus ambitieuse et plus préméditée, mais elle est fort bien réussie. On joue « Tartuffe » (3) dans un salon de la belle époque, en costumes 1900, Cléante est une vieille culotte de peau, Valère un polytechnicien à la petite moustache collée, et l'Exempt un policier de la mondaine à l'accent rocailleux. Rien de tout cela n'est gênant et cela met utilement en relief une certaine permanence de l'hypocrisie bourgeoise à travers les siècles. M. J. Anouilh, qui a refait « Don Juan » dans « Ornifle » et « Le Misanthrope » dans « L'Hurluberlu », se contente, pour le « Tartuffe », de l'habiller. Et il y a M. François Périer. Econome, avare de ses effets, il est saisissant : la démarche mesurée, la gesticulation contrôlée, le masque presque immobile, il donne, en en faisant peu, un relief prodigieux à tout ce qu'il fait. Et cela compose un Tartuffe noir, d'une profonde et froide méchanceté, un Tartuffe qui fait peur au point que l'on a envie de huer le fourbe avant d'applaudir le comédien.

La soirée s'achève par un impromptu anodin, « Le Songe du Critique », sur le thème du critique aigri auquel les personnages de Molière viennent, en rêve, expliquer les intentions de M. Anouilh. Cela ressemble à « L'Impromptu de Versailles », comme un immeuble H.L.M. au palais du Roi Soleil.

ROBERT KANTERS.

(2) Théâtre des Bouffes-Parisiens.
(3) Comédie des Champs-Elysées.

EXPOSITIONS

Vieira da Silva

● *Un peintre avec des yeux d'oiseau.*

Comme tous les peintres véritables, Vieira da Silva a horreur du pittoresque (1). Elle est arrivée de Lis-

→

(1) Une exposition de ses œuvres — la première à Paris depuis cinq ans — est actuellement ouverte chez Jeanne Bucher, 53, rue de Seine. Vieira da Silva, à laquelle René de Solier avait consacré un livre aux éditions Falaize (Musée de Poche), vient, d'autre part, de voir publier sur elle un autre livre de R. Whyler, abondamment illustré de planches en couleurs, aux éditions Hazan.

Galerie PIERRE HAUTOT
Toutes les reproductions de peintures de Maîtres, sélectionnées par l'U.N.E.S.C.O.
« ART CHINOIS »
LITHOGRAPHIES ORIGINALES - ENCADREMENTS
CATALOGUE SUR DEMANDE
Cadeaux de fin d'année et cadeaux d'entreprise
7, r. du Bac
LIT. 26-41

GALERIE SAINT-HONORE
GUYARD
211, rue Saint-Honoré - angle rue Royale

Galerie du COLISÉE
40, rue du Colisée
PARIS - POETE
50 PEINTRES

GALERIE BELLIER
32, avenue Pierre-I^er-de-Serbie - PARIS (8e) - ELY. 19-13
BONNARD
PEINTURES
15 NOVEMBRE — 17 DECEMBRE

Paris en parle...

bonne à Paris en 1928. Et, depuis une dizaine d'années déjà, elle compte parmi les principaux chefs de file de l'art contemporain. Avec ce fond d'accent portugais qui « habille » sa voix de résonances à la fois cristallines et mouillées, elle parle de sa peinture par petites phrases qui s'arrêtent brusquement. On dirait qu'elle craint tout à coup de sombrer dans le précipice des confessions indiscrètes, dans les abîmes de l'anecdote.

Rien ne ressemble plus facilement à un oiseau que certains peintres. C'est le cas de Vieira da Silva, comme c'est le cas de Max Ernst ou de Picasso. A cause de leurs yeux. Des yeux ronds toujours en mouvement, qui se jettent sur la proie des images et s'en écartent aussitôt avant d'y revenir pour, finalement, transporter ce qui reste de l'apparence sur une toile qui doit pouvoir constituer un univers entier.

L'univers de Vieira da Silva est, au second degré, essentiellement tributaire du décor où elle vit.

— *C'est plus naturel de ne pas peindre d'après nature, dit-elle, mais comme j'ai presque toujours vécu dans les villes, les formes que j'ai créées ont en général été plutôt « urbaines ». Maintenant, j'ai un jardin. Alors...*

(Archives.)

VIEIRA DA SILVA.
La magie des arêtes.

L'usage du jargon en vogue commande le classement de Vieira da Silva parmi les « paysagistes abstraits ». Ce qui ne veut pas dire grand-chose.

L'œil juge mieux qui s'habitue peu à peu à ses « plages », à ses « villes », à cette constante interrogation graphique de l'espace et qui s'y complaît en raison des harmonies subtiles de la couleur et de l'ordonnance des volumes, mais aussi par l'effet d'une très efficace magie poétique : « *Son sens du labyrinthe,* écrit René Char de Vieira da Silva, *sa magie des arêtes, invitent aussi bien à un retour aux montagnes gardiennes qu'à un agrandissement en ordre de la ville, siège du pouvoir. Nous ne sommes plus, dans cette œuvre, pliés et passifs, nous sommes aux prises avec notre propre mystère, notre rougeur obscure, notre avidité, produisant pour le lendemain ce que demain attend de nous.* »

En un temps où poésie et peinture tendent de plus en plus à se confondre, la rencontre spirituelle de René Char et de Vieira da Silva n'est pas un hasard (2).

Les textes de l'un ont le même pouvoir que les toiles de l'autre : celui d'exalter la réalité à la fois sur le plan de la sensibilité et sur celui de l'intelligence.

La crainte de l'anecdote qui risque de tout gâcher s'explique dans la vie comme dans la peinture de Vieira da Silva. Il n'y a pas, non plus, de « détails pittoresques » dans les toiles de Cézanne.

Les miniatures arméniennes

● *Un photographe parisien révèle un art presque inconnu.*

A ceci près que les murs sont roses parce que, dans le pays, la pierre est rose, les rues d'Erevan ressemblent à n'importe quelles rues de n'importe quelle capitale de République soviétique. Plus de maisons basses ni de toits de terre comme on en voit encore dans les bourgs et les villages proches. A l'horizon, le mont Ararat symbolise l'Arménie, mais l'Arménie divisée puisqu'il se dresse en territoire turc et qu'Erevan, la capitale, est en U.R.S.S.

Pendant deux mois de l'été 1959, le photographe français Pic, venant de Géorgie où il avait reproduit d'admirables émaux cloisonnés, s'est installé là. Pendant deux mois, Lydia Dournovo, une vieille dame russe devenue Arménienne par amour d'une civilisation, a mis à sa disposition, dans la bibliothèque qu'elle dirige, des centaines et des centaines d'enluminures qui, du VI[e] au XVII[e] siècle, prouvent l'autonomie d'un art dont on soupçonnait bien l'existence mais dont à peu près personne, jusqu'alors, n'avait pu concevoir l'importance.

Ces miniatures révélées, cette semaine, par les très fidèles photographies en couleurs de Pic (3), ne sont pas sans analogie avec les miniatures byzantines, iraniennes et romanes. Même somptuosité des ors et des rouges. Même noblesse du trait et de la composition. Elles ont cependant quelque chose de plus. Une simplicité, une « liberté » rares dans les techniques traditionnelles et qui les apparentent aux meilleures productions de notre art contemporain.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(2) Des poèmes de René Char, illustrés de gravures de Vieira da Silva, vont très prochainement paraître chez Pierre Berès.

(3) « Les miniatures arméniennes », 192 pages, 100 reproductions en couleurs, éditions du Cercle d'Art, 12 N.F. C'est également au Cercle d'Art que paraîtra prochainement l'ouvrage de Pic sur les émaux cloisonnés géorgiens.

VENTE A VERSAILLES

Me BLACHE, Commissaire-Priseur
en son Hôtel Rameau
5, rue Rameau à VERSAILLES
Tél. 950-55-06 et 950-71-29
DIMANCHE 20 NOVEMBRE 14 h. 30
IMPORTANTE VENTE de
TABLEAUX MODERNES
Boudin, Cézanne, Chagall
Delacroix, Géricault, Guys, Gromaire,
Guillaumin, Laprade,
Monticelli, Pascin, Pissarro,
Signac, Toulouse-Lautrec,
Valladon, Vlaminck, Vuillard, etc.
Expo samedi 19 de 9 à 12 heures
Expo privée 18 novembre - 21 à 23 heures

ALBERT LOEB GALLERY
LANSKOY
Peintures récentes
12 EAST 57 STREET • NEW YORK

Galerie ZACK
16, rue de l'Abbaye (pl. St-Germain-des-Prés)
E.M. BURGIN
Du 19 novembre au 3 décembre

GALERIE RAYMOND DUNCAN
31, rue de Seine (VIe)
AARON HELLER
PEINTURES
Du 12 au 25 novembre

Galerie Louise LEIRIS
André MASSON
80 *dessins* (1922-1960)
26 octobre - 26 novembre

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —
Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".
Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !
Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1493.

Chauffez-vous mieux en économisant le combustible
La suie, qui obstrue les tuyaux, ralentit le tirage et augmente la consommation de charbon.
Le DIABLOTIN ramone chimiquement, en 5 minutes, sans salir votre maison. Eteint les feux de cheminée.
C'est un produit ROLLET. Drogueries, quincailleries, Grands Magasins

PRESENCE D'ESPRIT D'UN AVOCAT
Le brillant avocat Prosper Auquet plaidait aux Assises dans une troublante affaire d'assassinat. Alors qu'il sentait la conviction du jury vaciller sous les coups de son éloquence passionnée, un malencontreux court-circuit vint plonger le prétoire dans l'obscurité. Sans donner à ses auditeurs le temps de se ressaisir, l'avocat n'en poursuivit pas moins la lecture de ses notes en s'éclairant avec un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert

MAROC
Pays des Vacances Heureuses

Découvrez en toute saison la douceur de vivre d'un pays hospitalier et si proche de l'Europe.
Le MAROC vous offre :
★ un incomparable folklore
★ de prestigieuses cités d'art et d'histoire
★ 300 hôtels de toutes catégories à des prix avantageux
★ 1.800 km de côtes de la Méditerranée à l'Atlantique

et LA GARANTIE BEAU TEMPS...

Pour information, adressez-vous auprès de votre Agence de Voyages ou à l'Office National Marocain de Tourisme, 21, rue des Pyramides, Paris-1er, OPE. 17-39.

PETITES ANNONCES
29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-60
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

« L'EXPRESS »
RECHERCHE
HOMME JEUNE
et dynamique ayant déjà une parfaite connaissance de la profession publicitaire
Situation importante
Ne pas se présenter. Envoyer première lettre manuscrite avec curriculum vitae au secrétaire général de « L'Express », 29, rue de Marignan. Discrétion totale assurée.
Il sera répondu à toutes les lettres.

« L'EXPRESS » recherche excellente
STENO - DACTYLO
bonne présentation.
ECRIRE (ne pas se présenter)
L'Express, 91, Champs-Elysées, PARIS (8e)

DEMANDES D'EMPLOI

35 ANS Baccalauréats, latin, grec, math. certif., licencié Droit, sérieuses études psycho, formation littéraire et vulgarisat. scientifique, aptitudes commandement, qualités élocution, rédaction, expérience pratique secrétariat administratif, public-relations, possédant voiture téléphone cherche SITUATION resp., initiat. dans organis. cultur. ou pédagog. PARIS. Ecrire HAVAS 136.699, rue Vivienne, 17.

J. F. Bacc, dynamique, pour tous travaux à partir de 20 heures le jeudi, vendredi, samedi, dimanche toute la journée. Ecrire no 6865 « L'Express », 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

COURS ET LEÇONS

Leçons de russe Répétitions, préparation aux examens. Conversation. Professeur d'origine. Mme Novitch. Téléph. à partir de 19 h. 30 à INV. 87-71

VACANCES D'HIVER

VACANCES D'HIVER
Château d'Herbeys (près de Grenoble)
21 DECEMBRE 1960 AU 4 JANVIER 1961
pour jeunes de 8 à 12 ans
ACTIVITES EDUCATIVES JUIVES
NOURRITURE CACHERE
Possibilité de ski
PRIX : 300 NF + voyage
Nombre de places limité
CENTRE DES JEUNES
4, rue N.-D.-des-Victoires, PARIS (2e)
Tél. CEN. 25-09

BONNES ADRESSES

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
La plus importante organisation française pour la fabrication et la pose des moquettes clouées, tapis d'escaliers et carpettes de laine est toujours à votre disposition, samedis et lundis compris. Echantillons et devis gratuits. Prix de gros moins remise de 5 % lecteurs Express. Paiement très échelonné, 18 mois ! Par les M.C.F. la moquette devient une heureuse et réalisable nécessité. Votre visite s'avérera utile. M.C.F. (Dermagne S.A.), 16, rue Logelbach (17e). WAG. 77-88.

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 13-14

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS
sièges, tapisseries LES BELLES EPOQUES,
88, boulevard de Courcelles WAG. 84-89

DISQUES

ECHANGE DISQUES
33 tours : 3 contre 1 neuf. Bon état exigé
ACHAT ET VENTE DE DISQUES NEUFS
DISQUE ET MUSIQUE
161, rue de Rennes - PARIS (6e)
Tél. : LITtré 63-37

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
APPARTEMENTS
LOCATIONS VIDES ET MEUBLEES
VENTE GRAND CHOIX QUARTIER RESIDENTIEL
KLE. 11-37

PROPRIETES (Vente)

PROPRIETE DE CARACTERE PRES MONTARGIS
sur 3 ha. parc et bois bordé 300 m. rivière poissonneuse. Hall + living + salon + 5 chambres bains. Confort. Indépendamment : 2 p. + log. gard. garage. Vue imprenable. Prix intéressant. MARLY - LAM. 45-32

SCHUSS SUR TUNMER

UN TUNMER TOUT NEUF VOUS ATTEND

C'est en effet dès les premiers jours de novembre que vous retrouverez, place Saint-Augustin, un TUNMER aménagé selon des formules inédites par l'architecte Rauzier et le décorateur Lassus, un TUNMER accueillant, unique à Paris. En bref, un magasin où le shopping est vraiment une distraction.

TUNMER a toujours été le spécialiste des sports d'hiver. Bénéficiant de sa longue tradition, il continue de « mener le jeu » sur les deux plans de l'équipement technique et du style de la mode sportive. De bonnes vacances de sports d'hiver commencent par une visite chez TUNMER.

Alors, voyez plutôt les 10 sélections prévues par TUNMER pour la saison 1960-1961, dans les classiques et dans l'avant-garde, dans l'indispensable et dans les « gadgets ».

1. *Les chaussures*

Achat essentiel. 1960 voit le triomphe des chaussures à double tige. Entre autres, de la double tige TUNMER SPECIALE double laçage, tige extérieure articulée permettant l'avancée. Pour ELLE : 73 NF. Pour LUI : 79 NF. Si cependant vous voulez continuer à utiliser votre chaussure simple tige, achetez les fameux chaussons rembourrés qui vous les rendront plus confortables : 19,50 NF,

2. *Les fuseaux*

L'Elastiss garde sa vogue. Tous les fuseaux « super Elastiss », toutes couleurs, toutes tailles, sont dans les rayons de TUNMER. Si vous allez choisir votre Elastiss sans attendre, vous pouvez, de surcroît, réaliser « une affaire ». TUNMER a prévu une série limitée au prix exceptionnel de 119 NF.

3. *Pull-overs et bonnets*

Il y a une mode chaque année. Le mohair a vécu. Cette saison tout est au Jacquard. Choisissez donc un gros pull d'inspiration « Viking » avec bonnet assorti. Vous serez « dans la note ». Celui de la photo jointe est à 83,50 pour Elle (même prix pour Lui) et le bonnet à 11 NF.

4. *Anoraks*

La fantaisie est ici limitée aux exigences de ce survêtement qui doit être à la fois léger, chaud et imperméable. Toutes les matières sont permises et vous les trouverez toutes chez TUNMER. Mais regardez la photo. Le blouson anorak en double nylon matelassé vertical, bandes côtés lastex, col transformable, fermeture éclair, coloris bleu royal et rouge cardinal, comporte le détail qui change tout : la cagoule est escamotable dans le dos, et toujours à portée de la main : 135 NF.

5. *Moufles et gants*

Les modèles ne manquent pas dans les rayons de TUNMER depuis ces moufles « dernier cri » importées des pays scandinaves en nylon léger, doublées de fourrure de nylon, chaudes et lavables (pour Elle 19,50) jusqu'à ces gants « fendus » pour tickets remonte-pente, grand succès de TUNMER depuis plusieurs années (pour Elle 21 NF. pour Lui 22 NF.).

TOP SECRET

La mode des Sports d'hiver, elle aussi, a des retours en arrière. Les pantalons Knickers qui ont fait fureur en 1925 préparent dès cet hiver une sérieuse offensive. Et il n'est pas exclu qu'en 1961 on les voie « fleurir » sur tous les champs de neige. Avec un pull et un bonnet norvégiens, bien entendu, et peut-être un anorak imprimé multicolore...

6. *Lunettes*

Pas d'hésitation. Payez-vous donc la fameuse Meiss avec ses écrans colorés et une circulation d'air empêchant la formation de buée : 25 NF.

7. *Sous-vêtements*

A ne pas oublier, surtout les collants, indispensables avec les fuseaux Elastiss. Choisissez-les en mousse de nylon. C'est agréable à porter, lavable, et chaud, qu'ils soient unis dans les tons mode, ou, pour Elle, en écossais fantaisie. Dans ce cas, le collant est à double usage : il peut faire un ensemble avec la jupe chalet.

8. *Après-ski*

Ici toutes les fantaisies se donnent rendez-vous, mais le velours, infroissable, lavable, imperméable, reste favori pour le pantalon (pour Elle comme pour Lui : 80 NF.). Quant aux souliers, regardez donc sur la photo ci-contre cette botte en agneau souple noir : 86 NF. Il y a des modèles un peu moins chers pour Lui comme pour Elle, mais cette botte est si « amusante »...

9. *Skis et bâtons*

Les derniers Jeux Olympiques ont consacré le triomphe des « planches » métalliques. Si vous aimez « enchainer » piste sur piste, choisissez des Allais 60. Si vous préférez les descentes hors piste dans la poudreuse choisissez un A.15. Mais si vos ambitions sont plus limitées, prenez un bon ski de bois classique : Le Rossignol « Olympique » (232 NF.).

10. *Fixations*

Une fixation de sécurité constitue une véritable assurance. Ne lésinez donc pas sur cet achat. Chez TUNMER vous trouverez les meilleures marques.

LE NOUVEAU MAGASIN TUNMER
de l'efficace, de l'inédit et du « pas cher ».

Cette page spéciale d'annonces est présentée par TUNMER, 5, place Saint-Augustin, Paris (8e) - Tél. : LAB. 75-80.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

13 NOVEMBRE

ACCORDER à chacun la part de considération qui lui est due, ni trop ni trop peu, c'est une science que Saint-Simon admirait et louait fort chez les gens, et qui aujourd'hui s'est bien perdue. Pour moi qui n'ai jamais eu la bosse du respect, je me souviens de Saint-Simon quand je me trouve en présence des Grands de ce monde. Que je n'aie pas à faire la leçon à un Maréchal de France, c'est une vérité dont je suis pénétré. L'honneur d'occuper un fauteuil à quelque distance du sien, à l'Académie française, n'abolit pas les espaces qui me séparent du plus haut dignitaire de l'Armée.

MAIS si c'est lui qui les supprime, ces distances ? Si ce dieu Mars descend de ses pompeux nuages et daigne remettre une déclaration à mes frères journalistes, c'est sans doute qu'il désire que nous la répandions partout et d'abord, bien sûr, que nous la lisions et que nous nous efforcions de comprendre et de répondre à la profonde question posée par un autre Maréchal de France : « De quoi s'agit-il ? »

En vérité, il ne s'agit pas d'une médiocre entreprise. Il s'agit de se dresser, en tant que Maréchal de France, contre l'Etat, ou enfin contre sa politique. Je me retiens de m'indigner. J'ai garde d'oublier que le général de Gaulle prit ce risque un jour, et que l'Histoire l'a justifié.

JUSTIFIERA - T - ELLE le maréchal Juin ? Faisons-lui l'honneur de croire qu'il n'a pas agi sans réflexion. Le plus haut dignitaire de l'Armée n'a pas donné à l'Armée cet exemple d'une incalculable portée sans avoir ses raisons. Quelles raisons ? J'entends bien que le cœur a les siennes, que le maréchal Juin, Français d'Algérie, parle de son déchirement, et nous ne doutons pas qu'il soit en effet déchiré. Nous ne voulons pas douter non plus que, s'il croyait que ce qui le déchire relève de l'inéluctable, il aiderait de tout son pouvoir le Chef de l'Etat, au lieu de l'assaillir à une heure si grave pour lui et pour nous.

NON, monsieur le Maréchal, ce n'est pas votre déchirement qui compte, mais vos raisons de croire qu'il dépend de nous encore de maintenir l'Algérie dans le cadre de la République, comme elle l'est depuis cent trente ans. La politique, c'est le possible. L'Algérie française ne se décrète pas. Que nous proposez-vous ? De persévérer dans une guerre que l'Armée a d'ores et déjà gagnée, qu'elle ne peut pas gagner davantage, de son propre aveu ? Si vous me citez Péguy et Clemenceau pour me convaincre que le devoir est de s'obstiner et non de se rendre quoi qu'il en doive coûter, que la France ne fut jamais avare de jeunes vies quand son honneur l'exigeait, je ne garderai de rien opposer sur ce point au combattant glorieux que vous avez été ; modestement je me tiendrai à cette idée du possible. Vous invoquez l'intérêt de l'Europe et du monde libre pour que nous nous entêtions dans la guerre. Mais c'est précisément le monde libre qui exige que nous la finissions. Et son exigence sur ce point se conjugue, n'en doutez pas, avec celle de la Russie soviétique.

A un grand chef militaire, mêlé comme vous l'avez été, à la politique de son temps, je ne ferai pas l'injure de rappeler que jamais les Etats-Unis ne consentiraient à l'infiltration chinoise en Afrique du Nord, et que Moscou la redoute autant que Washington. Il ne restait au G.P.R.A., militairement vaincu, qu'à jeter sur la table cette suprême carte qui internationalise la guerre d'Algérie : convenez-en et résignez-vous.

A quoi bon vous aveugler ? Aucun des deux empires n'hésiterait, le cas échéant, à vous tirer de votre songe éveillé. La Russie a déjà eu l'occasion de nous faire bonne mesure : rappelez-vous l'Egypte et comment et pourquoi nous avons dû nous arrêter pile. Quant à nos amis américains, je vous accorde qu'ils sont indulgents dès qu'il s'agit de nous, et longanimes. Ne vous y fiez pourtant pas : leur intérêt prime tout.

Sans reparler de Suez, n'oubliez pas qu'ils ont froidement écrasé, en 44, pulvérisé nos villages, nos églises, qu'ils eussent pu épargner. Je ne sais si ces morts-là ont leurs noms inscrits quelque part. Avez-vous bien observé la figure du nouveau Président ? Son charme célèbre me frappe moins que sa puissante mâchoire, que ses yeux un peu obliques aux paupières lourdes, que sa saine denture de carnassier. Le jour où il jugerait nécessaire de frapper, il frapperait, n'en doutez pas. Non qu'à mon idée, nous en courions le risque. Cela n'arrivera pas, tant qu'à Paris deux étoiles brilleront sur une manche.

N'EMPECHE qu'il est dur, j'en conviens, pour la grande nation qui au long des siècles a imposé sa volonté au monde, il est amer de consentir à cette évidence qu'elle a fini, comme d'ailleurs tous les autres peuples, sauf deux énormes empires, de décider seule de son destin. S'il existe un Français pour en souffrir comme vous en souffrez, c'est bien Charles de Gaulle, atteint au vif de cette idée qu'il s'est toujours faite de la France. Mais son sens du réel l'emporte sur tout orgueil.

JE m'en tiens à ce « non » que l'Est et l'Ouest sont au moment de nous opposer. Je vous épargne l'analyse mille fois recommencée du phénomène de décolonisation qui a affecté tous les empires, du déséquilibre démographique en Algérie qui, dans l'état actuel du monde, ne permet pas d'espérer qu'un million d'Européens continuent de dominer sur un peuple quinze fois plus nombreux, qui ne cesse de croître et de se multiplier. Mais j'oublie que nous vous avons vu à Carthage aux côtés du président Mendès France : c'est dire que vous avez été, à une certaine heure, pénétré de ces dures vérités.

LES profondes raisons que les deux communautés ont de demeurer unies, en dépit de tout le sang répandu, l'emporteront-elles finalement ? De Gaulle le croit, nous le croyons avec lui, et, quoi que vous en pensiez, des millions d'Algériens français et arabes l'espèrent eux aussi. C'est le pari de de Gaulle. Au moment où tout va être gagné ou perdu, vous entrez dans le jeu, monsieur le Maréchal, avec vos éperons et vos bottes, comme naguère, vous en souvenez-vous ? au palais de Rabat.

Votre « cher partenaire », car vous avez, vous aussi, un « cher partenaire », le général Salan, se moque, à propos du Maroc, des billevesées d'autrefois sur « l'indépendance dans l'interdépendance ». Il est bien mal inspiré. Si nous avions traité avec le Sultan au lieu de l'abattre par la force, ne croyez-vous pas que l'interdépendance eût été possible, comme elle existe avec nos amis de l'Afrique noire ? Cette pensée, monsieur le Maréchal, ne vous réveille-t-elle pas la nuit ?

QU'OPPOSER à ces évidences ? Qu'est-ce donc qui vous a dressé contre de Gaulle ? Je cherche et ne trouve rien, sinon cette pensée que je chasse car elle serait offensante pour vous : que vous avez partie liée avec les factions. Une certaine espèce de politiciens français se moquent de ce qui risque d'advenir en Europe, mais non de ce qu'ils espèrent abattre à Paris. Je souhaite à la France que vous vous reteniez de faire un pas de plus avec ce monde-là, et je vous le souhaite à vous-même. « J'ai toute ma vie, disait le cardinal de Retz, estimé les hommes plus par ce qu'ils ne faisaient pas en certaines occasions, que par tout ce qu'ils eussent pu faire. »

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20 (angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 1.25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

reflets de paris
TISSUS
J. L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture

Avec l'appareil POLYMICRO Et le papier POLYCLAIR

Vos photocopies en quelques secondes

* PRIX DU TIRAGE 21 × 27 : 0,25 NF
* UN SEUL PAPIER - NEGATIF ARCHIVABLE
* NOMBRE DE POSITIFS ILLIMITE
* RESTITUTION DES DOCUMENTS MICROFILMES

Renseignements Documentation POLYCLAIR 52, rue de Ponthieu PARIS-8e - ELY. 89.81